2195.

804.

LE

SCEPTRE DE ROSEAU

PAR

Emile Souvestre.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

PQ
2422
S7S44

LIBRARY
APR 9 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

I

Une rencontre.

Outre l'Allemagne comprise entre le Rhin et la Vistule, il en est une autre bien distincte et qui nous appartient aussi légitimement que les régions lunaires visitées par Cyrano de Bergerac, ou que l'île des Lanternes découverte par Rabelais. C'est l'Allemagne de nos romans, de nos poésies et de nos drames ; l'Allemagne aux étudiants rêveurs, aux jeunes filles blondes

cultivant des myosotis, aux Faust mystérieux et aux fantastiques docteurs Kreisler. Grâce à l'étude de quelques œuvres exclusivement connues, la vieille Germanie n'est pour nous qu'un commentaire vivant d'Hoffmann et de Werther, un conte bleu mêlé de philosophie sentimentale ou d'églogue, tout au plus un poëme dont nous nous résignons à ne comprendre que les épisodes. Aussi jugez de la surprise quand, en arrivant au pays de Mignon et de Marguerite, on trouve un bon gros peuple qui valse, fume, chante la gaudriole et mange force petit salé, *pour mieux boire,* comme le conseille le joyeux curé de Meudon! Vous vous imaginiez entrer dans la région des rêves, et vous êtes en plein pays de cocagne.

Non que le sentiment en soit banni! Là, comme partout, il trouve sa place entre la choucroute et l'écritoire, mais toujours après la théologie; car, si la France a ses vins, l'Angleterre sa houille et ses machines, le Nord ses forêts, l'Allemagne a pour production spéciale la théologie : elle en vit, elle en met partout. Jamais peuple n'a pris, à la fois, tant de soin de bien nourrir son corps et tant de souci

de ce que deviendrait son âme. La véritable Allemagne est toujours la patrie de ce grand Luther, qui semble l'avoir personnifiée tout entière dans ses sensualités naïves, ses ardentes aspirations et ses hardiesses incomplètes.

Aussi n'est-ce point le pays conventionnel que décrivent nos mélancoliques pastorales ; là vit une race bien venue qui, depuis cinq siècles, retourne avec patience le même problème et cherche une explication pratique à cette phrase de l'oraison dominicale : *Que votre règne nous arrive !* Tandis que la France, acharnée à la même tâche, élève de tous côtés les simulacres de sociétés rêvées, et frappe toutes les pierres du chemin pour faire jaillir le feu qui doit les animer, l'Allemagne, comme Prométhée, cherche dans le ciel la flamme qui fera vivre la statue. Entreprise lente, ardue, mais qui répond à des instincts particuliers qu'on ne saurait méconnaître.

Aussi, l'un des premiers caractères qui frappe l'étranger au delà du Rhin est-il ce mélange de la question religieuse à toute chose. Vous l'entendez ramenée par tout le monde, en tout lieu et à toute occasion.

L'étudiant, entre deux confidences sur ses amours; le campagnard, après l'annonce du prix des grains ou des fourrages; le professeur, à propos d'une difficulté indiquée par Scaliger; l'officier, au milieu d'un commentaire sur les différentes tactiques européennes, tous, enfin, ramènent invariablement la question théologique comme un refrain obligé.

Au moment où nous prenons notre récit, cette tendance nationale venait d'être particulièrement réveillée parmi les habitués du grand café de *la Concorde*, à Cassel, grâce à un article de la *Gazette d'Augsbourg*, relatif aux *Ashvériens*.

Ce nom avait été donné à une secte protestante longtemps obscure, mais qui, depuis trois années, avait fait en Saxe et en Bavière des progrès surprenants. La doctrine des *Ashvériens* était celle du progrès accompli par l'interprétation plus intelligente de la parole de Dieu. En empruntant leur nom au Juif maudit de la légende, ils avaient voulu exprimer, par une allusion figurée, la nature de leur doctrine, basée tout entière sur l'activité incessante des sociétés sous la main divine. *Ashvérus* n'avait

point été, pour eux, le symbole de l'insensibilité éternellement punie, mais de l'aspiration humaine vers un bonheur toujours fuyant et toujours poursuivi.

D'abord sans éclat, cette Église devait ses récentes conquêtes à l'intervention d'un jeune pasteur d'Égra qui s'était placé tout à coup à la tête du mouvement. Ses prédications et ses écrits avaient eu un immense retentissement dans toute l'Allemagne, où beaucoup de gens l'avaient regardé comme un nouveau Luther appelé à finir l'œuvre commencée.

Cependant lui-même ne se donnait que pour *un avertissement*. A son nom de Jean il avait ajouté l'appellation mystique de *Précurseur*, et c'était sous ce titre qu'il avait écrit et prêché pendant trois années. Mais cette brillante carrière venait d'être brusquement interrompue. Les gazettes, après avoir annoncé son départ pour le nord de l'Allemagne, publièrent tout à coup la nouvelle de sa mort, et la jeune Église, privée de chef, demeura comme frappée de stupeur. Quelques compagnons, quelques disciples de Jean essayèrent bien de continuer son œuvre et de remplacer le drapeau disparu ; mais

aucun n'avait cette consécration du succès également indispensable contre les ennemis et contre les amis. Désormais sans chef, les soldats combattirent isolément, selon leur force et leur prudence. Il en résulta des troubles facilement réprimés, mais dont le pouvoir s'effraya. Tant que le *Précurseur* avait couvert les Ashvériens de sa gloire, on ne les avait point inquiétés. Les gouvernements absolus engagent difficilement la lutte contre ce qu'ils sentent vivant et fort; leur rôle est plutôt d'achever les partis malades ou de les étouffer au berceau. Aussi, en voyant la discorde au camp des *Ashvériens*, ils jugèrent l'occasion favorable. Sans en venir à aucune mesure violente, ils entravèrent par tous les moyens la propagation de leur doctrine, empêchèrent la fondation de nouveaux temples, défendirent la prédication dans les lieux où elle n'avait point encore pénétré et signalèrent les missionnaires de la nouvelle foi aux autorités chargées de maintenir le bon ordre, c'est-à-dire l'immobilité.

Ces mesures, bien que diversement appréciées par les habitués du café de *la Concorde*,

n'y étaient nécessairement l'objet d'aucune récrimination. En Allemagne, on juge les actes du pouvoir comme ailleurs ; mais une prudence naturelle, qu'entretient l'action d'une police assez forte pour ne point se cacher, impose silence à toute velléité de critique : on accepte les décisions souveraines comme les variations atmosphériques, sans prétendre y rien changer. Les plus hardis seulement en recherchent les motifs, et se hasardent à expliquer les intentions des maîtres ; encore n'est-ce point partout chose sûre, et faut-il pour cela un caractère ou une position au-dessus du vulgaire. A la vérité, le diable n'y perd rien, ni le maître non plus ! Assis près de son poêle, et les portes bien closes, le bourgeois allemand se dit à lui-même sa façon de penser aussi librement que nous la disons à tout venant ; quelques hauts fonctionnaires même, quelques savants favorisés et quelques grands seigneurs, osent critiquer, en petit comité, ce qu'ils aident publiquement à faire exécuter ; car là, comme partout, ce sont les puissants qui rient les premiers du pouvoir ; mais, en définitive, tout se renferme dans les pacifiques limites de

la causerie, et le plus grand nombre se contentent d'une protestation.

C'était à quoi se bornait sans doute un étranger attablé seul dans un des coins de la grande salle du café de *la Concorde*. Un coude appuyé sur le marbre, il jouait, de l'autre main, avec un journal qu'il venait de parcourir, et semblait écouter, avec une attention vague et pensive, la bruyante conversation engagée un peu plus loin. Il pouvait avoir environ trente-cinq ans, et son vêtement brun affectait une sévérité quelque peu négligée ; au soin qui avait été pris pour en simplifier les détails, il était facile de reconnaître l'homme de pensée s'efforçant d'échapper à tout ce qui peut diminuer pour lui le temps de l'étude.

Les traits de l'inconnu confirmaient d'ailleurs cette croyance : ils avaient cette pâleur mate que donne le travail sédentaire ; l'œil bien fendu, mais seulement à demi ouvert, indiquait l'habitude de la réflexion ; les lèvres, serrées par une légère contraction, exprimaient la tension d'un esprit qui s'efforce plutôt qu'une ferme volonté, et les cheveux fins et bouclés, mais grisonnant sur les tempes, prou-

vaient la fatigue de cet effort. Du reste, l'expression générale du visage était noble et bienveillante; des éclairs la traversaient parfois et lui donnaient une subite ardeur; mais le plus souvent elle était précautionneuse et inquiète.

Bien qu'il eût semblé prendre un vif intérêt à la conversation engagée sur les *Ashvériens*, il n'avait point quitté son immobilité; un sourire triste errait sur ses lèvres, et ses doigts distraits roulaient, avec une certaine impatience, le coin du journal qu'il avait cessé de lire.

Cependant, à la longue, son attention parut se ralentir; sa tête se courba davantage, ses yeux se fermèrent à demi, et il tomba dans une de ces profondes méditations qui ne permettent plus ni de voir ni d'entendre.

La nuit était insensiblement venue : oublié dans le coin qu'il occupait, l'étranger se trouva entouré d'une obscurité presque complète, tandis que le groupe d'habitués réunis vers l'autre extrémité de la salle continuait la conversation à la lueur des candélabres que l'on venait d'allumer.

Il demeura longtemps dans la même attitude, tout entier à sa rêverie. Mais plus il s'y enfon-

çait, plus son front devenait sombre. A quoi songeait-il pour que l'on vît frémir ainsi, par instants, les muscles de son visage? Par quel malheur ou par quelle faute se sentait-il oppressé pour ramener si souvent vers sa poitrine ses mains crispées? La suite pourra nous le faire connaître ; pour le présent, nous croyons devoir ramener le lecteur à la discussion engagée un peu plus loin, et qui s'animait de plus en plus, grâce à un nouvel interlocuteur.

L'aspect de ce dernier, son costume et ses manières, auraient pu le faire prendre pour un marchand de chevaux en tournée, s'il n'y avait eu dans sa parole quelque chose de dogmatique annonçant l'avocat ou le prédicateur. Du reste, bon compagnon, il recevait et rendait volontiers l'épigramme, vidait largement les choppes de bière et fumait comme trois professeurs d'Augsbourg.

La conversation roulait sur les nouvelles mesures prises par plusieurs des États de l'Allemagne contre les *Ashvériens*.

— On a bien fait! dit le nouveau venu avec une bonhomie si naturelle que les honnêtes bourgeois qui l'écoutaient ne comprirent point

sur-le-champ l'ironie; comment donc! des drôles qui voudraient prendre l'Évangile à la lettre! qui prétendent que les hommes ne seront pas frères tant que les uns mourront de faim et les autres d'indigestion! qui assurent que le Christ n'est pas seulement venu sur la terre pour fonder des paroisses et des cours de théologie, et qui prêchent la charité sans avoir reçu pour cela de diplômes! A bas les brouillons, les impies, les mauvais patriotes! Vivent les abus!... pourvu que nous en profitions. Préparons-nous tout doucement au règne de mille ans, en prenant du ventre, tandis que les maigres prendront patience.

— Monsieur a la parole singulièrement facile, fit observer un petit homme qui fumait tout seul dans un coin.

— J'ai pour cela une méthode, répondit le gros homme, une méthode infaillible.

— Et pourrait-on se permettre de la demander à monsieur?

— Aussi aisément que je puis me permettre de ne pas répondre... ou plutôt, attendez... Je veux bien vous confier mon procédé... car vous semblez en avoir besoin.

Le petit bourgeois s'inclina, et le gros homme, qui avait vidé son verre, reprit :

— Avez-vous vu quelquefois entamer un bon tonneau de double bière? On le perce juste au-dessous de la barre, et le breuvage arrive à flots. Eh bien, j'en fais autant quand je veux parler, compère : je place la clef au beau milieu du cœur, et la parole coule d'elle-même comme d'une source pleine; essayez le moyen, si cela vous est possible, et vous verrez.

— En remerciant monsieur, dit le fumeur solitaire humblement ; monsieur est, à ce qu'il me semble, étranger ?

— On n'est jamais étranger dans un pays où les hommes ont le même visage que vous et parlent votre langue ! répliqua le buveur jovial.

— Je veux dire que monsieur n'habite point Cassel.

— N'habite-t-on pas le lieu où l'on se trouve?

— Alors, monsieur est un de nos concitoyens! Oserai-je demander le nom de monsieur?

— Ah! mon nom? dit le gros homme en jetant à son interrogateur un regard de côté. J'en ai plusieurs, selon les occasions. Avec certaines gens je m'appelle *Défiance* ou *Mépris ;*

c'est un nom que vous devez connaître ; mais il y en a d'autres qui m'appellent tout simplement Jorg Kaufman.

Ce dernier mot, prononcé d'un accent ferme et presque hautain, produisit sur l'inconnu dont nous avons déjà parlé, et qui était resté jusqu'alors plongé dans sa rêverie, l'effet du clairon d'alarme sur le soldat endormi. Il appuya la main à ses paupières comme s'il se fût cru le jouet d'un songe, se tourna vers le groupe des discuteurs et demeura immobile d'épouvante à la vue du personnage dont l'accent l'avait frappé.

Les deux mains appuyées sur le marbre du guéridon, comme s'il eût voulu en faire un point d'appui pour se relever, il continuait à regarder Jorg avec l'hésitation éperdue de quelqu'un qui s'efforce de douter. Ses lèvres étaient entr'ouvertes et tremblantes, son œil arrondi, son visage livide. Il fut quelques instants sans oser faire un mouvement ; puis, se redressant avec effort, il avança la main vers la porte entr'ouverte.

Dans ce moment, Kaufman tourna les yeux de son côté ; il aperçut ce pâle visage qui se

dérobait dans l'ombre et s'interrompit en poussant un cri.

— Lui! balbutia-t-il avec un saisissement épouvanté, ici... Est-ce une vision?...

Il se dégagea brusquement du cercle qui l'entourait, et courut au point obscur où le visage de l'étranger venait de se montrer; mais l'étranger avait disparu et le coin était désert! Jorg resta immobile devant le guéridon de marbre. Une émotion dont il ne pouvait évidemment maîtriser la violence avait remplacé la jovialité habituelle de ses traits; il contemplait la place où son regard avait cru rencontrer cette apparition évanouie.

— Ce n'était point une illusion pourtant, répéta-t-il, je l'ai vu là... j'en suis sûr!

Et apercevant un volume oublié par l'étranger, il le saisit vivement et s'écria :

— C'est sa Bible, je la reconnais... Voilà le verset écrit de sa main en tête du livre... C'était lui... c'était lui!

Mais cette conviction sembla ébranler toutes les puissances de son être. Il s'assit, pencha la tête et joignit les mains sur ses genoux.

Il fallait que la vue de l'étranger fût quelque

chose de bien singulier, car elle avait enlevé à cet homme si hardi toute son assurance. Les spectateurs stupéfaits n'avaient pas tardé à l'entourer et à lui faire des questions; il fut longtemps sans pouvoir répondre. Enfin, s'adressant au maître du café lui-même, il l'interrogea sur l'homme qui venait de s'échapper en laissant le livre qu'il tenait; mais le maître ne le connaissait point; il ne le voyait que de loin en loin, comme un voyageur qui s'arrête en passant. Une seule fois il était venu avec quelques amis, parmi lesquels se trouvait le comte Raphaël de Leuthold!

Jorg se fit indiquer la demeure de ce dernier et en prit aussitôt le chemin.

Raphaël de Leuthold occupait alors à Cassel une position aussi singulière que brillante. Né avec une grande fortune et un grand nom, il avait voulu joindre à ses avantages la royauté de l'intelligence. Doué de cette aptitude universelle accordée à quelques êtres d'exception, il avait pu plonger au fond de toutes les connaissances humaines comme au fond de ces abîmes où les faibles s'engloutissent et d'où les forts rapportent des richesses cachées. Rien de

ce que l'esprit peut comprendre ne lui était resté inconnu. Il avait épuisé, l'une après l'autre, toutes les sciences, et était arrivé à les posséder en les méprisant ! Fatale et inévitable conséquence de tous les génies sans amour! car de Lenthold ne connaissait point la science pour elle-même, mais pour lui ; il n'y cherchait, comme dans tout le reste, qu'un instrument. Connaître et jouir, telle était sa loi. Moitié Faust et moitié don Juan, il était puissant par l'intelligence, par la volonté, par les sens; mais il lui était resté un vide que rien ne pouvait remplir : il n'avait pas de cœur ! Aussi, après avoir approfondi toutes les études et traversé tous les plaisirs, se trouva-t-il, à quarante ans, savant illustre sans aimer la science, grand médecin sans tenir à la médecine, et homme du monde sans se soumettre à la mode.

A la vérité, il se faisait fort de sa célébrité, de sa fortune ; il transformait le moindre caprice en règles pour le monde élégant, et la foule, toujours avide des servitudes qui ne lui sont pas imposées, avait accepté cette royauté avec enthousiasme.

Les gens que l'on appelle raisonnables

voyaient bien les dangers de cette influence ; mais le moyen d'attaquer des vices que recommande le succès ? Les fonctionnaires publics se rappelaient le crédit dont jouissait de Leuthold près du grand électeur, les marchands le ménageaient comme leur plus opulente pratique, et les mères de famille respectaient en lui l'homme à marier. Quant aux jeunes gens, ils l'avaient pris pour conseil et pour initiateur : c'était lui qui leur montrait l'arbre du bien et du mal, en leur indiquant de quel côté on pouvait cueillir la pomme sans danger. Avec lui le vice n'avait ni épines, ni arrière-goût ; il accommodait les âmes à le recevoir comme on prépare les chevaux anglais à la course, et, après cette espèce d'entraînement des consciences, on eût pu fournir la carrière avec Satan lui-même.

La méthode pour cela était, du reste, peu compliquée : il suffisait d'initier les débutants à cette philosophie transcendante qui prouve que l'homme est un instrument nerveux, et le bonheur un produit que l'on obtient à volonté par un certain nombre de procédés.

Le soir même où avait eu lieu, au café de *la*

Concorde, la rencontre rapportée plus haut, de Leuthold réunissait ses intimes dans la petite maison connue sous le nom de *die Vonnen* (les Délices). Chacun d'eux y avait amené une compagne de plaisir, afin de rendre la fête plus complète.

Après avoir erré quelque temps dans les mystérieuses allées du parc, les couples venaient de se rejoindre dans un kiosque éblouissant de glaces et de lumières, où quelques musiciens cachés se faisaient entendre.

Le son de leurs instruments de cuivre aux vibrations voilées avait bientôt agi sur les convives, qui s'étaient mis à tourbillonner au milieu de cette atmosphère de musique et de parfums; car la valse est le vin de Champagne des Allemands. Complément obligé de toute reunion de plaisir, elle fait circuler leur sang un peu alourdi, établit la communication électrique qui naît ailleurs d'un seul regard et épanouit insensiblement dans les âmes troublées toutes les fleurs de la joie ou du désir. Voyez-les partir les bras enlacés, tranquilles encore et lentement bercés par la mesure. Les couples s'éloignent à petits pas, reviennent plus rapides,

s'animent par degrés ; la musique fait couler jusqu'au cœur ses flots enivrants; les mains se pressent, les haleines se mêlent, le mouvement se précipite, et, emportés par l'ardent tourbillon, les valseurs passent l'œil noyé, la tête flottante, les cheveux épars, comme ces caressantes visions mythologiques dont le pinceau vénitien a embelli les voluptueux palais de l'Italie.

Raphaël de Leuthold et ses compagnons en étaient là quand plusieurs des valseuses s'arrêtèrent avec une exclamation et en montrant l'entrée du kiosque.

Tous les regards se tournèrent de ce côté : il y eut un mouvement général de surprise, et la valse fut interrompue.

Jorg Kaufman se trouvait sur le seuil, le front ironiquement sévère.

Encadré dans la baie de la porte qui laissait voir derrière lui les sombres allées du parc, dont les arbres se dessinaient sur un ciel étoilé, il rappelait ces portraits de Van Dyck, dont l'expression et la tournure fantastiques se détachent mystérieusement des ténèbres sans que l'on puisse en saisir les couleurs.

De Leuthold, qui avait d'abord partagé l'éton-

nement général, s'avança vers l'étrange visiteur et lui demanda ce qu'il souhaitait.

Avant de répondre, le vieillard promena autour de lui un regard sombre.

— Partout même folie ! dit-il, comme s'il se parlait à lui-même ; à voir l'emploi que les hommes font de la vie, qui ne les croirait immortels? Tous s'étourdissent dans le tourbillon du péché, et ils n'entendent pas la voix lugubre qui crie au dehors : Malheur à Jérusalem!

— Dieu me pardonne, c'est un sermon, dit de Leuthold. Monsieur est prédicateur et aura cru entrer dans la maison de Dieu, mais il s'est trompé de porte.

— En effet, interrompit Kaufman, qui reprit brusquement le ton ironique ; je vois que je suis entré dans une maison de fous !... Mais c'est à l'un d'eux que j'ai affaire. Ne seriez-vous point, par hasard, le comte Raphaël de Leuthold?

— Pardieu ! vous êtes physionomiste, monsieur ; c'est moi-même.

Jorg entra résolûment dans le kiosque.

— Alors je demande audience à M. le comte.

Cette familiarité un peu impérieuse indisposa évidemment de Leuthold.

— Je ne reçois que le matin les gens qui me sont inconnus, dit-il ; les soirées appartiennent à mes amis...

— Je m'en souviendrai une autre fois, répliqua le gros homme sans se déconcerter ; mais, pour aujourd'hui, M. le comte voudra bien déroger à ses habitudes.

La réponse qu'allait faire Raphaël fut prévenue par l'entrée d'un valet annonçant qu'il était servi. Il se tourna vers Jorg.

— M. le prédicateur voit qu'il n'y a point de ma faute, dit-il d'un ton railleur; il ne voudrait point exposer mes convives à un dîner refroidi, et à moins qu'il ne veuille les suivre...

— Si c'est le seul moyen d'être entendu, à la bonne heure ! répliqua Kaufman tranquillement.

Le comte fit un mouvement de surprise involontaire. Ce sans-façon audacieux qui l'avait choqué d'abord commençait à l'amuser. C'était une sorte de défi jeté à sa présence d'esprit ; il s'agissait de savoir qui de lui ou de Jorg céderait et aurait, en définitive, les rieurs de son

côté ; il accepta la lutte sur ce terrain, et résolu à divertir ses invités aux dépens du singulier visiteur, il s'écria gaiement :

— Ce sera pour tout le monde une bonne fortune inattendue. La présence de M. le prédicateur sanctifiera notre fête profane! Wilhelmine, offrez donc le bras à notre hôte.

En parlant ainsi, Raphaël conduisait à Kaufman une jeune fille en costume de bal et d'une physionomie charmante qui s'arrêta devant lui embarrassée.

Kaufman la regarda avec une bonté compatissante.

— Pauvre créature, dit-il, si jeune, si belle et... si malheureuse!

Cette réflexion inattendue troubla Wilhelmine, elle changea de visage et fit un pas en arrière; Jorg lui prit la main.

— Allons, dit-il, venez : la brebis doit avoir peur du loup et non du pasteur.

Il prit son bras et passa avec elle dans la salle voisine, où le souper avait été servi.

La table resplendissait d'orfévreries, de cristaux et de vases d'albâtre dans lesquels s'épanouissaient les fleurs les plus rares. Chaque

convive prit place à sa fantaisie, et Kaufman se trouva en face de Raphaël.

— Maintenant, dit-il, j'espère que M. le comte n'aura plus d'objections à m'opposer et qu'il voudra bien écouter ma demande.

— Ah! de grâce, n'épuisons point sitôt nos plaisirs, fit observer de Leuthold : M. le prédicateur ne peut-il remettre son explication au dessert?

— Parfaitement, répliqua Kaufman; mais M. de Leuthold est-il sûr de pouvoir la comprendre ?

— Si mon intelligence fait défaut, j'en appellerai à celle de mes amis.

— Cinquante raisons ivres feront difficilement l'office d'une raison à jeun.

— M. le prédicateur pourra se mettre à l'unisson, et nous parlerons alors le même langage. Remplissez les verres, messieurs, et buvons d'abord aux dames.

Tous les convives répondirent par des acclamations joyeuses, en élevant leurs verres et les choquant contre ceux de leurs compagnes.

— Eh bien! et Wilhelmine? s'écrièrent plu-

sieurs voix en montrant la jeune fille, dont le verre était resté immobile.

— Par le ciel, vous violez les règles du festin, notre hôte, dit le comte à Kaufman; vous refuseriez-vous, par hasard, de vous associer à notre toast?

— Non, répondit le gros homme en tendant son verre; mais je demanderai à le rectifier.

— Voyons.

Kaufman se leva, et avançant le bras :

— Je bois, dit-il, aux femmes qui sont restées dignes d'être publiquement ignorées et dont on ne déguise pas l'intimité comme une honte, aux femmes que nous pouvons accepter sans rougir pour sœurs, pour filles ou pour mères!

Il leva son verre et le vida d'un trait.

Les amis du comte éclatèrent de rire, mais la plupart de leurs compagnes parurent troublées, et Wilhelmine plus que toutes les autres.

— Décidément, Dieu nous a favorisés au delà de toute espérance, dit de Leuthold légèrement; il a envoyé vers nous un de ses apôtres

dont les enseignements assureront notre salut avant la fin des trois services.

— Ce doit être au moins un missionnaire pour la propagation du saint Évangile, fit observer Frédéric de Wrangel, en buvant un verre de xérès à petits coups.

— Ou un membre de l'Église néoprotestante, continua le conseiller de Potter.

— Ou un promulgateur du piétisme, ajouta un major hanovrien.

— Ou quelque acteur en congé qui accomplit une gageure! acheva le professeur d'esthétique Kropteff.

Jorg secouait les oreilles comme pour dire :

— Vous n'y êtes pas.

Et il continua à manger et à boire.

La manière étrange dont il s'était présenté, son sang-froid, l'originalité de cette nature, demi-bouffonne, demi-sérieuse, avaient fini par exciter une curiosité générale. Chez Wilhelmine seulement cette curiosité était mêlée d'une sorte de respect craintif. Elle ne pouvait oublier les mots prononcés par Jorg en lui prenant la main, et le regard d'affectueuse pitié dont il les avait accompagnés. Ce cœur était

depuis longtemps gonflé par un abcès de larmes qui ne demandait qu'à s'ouvrir. Émue et silencieuse, elle suivait tous les mouvements de Kaufman. et veillait à ce qu'il fût servi.

Celui-ci comprit que le moment était venu de se faire écouter.

— Je ne voudrais pas que ces messieurs perdissent plus de temps en inutiles suppositions, dit-il; et bien que nous ne soyons pas encore au dessert, je demanderai la permission de présenter enfin ma requête.

— On ne peut rien refuser à un convive tel que vous, répliqua le comte; voyons votre demande?

— Elle n'a rien d'obscur ni de compliqué, reprit Kaufman; je prie seulement M. le comte d'y répondre sérieusement et sur l'honneur. Connaît-il l'homme auquel ce livre appartient?

Il avait présenté à de Leuthold le volume laissé par l'étranger au café de *la Concorde*.

Raphaël le prit et l'ouvrit.

— Une Bible! s'écria-t-il. Pardieu! c'est l'ouvrage le plus répandu après l'almanach; et, à moins que le propriétaire n'y ait écrit son nom...

— Il y a écrit ses pensées, reprit Jorg en montrant sur la première page du livre plusieurs lignes tracées d'une main rapide.

— En effet, dit le comte, qui examinait l'écriture; ce sont des réflexions sur deux versets d'Isaïe... Quelqu'un de vous, messieurs, aurait-il entrepris secrètement un commentaire des prophètes?

Un rire général répondit à cette supposition.

— Si ce n'est aucun de vous, reprit de Leuthold, je ne sais à qui pourrait appartenir ce précieux autographe que monsieur veut bien soumettre à mon jugement.

— Il est d'un homme entrevu tout à l'heure au café de *la Concorde*, dit Kaufman, et vous même avez dû l'y accompagner il y a un mois. Rappelez vos souvenirs, M. le comte; examinez encore l'écriture, cherchez tout ce qui peut vous mettre sur la voie; dites vos suppositions, vos doutes; ne négligez rien, car il y va pour moi de plus que la vie!

De Leuthold le regarda.

— Ah! je comprends enfin, dit-il; monsieur est un père ou un mari qui cherche des preu-

ves ! Le livre aura été oublié par quelque théologien en vacances, et la réputation des habitués de ma petite maison aura fait penser que c'était l'un d'eux?... Remerciez, messieurs! Ceci est un hommage rendu à votre célébrité galante. Voyons, Wrangel, le livre ne serait-il pas sorti de votre bibliothèque?

— Fi donc ! s'écria Frédéric, un volume recouvert en parchemin !... Tous les miens ont une reliure de chevreau maroquiné ! Cela ne peut avoir appartenu qu'à un étudiant ou à un professeur.

— Ainsi, vous ne reconnaissez ni le livre ni l'écriture? demanda Kaufman avec anxiété.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, répondit Raphaël.

Le vieillard resta pensif; il avait évidemment conçu un espoir dont la réalisation lui échappait et auquel il ne pouvait cependant renoncer.

— De sorte, reprit-il après un assez long silence, de sorte que M. le comte ne peut rien me dire de l'étranger aperçu tout à l'heure; il n'a même pas un soupçon?... Dans ce cas, je ne le dérangerai pas plus longtemps.

Il s'était levé; Raphaël fit un geste pour l'arrêter.

— Pardieu! vous ne nous quitterez point ainsi, s'écria-t-il. Vous ne voudriez point laisser notre salut au rôti... c'est-à-dire aux trois quarts achevé! De grâce, une petite prédication, monsieur?

— Ou si monsieur n'est pas inspiré par le Saint-Esprit, fit observer Wrangel, qu'il nous accorde au moins une lecture dans le livre mystérieux.

— Par exemple, l'histoire de l'enlèvement de Sara par Abimélec, dit le comte avec intention.

— Ou celle de madame Putiphar et du chaste Joseph.

— J'aime mieux les filles de Loth travaillant à empêcher la fin du monde.

— Moi, le Cantique des cantiques.

— Allons, M. le prédicateur, une petite histoire édifiante avec commentaire.

— Wilhelmine, passez donc le livre à monsieur.

La jeune fille, affligée de ces moqueries, s'efforçait de les arrêter et voulut refermer la

Bible, que Wrangel venait de lui passer ouverte. Kaufman, qui avait compris son intention, posa une main sur la sienne avec tendresse et dit :

— Laissez... ces sarcasmes impies ne m'atteignent pas. Puisqu'ils veulent entendre la parole sainte, qu'ils écoutent !

Et feuilletant le livre avec une rapidité qui prouvait combien il lui était familier, il s'arrêta tout à coup au chapitre VII de l'Évangile selon saint Luc, et il se mit à lire d'une voix ferme :

« Un des pharisiens pria Jésus de manger chez lui, et il entra dans la maison de ce pharisien et il se mit à table.

« Et il y avait dans la ville une pécheresse qui, ayant vu que le Christ était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante.

« Et se tenant derrière, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes et elle les essuyait avec ses propres cheveux, puis les baisait et les parfumait de cette huile odoriférante.

« Le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en lui-même : « Si celui-ci était un prophète,

« certes il saurait que cette femme est une pé-
« resse. »

« Alors Jésus, prenant la parole, lui dit :
« Simon, j'ai quelque chose à te dire ; » et il répondit : « Parle, maître. »

« —Simon, vois-tu cette femme? Je suis entré
« dans ta maison, et tu ne m'as point donné
« d'eau pour laver mes pieds ; mais elle les a
« arrosésde ses larmes et les a essuyés avec ses
« propres cheveux.

« Tu ne m'as point donné un baiser ; mais
« elle, depuis que je suis entré, n'a point cessé
« de baiser mes pieds.

« Tu n'as point parfumé ma tête d'huile;
« mais elle a parfumé mes pieds d'une huile
« odoriférante. C'est pourquoi je te dis que ses
« péchés, qui sont grands, lui sont pardonnés,
« car elle a beaucoup aimé. »

A mesure que Kaufman lisait, sa voix devenait plus vibrante et plus élevée ; sa bonhomie vulgaire faisait place à une certaine dignité émue. Les amis du comte, qui avaient commencé par ricaner, étaient insensiblement redevenus sérieux. Quant à Wilhelmine, l'application était

si directe, elle frappait si juste dans ce cœur gros d'attendrissement qu'elle fondit en larmes, se leva de table toute honteuse et voulut fuir; mais Jorg la retint.

— N'aie pas honte de ces pleurs, dit-il avec autorité, c'est la source vive qui lave toutes les souillures.

— Bravo! bravo! le prédicateur! crièrent plusieurs voix.

— C'est un succès de larmes, ajouta Wrangel.

— Apportez de l'éther à mademoiselle Wilhelmine, dit de Leuthold.

— Et un verre de champagne, reprit le major, il n'y a rien de meilleur pour les nerfs.

La jeune fille voulut échapper à ces empressements ironiques.

— Allons, calmez-vous, ma chère, reprit le comte en riant, il faut de la modération en tout, même dans les larmes; tout à l'heure vous ne pourrez valser...

— Laissez-moi, laissez-moi, bégaya Wilhelmine en se rapprochant de Jorg. Je ne veux point rester ici.

— Et où voulez-vous aller, ma belle? répliqua Raphaël. Songeriez-vous, par hasard, à

suivre monsieur comme Madeleine suivit le Christ?

— Pourquoi non? interrompit Kaufman avec son assurance ordinaire. Si je l'avais retirée des eaux de la Fulda, balancerais-je à l'emmener pour lui réchauffer le cœur? Qui sait si notre rencontre n'est point dans les desseins de Dieu? Ah! il ne sera point dit que Jorg aura jamais repoussé le naufragé qui lui tendait la main du fond de l'abîme... Si sa honte lui pèse, si elle est sans conseil, sans protecteur, me voici : qu'elle s'appuie sur moi sans crainte; tant que la mort me laissera debout, je ne lui manquerai point.

Il avait présenté le bras à la jeune fille; elle y passa le sien sans savoir ce qu'elle faisait, cacha sa tête sur son épaule et l'entraîna vers la porte.

Kaufman n'hésita pas un instant. Il salua avec gravité les convives stupéfaits, traversa le salon, le jardin, et atteignit la grille d'entrée, qui donnait sur le chemin de Cassel.

II

Jorg et Herman.

Lorsque Kaufman et Wilhelmine se trouvèrent tous deux seuls, le premier regarda sa compagne de route, qui était en souliers de satin, les épaules nues, les cheveux enroulés de perles, et il eut un moment d'embarras.

En l'emmenant, il avait obéi à son élan plutôt qu'à la réflexion ; mais une fois loin de ceux qui l'avaient pour ainsi dire forcé à cette dé-

marche, il reprit son sang-froid et se demanda ce qu'il allait faire de cette jeune fille qui s'était confiée à sa protection.

Elle marchait près de lui, pleurant encore, mais seulement par intervalles et avec ces sanglots interrompus qui suivent toute crise de larmes.

Après avoir ralenti le pas, Jorg s'arrêta court :

— Après tout, dit-il, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de nous expliquer : la parole de Dieu vous a touchée, ce qui prouve que le cœur est encore ouvert chez vous aux bonnes semences, et que vous pouvez retrouver le chemin de la nouvelle Jérusalem ; mais il faudrait auparavant que vous puissiez m'indiquer celui de votre logement.

— Hélas ! je n'en ai point, répondit Wilhelmine, dont cette question redoubla les pleurs. Celui qui j'habitais appartient à M. de Leuthold, et... après ce qui s'est passé... je n'oserais... je ne veux point y retourner.

— Pauvre enfant ! reprit Jorg touché, vous n'avez donc ni amis ni famille ?

— Il me reste une tante qui m'avait mise en

apprentissage, mais que j'ai cessé de voir depuis...

— Très-bien! interrompit Kaufman, où demeure-t-elle?

— Dans la rue des Trois-Rois.

— Et vous la nommez?

— Madame Rieffel.

— Nous verrons madame Rieffel, dit Jorg, qui se remit en marche.

Wilhelmine parut inquiète du projet de son guide et s'efforça de l'en dissuader. Sa tante, qui faisait profession d'une piété exemplaire, avait juré de ne jamais la revoir ; elle regarderait toute démarche de sa nièce comme une audacieuse effronterie; elle refuserait de croire à son repentir. A tout cela Kaufman répondait, avec sa résolution ordinaire, qu'il fallait voir.

— Si l'on songeait aux innombrables chances d'accidents qui nous menacent, dit-il, on n'oserait sortir ni marcher. Le rôle des hommes est d'essayer, celui de la Providence de régler l'insuccès ou la réussite. Qui sait d'ailleurs si nous ne trouverons pas la mère Rieffel dans de meilleures dispositions que vous ne le sup-

posez ? Il en est d'un cœur fermé par la colère comme de la dame-jeanne la mieux bouchée; un seul coup bien frappé peut y faire une fente par laquelle tout s'enfuit. Prenez donc courage, évitez les ornières et essuyez vos yeux.

Il jeta son manteau de gros drap sur les épaules de la jeune fille, l'engagea à s'appuyer sur lui, et prit la route de Cassel en continuant à l'interroger sur son passé.

L'histoire de Wilhelmine, longuement racontée, pouvait se résumer en quelques mots : comme tant d'autres, elle n'avait pu résister à la fois aux privations de la pauvreté et aux tentations de la richesse. La curiosité l'avait livrée à la séduction, la honte l'y avait enchaînée; non qu'elle trouvât la joie dans ce luxe d'emprunt, dans ces plaisirs frauduleux, dans toute cette vie de prospérités passagères, que chaque jour remettait en question : Wilhelmine n'y avait point place aux instincts naïfs de son cœur; mais comment en sortir ? quelle route prendre ? que devenir ? Une fois descendue au fond de ce puits que nous appelons le déshonneur, la femme y demeure par désespoir; et si la corde du hasard ne

descend pas pour l'en retirer, elle s'y arrange comme dans le seul asile qui lui reste.

Wilhelmine raconta tout à son compagnon sans ordre et en entremêlant successivement son récit de rires et de pleurs, car tout était fugitif dans cette sincère nature, qui allait de l'affliction à la gaieté, sans songer à la transition, ce grand art de déguiser l'inconséquence.

Tout en parlant, elle était arrivée, sans s'en apercevoir, dans la rue des Trois-Rois ; mais lorsque son compagnon l'en avertit en la priant de lui montrer la maison de sa tante, elle s'arrêta saisie, et toutes ses terreurs lui revinrent.

Jorg ne lui laissa pas le temps de s'y arrêter et l'entraîna, malgré elle, vers la demeure de la veuve Rieffel.

A peine eut-il frappé que la porte s'ouvrit ; mais à sa vue la servante laissa échapper une exclamation de désappointement.

— Seigneur ! ce n'est pas M. Arnulf, s'écria-t-elle ; comme madame et le pasteur sont là qui l'attendent, j'ai cru...

— Que c'était lui ? acheva Jorg, il n'y a pas de mal, brave fille ; annoncez M. Kaufman.

La servante ouvrit la porte du salon et répéta le nom indiqué.

La veuve et le ministre firent un mouvement de surprise.

— Kaufman, dit la veuve, qu'est-ce que c'est?...

— C'est moi, interrompit Jorg en se présentant à la porte avec Wilhelmine, qu'il tirait après lui; je viens pour vous rendre un service.

— Comment cela, monsieur?

— En vous ramenant votre nièce.

— Wilhelmine! s'écrièrent à la fois la veuve et le pasteur.

— Malheureuse! tu oses reparaître ici! ajouta la première.

— Ne la grondez pas, c'est moi qui l'ai amenée, interrompit Kaufman.

— Qu'elle sorte! qu'elle sorte sur-le-champ! s'écria madame Angélica Rieffel en se levant; sa présence est une honte pour une maison honnête, et je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser frapper à ma porte avec cette créature.

— L'Évangile a dit : « Frappez, on vous ou-

vrira, » répliqua tranquillement Jorg; cette créature, d'ailleurs, comme vous l'appelez, est une pauvre Madeleine qui ne demande qu'à faire pénitence. Je me porte garant de sa bonne volonté.

— Vous? répéta la vieille bourgeoise avec une défiance dédaigneuse, et qui êtes-vous, monsieur? Comment vous trouvez-vous le protecteur de cette fille?

— Sur mon âme, vous avez raison, et voilà par où j'aurais dû commencer, dit le gros homme; je m'appelle Jorg Kaufman, madame, et je vous ramène cette enfant des *Vonnen* où je l'ai trouvée.

Alors il se mit à raconter rapidement, avec sa liberté un peu triviale mais animée, tout ce qui s'était passé à la campagne du comte, et comment Wilhelmine l'avait suivi. Pendant ce récit, le pasteur levait les yeux au ciel, et la veuve poussait des exclamations de dévote scandalisée.

— Et c'est après l'avoir trouvée dans un lieu pareil que vous me la ramenez, monsieur? dit-elle quand il eut achevé.

— Fallait-il donc l'y laisser? demanda Jorg

brusquement; quand l'un de vos semblables demande à sortir de la boue, doit-on regarder avant de l'en retirer si l'on a du linge blanc? Le Christ n'a-t-il pas accueilli Madeleine et défendu la femme adultère? Loin de m'en vouloir, remerciez-moi de vous donner l'occasion d'une bonne œuvre, et pardonnez à cette pauvre fille, qui n'a besoin que d'appui.

— Jamais! s'écria madame Rieffel en repoussant durement Wilhelmine, qui pleurait et voulait baiser ses mains. Emmenez votre protégée, monsieur, elle ne m'est plus rien; je ne veux plus en entendre parler; je ne suis point dupe de ses comédies!...

— Des comédies! interrompit Kaufman vivement, par le ciel! on les ferait plus gaies, madame! Voyez les pleurs de cette enfant, ses mains tremblantes, ses yeux rougis!... Tout ce que j'ai dit est aussi vrai que la parole de Dieu, et la preuve, c'est que votre nièce est encore telle que je l'ai trouvée : voyez!

A ces mots, il retira le manteau qui enveloppait la jeune fille, et la montra en toilette de bal.

Le pasteur et la tante reculèrent.

— Quelle indécence! s'écria le premier.

— Alors, faites comme saint George, M. le ministre, dit Jorg ironiquement, et donnez, pour couvrir cette nudité, la moitié de votre habit.

— Je ne répondrai point à des expressions aussi peu convenables, répliqua le prêtre d'une voix aigre.

— Ce qui est peu convenable, monsieur, reprit Kaufman avec chaleur, c'est qu'un ministre de Dieu demeure muet quand on exhorte une de ses pénitentes à la charité; c'est qu'il ne trouve pas un mot à dire en faveur de la créature repentante et abandonnée; c'est qu'il s'occupe de battre les cartes quand il y a une âme humaine à sauver.

Le pasteur, qui tenait, en effet, un jeu de cartes, le replaça sur la table en rougissant et prit un air de dignité blessée.

— Je n'ai point été appelé à donner mon avis, monsieur, dit-il sèchement, et je n'ai point l'habitude d'imposer mon intervention. Au reste, si ma respectable amie, madame Rieffel, m'avait fait l'honneur de me consulter, je n'aurais pu qu'appuyer ses justes répugnan-

ces. Le divin Maître lui-même a dit que le bon grain devait être séparé de l'ivraie..... le juste du réprouvé...

— Ah! pharisiens! s'écria Jorg avec indignation; ils imitent les Romains du temps de César, qui forgeaient en épées les socs de charrue. Cette parole de Dieu pour féconder et nourrir devient entre leurs mains un arrêt qui tue.

— Des injures! interrompit la veuve en se levant. Et c'est toi, malheureuse, qui nous les attires!... Fille éhontée, misérable perdue!...

— Assez! interrompit Kaufman, qui étendit les deux bras vers Wilhelmine éplorée. Ce n'est point elle, madame, c'est moi qui parle, et c'est à moi qu'il faut répondre... ou plutôt ne répondez rien... Je vous connais maintenant. J'avais espéré trouver un reste de cœur dans ce vieux corps; je croyais m'adresser à une femme! il n'y avait qu'une morte! Rentre dans ta tombe, cadavre! il y a encore des vivants pour nous comprendre et nous réchauffer.

En parlant ainsi, il rejeta le manteau sur Wilhelmine et sortit avec elle.

La pauvre fille s'était remise à sangloter; il lui prit brusquement le bras :

— Pourquoi pleures-tu? dit-il avec cette brusque familiarité qui n'était point sans puissance. As-tu peur que je ne t'abandonne aussi, moi? Ne t'ai-je pas promis de te protéger? Tu n'as plus de réputation à ménager; c'est un malheur qui devient presque un avantage. Je puis t'emmener chez moi : tu vivras comme ma fille, en attendant que je t'aie trouvé une autre retraite; peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi; Dieu fait bien ce qu'il fait. Viens et ne pleure plus.

Wilhelmine essuya ses yeux et suivit Kaufman.

Tous deux se dirigèrent vers l'un des faubourgs bâti aux bords de la Fulda. La nuit était déjà avancée, de lourds nuages glissaient sur l'azur sombre du ciel comme des vaisseaux gigantesques sur l'Océan; un vent orageux gémissait sourdement à travers les hautes cheminées du faubourg. Jorg et sa compagne s'arrêtèrent devant une petite maison de pauvre apparence dont le premier avait la clef; ils montèrent un escalier vermoulu et arrivèrent à une grande pièce qui lui faisait face.

Elle n'était éclairée que par la lueur des étoi-

les, qui la traversait d'un sillon argenté ; mais quelque faible que fût cette clarté, elle suffisait pour faire distinguer nettement un jeune homme appuyé à la fenêtre, et dont l'attitude exprimait l'abattement.

Au bruit qu'avaient fait Jorg et Wilhelmine, il se retourna lentement sans se lever, et la lueur stellaire éclaira ses traits. Ils avaient cette fraîcheur lymphatique et ces contours arrondis que l'on prendrait au premier aspect pour l'expression de la force. Ses yeux bleus, à pupilles dilatées, regardaient longtemps sans voir, et sa chevelure blonde tombait en boucles soyeuses, mais rares, jusque sur ses épaules.

Il jeta un coup d'œil aux deux arrivants, puis reprit son attitude pensive.

— Je t'amène de la compagnie, Herman, dit Jorg en s'arrêtant avec Wilhelmine devant le jeune homme.

Herman ne répondit pas.

— Est-ce ainsi que tu reçois tes hôtes? reprit le vieillard d'une voix plus haute. Voyons, debout ; c'est une pauvre fille qui n'a point d'asile et à qui il faut faire place.

Le jeune homme se retourna lentement vers

la compagne de Kaufman. Ainsi éclairée par la lune, avec ses cheveux en désordre, ses yeux rendus plus brillants par les larmes et les couleurs qu'une longue course avait appelées sur ses joues, Wilhelmine était charmante. Herman ne put échapper lui-même à l'effet de cette beauté; il se leva en répondant:

— La grande chambre est libre, ma sœur peut l'occuper.

— Voyons, dit Jorg, qui avait allumé une lampe.

Et, précédant la jeune fille, il lui fit traverser deux pièces vides, et arriva enfin à une troisième pièce garnie de meubles antiques et mal rangés.

— Ceci est bien pauvre et bien sombre près de vos logements à la mode, dit-il; mais demain le soleil fera étinceler vos croisées, et les oiseaux chanteront sur les toits. Si vos désirs sont sincères, vous ne regretterez point ce que vous avez quitté. Pour ce soir ne pensez à rien et dormez.

Il appuya une main sur les cheveux de la jeune fille avec une familiarité paternelle, lui fit de la tête un salut amical et sortit.

En entrant dans la première pièce, il re-

trouva Herman à la même place et dans la même attitude.

Son front se rembrunit. Il s'approcha du jeune homme et lui dit d'une voix sérieuse :

— Que faites-vous là, Herman?

Celui-ci releva ses yeux doux et vagues.

— Je regardais les nuages passer sur les étoiles, dit-il d'une voix sans accent.

— Songez plutôt à ceux qui passent sur les lumières de votre âme, reprit Jorg sévèrement; ne sortirez-vous jamais de ces lâches abattements qui font de vous un mort assistant à la vie des autres?... Rappelez-vous la tâche que vous avez à remplir.

Le jeune homme demeura immobile.

— Il ne m'entend même pas, murmura Kaufman en pliant les épaules. Ah! folle et débile créature, j'avais cru que c'était un homme, et ce n'est qu'un instrument sonore. Tant que celui qui savait en jouer s'est trouvé là, la harpe a chanté; aujourd'hui que nous l'avons perdu, elle reste muette.

Et haussant tout à coup la voix :

— Ainsi tu ne sortiras pas de cette torpeur? continua-t-il avec impatience; tu ne te rappelles

ni tes projets ni tes promesses ; tu as tout oublié... même le 25 juillet.

Herman avait écouté les premiers mots de Jorg sans paraître y prendre garde ; mais l'effet du dernier fut aussi prompt que puissant. Il se redressa pâle, l'œil animé, et ses mains pressèrent convulsivement l'appui de la fenêtre.

— Qui parle du 25 juillet? répéta-t-il d'une voix précipitée. Est-ce donc pour me rendre l'espoir et la force que vous me citez le jour qui les a tués? Ah! vous ressemblez aux médecins qui s'assurent de la vie du mourant avec la pierre qui brûle ou avec l'acier qui déchire. Quel est votre but en me rappelant cette date terrible?... Qu'attendez-vous?... Que voulez-vous?...

— Je veux être sûr que tu l'as vu mourir, LUI! dit Jorg avec une énergie qui fit tressaillir le jeune homme.

— Ne vous l'ai-je point dit? répliqua-t-il agité. Quand les deux barques se sont rencontrées... que la nôtre s'est brisée... je l'ai vu disparaître dans les eaux... disparaître avant moi!... Et quand j'ai repris mes sens sur la rive... j'étais seul!

— Mais son cadavre a été retrouvé? tu l'as vu? tu l'as touché? demanda Kaufman avec une insistance singulière.

— J'avais promis une récompense, dit Herman ; huit jours après, des bateliers sont venus avec des restes défigurés dans lesquels j'ai pu le reconnaître! Vous-même avez visité la tombe où ces restes ont été déposés. Pourquoi donc ce retour aux souvenirs d'un malheur accompli? Faut-il vous répéter qu'il y a aujourd'hui huit mois que je l'ai vu mort ?

— Eh bien, moi, il y a seulement quelques heures, je l'ai vu vivant, s'écria Jorg avec impétuosité.

Et comme Herman reculait saisi :

— Vivant! répéta le vieillard, et en voici la preuve!

Il montrait le livre, qu'Herman reconnut au premier coup d'œil, et il lui raconta rapidement ce qui est déjà connu du lecteur.

A mesure qu'il parlait, l'enveloppe glacée du jeune homme semblait se fondre, le sang montait à ses joues, son œil s'ouvrait davantage, le bleu de sa prunelle devenait plus foncé; une exaltation croissante illuminait son visage

agrandi. Enfin, aux derniers mots de Jorg, il saisit ses deux mains en poussant un cri : la croyance de Kaufman était passée en lui ; il ne pouvait comprendre, mais il ne doutait plus : la mort était sortie de la tombe. Dieu avait fait pour eux un miracle.

Dominé par cette persuasion, il tomba à genoux près de Jorg, qui commença à haute voix une de ces prières improvisées dont les réformés allemands ont l'habitude, et qui ne sont qu'un libre épanchement de leurs émotions vers Dieu.

Quand il eut achevé, tous deux se levèrent joyeux et raffermis : la foi avait donné à leurs soupçons la force de l'évidence, et ils ne songèrent plus qu'aux moyens de retrouver celui qu'un prodige leur avait rendu.

III

Les Sennhutten.

Le lendemain des événements rapportés dans le chapitre qui précède, une jeune femme était assise seule dans le parloir d'une maison située près de Münden, sur la rive gauche de la Werra. Son costume avait cette élégance sans éclat qui annonce la femme jalouse de plaire, non de briller. Elle était petite, un peu pâle, et tous ses mouvements avaient une souplesse

nerveuse qui la rendait séduisante plutôt que belle.

Elle travaillait à une tapisserie commencée; mais la marche de son aiguille, tantôt lente, tantôt précipitée, ses regards sans cesse tournés vers la pendule, et les tressaillements qu'elle ne pouvait réprimer au moindre bruit témoignaient suffisamment de son impatience.

Un homme d'environ soixante ans, qui portait le costume de garde forestier, parut tout à coup à l'une des portes intérieures; mais la jeune femme avait reconnu le pas : ce n'était pas celui qu'elle attendait. Elle releva à peine la tête.

— Rudolphe n'est point encore de retour? demanda le forestier.

— Pas encore, mon oncle, répliqua-t-elle brièvement.

— Il t'a pourtant bien promis d'être ici ce matin.

— Il l'a promis.

— Alors nous ne pouvons tarder à le voir.

— Qui sait? dit-elle avec un peu d'amertume; Cassel a des charmes qui lui font oublier tout le reste. Le moyen de lutter contre les

soixante et dix mille volumes de la bibliothèque !

— Allez-vous être jalouse de livres, par hasard? demanda l'oncle en souriant.

— Pourquoi non ? répliqua la jeune femme vivement ; qu'importe l'objet de la passion de Rudolphe, si cette passion le détourne de moi ? Toute sa vie ne doit-elle pas m'appartenir comme la mienne lui appartient? Pourquoi me laisser seule à mes inquiétudes, à mes tristesses ?

— Pourquoi ? Lina, reprit le forestier doucement, parce que son mariage ne l'a point dégagé de ses devoirs d'homme et de ministre. Vous regrettez le temps qu'il donne à ses études, à la prière, aux bonnes œuvres ! Aimeriez-vous donc mieux le voir oisif et inutile ? Les heures qu'il vous dérobe ne sont-elles pas employées à agrandir son âme ou à soulager quelque affliction? Pouvez-vous lui reprocher une conduite qui doit l'élever à vos yeux ?

— Oh ! vous me prouverez que j'ai tort, mon oncle, je le sais, interrompit Lina vivement ; je parle avec mon cœur, vous me répondez avec votre raison, nous ne pouvons nous entendre !

Le forestier la regarda, puis secoua la tête.

— Toujours exaltée, dit-il à demi-voix; quand donc cesserez-vous de demander à la vie plus qu'elle ne peut donner?

Il y eut une pause. Lina continuait de broder avec une rapidité nerveuse; son oncle, qui avait décroché une grande pipe d'écume de mer suspendue près du poêle, la chargeait silencieusement. Enfin il parut secouer l'impression de tristesse qui avait assombri son front et reprit plus gaiement :

— Où est donc votre cousine?

— Elle vient de remonter, répondit Lina.

Le forestier fit un geste de ravissement.

— Ah! j'oubliais, dit-il, c'est l'heure où elle quitte son négligé du matin pour se mettre sous les armes, car elle n'a pu accepter encore les habitudes de notre petite ville de Münden; elle fait trois toilettes, comme à Vienne.

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

— Mon Dieu! vous lui en voulez à cette pauvre Dorothée, dit-elle : vous l'accablez de brusqueries, d'épigrammes, presque de dure-

tés, et l'égalité de son humeur ne peut vous adoucir.

— Je n'aime pas les gens qui ont l'humeur égale, répliqua l'oncle d'un ton bourru ; cela prouve leur insensibilité ou leur hypocrisie. Pour votre cousine, il y a chez elle de l'une et de l'autre : tout ce qu'elle sent, elle le dissimule, et quand elle ne le dissimule pas, c'est qu'elle n'a rien senti. L'usage du monde a poli son cœur comme un caillou roulé dans les flots. Encore si ses conversations ne vous troublaient point !

— Moi ?

— Vous, Lina. Je ne suis qu'un vieux soldat ignorant, sorti des camps pour vivre dans les bois ; mais il est des cas où la tendresse tient lieu de science. Je vois en vous mieux qu'en moi-même.

— Et que voyez-vous donc, mon oncle ?

— L'avidité d'une nature mobile, et toujours en recherche de l'inconnu. Élevée dans la retraite, vous ignorez les plaisirs du monde ; vous n'y auriez jamais songé, si cette femme n'était venue vous les vanter et réveiller en vous de dangereuses curiosités.

Lina tressaillit, son aiguille s'arrêta, et elle leva les yeux sur le major.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle pensivement. Oui... quand madame Dalchild me parle de cette société où une femme se trouve entourée de tout ce que le luxe et les arts ont de charmant, prévenue dans tous ses caprices, étourdie d'hommages caressants, où la vie vous emporte enfin au milieu de flots parfumés sans que vous ayez même la fatigue de désirer, malgré moi ces récits me fascinent, je les écoute comme, tout enfant, j'écoutais les féeries qui me transportaient dans une autre existence pleine de splendeurs et de merveilles !

— Et vous voulez que je ne déplore pas l'arrivée de cette femme à Münden ! reprit le vieux soldat avec une sorte d'emportement. Ah ! maudit soit le jour qui l'a amenée ! C'est à elle que nous devons le retour de votre cousin Frédéric de Wrangel, et surtout ce nouvel ami, le comte de Leuthold... Tous trois sont autant de mauvais génies introduits dans notre foyer.

Lina l'interrompit par un geste : sa cousine descendait l'escalier.

Le forestier alla s'asseoir près du poêle, rentra sa tête dans ses épaules comme une tortue effarouchée, et ranima sa pipe par quelques fortes aspirations.

Dans ce moment, madame Dalchild fit son entrée.

Elle était en grande toilette d'après-midi : robe de soie avec volants, bonnet de blonde orné de fleurs, bracelets d'or bruni, gants glacés sortant de l'étui. Le tout formait un ensemble qui était le sublime de l'élégance commune.

La personne ressemblait au costume : elle était blanche, rose, régulière, parfaite enfin pour prendre sa place parmi les femmes dont nul ne conteste la beauté parce que nul n'y porte envie.

— Eh bien! pauvre enfant, vous attendez toujours? dit-elle à Lina de cette voix plaintive et mignarde adoptée dans un certain monde ; votre Rudolphe n'a point encore paru! Mais savez-vous que c'est affreux de nous tenir ainsi inquiètes?... car, en vérité, je commence à l'être comme vous... Un accident est si vite arrivé dans ces voitures publiques... Ah ! si

j'avais encore mon équipage, je ferais atteler et nous irions à sa rencontre; mais il n'y faut plus penser.

Ici madame Dalchild, qui s'était arrêtée devant le miroir, poussa un soupir en défripant les plis de sa robe; le forestier serra sa pipe entre ses lèvres et fuma plus vite.

— Je vous plains, chère, reprit la cousine, qui s'efforçait de donner plus de caprice à sa coiffure : voir à peine son mari quand on n'a point d'autre distraction... car vous vivez ici comme dans un pays sauvage! Pas un concert, pas un bal, pas une soirée.

L'oncle poussa deux énormes bouffées de tabac, qui l'enveloppèrent d'un nuage.

— Vous savez que Rudolphe craint toute visite et fuit le monde, fit observer Lina.

— C'est précisément ce dont je me plains, répliqua Dorothée plus vivement; on dirait qu'il se cache! Cependant, il me semble que la porte d'un ministre du saint Évangile devrait être ouverte pour tout le monde.

— Plût à Dieu qu'elle eût été toujours fermée! murmura le forestier entre ses dents.

Madame Dalchild se retourna.

— Ah! pardon, major, dit-elle d'un ton aimable, je ne vous avais point aperçu.

— Je vous avais aperçue, moi, répliqua-t-il brusquement.

Lina voulut couper court à une explication en demandant à sa cousine si elle avait reçu des lettres de Vienne.

— Rien encore, répondit Dorothée; mes amis m'oublient! je le prévoyais du reste : quand le malheur vient, il faut s'attendre à l'abandon! Et cependant, Dieu sait que de protestations d'attachement avant la ruine de M. Dalchild!

Elle poussa un nouveau soupir, et vint prendre un fauteuil près de Lina.

— Nous menions une vie si joyeuse! reprit-elle. Vous ne pouvez comprendre mes regrets, chère belle; vous n'avez pas vu notre habitation de Vienne! M. Dalchild l'avait fait orner d'après ses propres dessins.

— Des dessins de banquier! dit l'oncle à demi-voix.

— On venait de tout meubler en laque et en vieux Saxe, continua Dorothée; les vestibules avaient été transformés en serres, et j'avais trois

attelages, un pour le matin, un pour les grandes visites, un pour la nuit. Ah! l'heureux temps, l'heureux temps!... Hélas! qu'êtes-vous devenu, mon bel hôtel, mon paradis terrestre?...

— Parbleu! votre paradis terrestre a été vendu à l'encan, interrompit le forestier à bout de patience; vendu à des juifs qui en feront une auberge ou une salle de bals masqués! car voilà où conduisent ces existences charmantes! On fait le prince en attendant que l'on fasse banqueroute.

— Major! s'écria Dorothée blessée.

— Est-ce vrai ou faux? reprit celui-ci durement; M. Dalchild n'a-t-il pas été obligé de se sauver en Angleterre, et vous, de vous réfugier aux Sennhutten?

— Ah! je vous remercie d'avoir pensé à vos amis de Münden, reprit Lina, qui, voulant adoucir l'effet produit par la sortie de son oncle, tendit la main à sa cousine.

Dorothée la saisit avec un de ces attendrissements que les femmes du monde ont à leur disposition comme l'éventail.

— J'étais sûre de vous, chère aimée, dit-

elle ; c'est pourquoi j'ai choisi les Sennhutten pour asile...

— Et aussi parce que madame n'en avait point d'autre ! fit observer le major.

— Je savais que Lina me recevrait avec plaisir, maintenant qu'elle habite *chez elle*, dit Dorothée en appuyant sur ce dernier mot.

— Vous aviez donc appris mon mariage? demanda la jeune femme, qui eût voulu à tout prix placer la conversation sur un autre terrain.

— Par hasard, répliqua madame Dalchild ; seulement, je puis vous l'avouer maintenant, je me trompais... sur le mari !

— Comment cela ?

— On m'avait assuré que vous étiez fiancée à notre cousin Frédéric de Wrangel.

— On vous a dit vrai.

— Oui, dit Stankar en haussant les épaules, c'était un de ces sages projets formés par les parents à la suite d'un souper de baptême et dans l'attendrissement que produit le vin du Rhin.

— Mais le cousin Frédéric était un parti tout à fait convenable ! objecta Dorothée.

— Comment donc, admirable! acheva le major ironiquement ; n'est-ce pas un de nos hommes à la mode? sachant danser, monter à cheval! Aussi vient-on de le nommer conseiller! Du reste, aussi incapable de réunir deux idées que...

Il s'arrêta, mais son regard avait achevé la phrase, car Dorothée ajouta avec un rire un peu forcé :

— Que moi, n'est-ce pas, major? Ne vous gênez donc pas, je vous en prie, continuez!

— C'est inutile, puisque vous avez compris, dit simplement le forestier.

— Mais comment enfin ces premiers projets de mariage ont-ils été abandonnés? demanda madame Dalchild, qui s'adressa de nouveau à Lina.

— Mon Dieu, rien de plus simple, répondit celle-ci : il y a quelques mois, un étranger arriva à Münden et loua un appartement dans cette maison ; il sortait peu, ne recevait personne et ne quittait le travail que pour descendre au jardin, où il nous rencontrait.

— C'était M. Rudolphe Müller?

— Oui.

— Ah ! je comprends. A force de se rencontrer, on finit par se plaire l'un à l'autre, et le mariage fut convenu. Mais comment Frédéric prit-il la chose?

— Parfaitement, dit Stankar, il se fâcha.

— Vraiment!

— Il jura que nous ne le reverrions jamais, et j'en avais accepté l'espérance ; mais quand vous êtes arrivée...

— Il est revenu pour moi? s'écria Dorothée ; eh bien! je l'en remercie... Mais qu'avez-vous donc, Lina?

— J'ai entendu ouvrir la porte du jardin, dit la jeune femme qui prêtait l'oreille ; si c'était...

Mais elle s'interrompit en ajoutant :

— Non, ce n'est point son pas.

— Pauvre enfant! dit madame Dalchild en la baisant au front; aime-t-elle son mari !

Et elle fit de la tête un petit geste capable qui ajoutait :

— Comme ça lui passera !

Cependant Lina ne s'était point trompée ; quelqu'un venait en effet d'arriver : c'était Frédéric de Wrangel.

Il entra chargé de deux bouquets de fleurs rares destinés à ses cousines ; Lina se contenta de le remercier affectueusement, tandis que Dorothée poussait des cris d'admiration et de reconnaissance. De Wrangel ne put se dérober à ses remercîments qu'en allant saluer le major, qui répondit assez sèchement à sa politesse. Mais le jeune conseiller n'était pas homme à s'en inquiéter ; c'était un de ces caractères faciles faute de volonté et gais par légèreté, qui se laissent emporter au courant des choses sans jamais y résister. Il acceptait la mauvaise humeur de son oncle comme on accepte le soleil d'Afrique et le brouillard d'Angleterre.

— Eh bien ! major, dit-il étourdiment, vous êtes donc toujours à votre poste, près du poêle au mois de juillet ?...

— J'ai l'avantage d'y être seul, répliqua Stankar.

— Et vous fumez toujours ?

— Quand je m'ennuie.

— Pardieu ! voilà qui est aimable pour ces dames, s'écria Frédéric en riant ; mais savez-vous, major, que vous pouvez faire le plus grand tort à notre pays ? Si un touriste français

vous voyait ainsi, il ne manquerait pas d'écrire, dans quelque feuilleton, que les Allemands ont l'habitude de fumer devant les dames, et voilà, par votre faute, l'élégance de toute une nation compromise!

— Cela serait moins grave que de compromettre sa réputation de bon sens, dit le forestier en jetant un regard significatif sur la toilette follement recherchée de Frédéric.

— Ah! vous dites cela à cause de mon nouvel habit de cheval, s'écria Wrangel; mais d'Arberg, qui arrive de Vienne, l'a rapporté comme tout ce qu'il y a de plus nouveau. Vous savez bien, le président d'Arberg, un de nos meilleurs poëtes?...

— Et sans doute votre condiscciple, acheva le major ironiquement, car tous les hommes illustres de l'Allemagne ont été vos compagnons de gymnase ou d'université.

— C'est la vérité, répliqua de Wrangel, qui ne sentait point la raillerie; nous étions une classe d'hommes célèbres... et, ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'à cette époque je passais pour meilleur écolier qu'eux tous. Vrai! j'étais toujours le premier.

— Mais depuis, objecta Stankar, on a vu arriver les temps prédits par l'Écriture.

— Où *les premiers deviennent les derniers?* interrompit Frédéric. Ah! j'ai saisi l'épigramme, major; j'ai parfaitement saisi! Diable! je ne vous savais pas si méchant! Mais, quoi qu'il en soit, il y a toujours plaisir à avoir des amis illustres... c'est presque comme si on l'était soi-même. On vous demande leur âge, leur figure; vous pouvez raconter leurs habitudes, parler de leurs caractères... Cela fait des sujets de conversation. Ainsi, par exemple, en quelque lieu que je me trouve, on a mille questions à m'adresser sur le compte de Raphaël.

— J'avoue que sa rencontre à Münden m'a singulièrement étonnée, reprit madame Dalchild; je l'avais vu à Vienne, où il n'est pas moins connu qu'à Cassel, mais j'ignorais qu'il fût lié avec ma cousine, et je m'estime heureuse d'avoir pu continuer une relation aussi charmante.

— Et qui tend à devenir chaque jour plus intime, dit Frédéric d'un ton malin; car depuis votre arrivée les visites du comte sont des assiduités.

— Et vous pensez que c'est pour moi? s'écria Dorothée évidemment flattée. Quelle folie! M. de Leuthold vient ici pour mon cousin.

— Qu'il ne voit presque jamais, fit observer Frédéric, par la raison que Müller travaille aux heures où vous le recevez... Ah ! prenez garde, cousine, prenez garde! ce diable de comte est terriblement dangereux! il y a en lui un charme, une fascination !...

— Oui, dit sérieusement Lina, qui avait jusqu'alors écouté en silence ; tout son être a quelque chose qui captive, qui attire. Puis, il vous comprend si bien ! Jamais une parole qui heurte votre cœur ; il devine les pensées que vous n'avez pas su découvrir vous-même ; il caresse vos fantaisies les plus cachées ; tout son esprit enfin semble être perpétuellement au service de vos désirs...

— Et voilà précisément ce qui fait que je le déteste ! s'écria le major, qui avait écouté Lina avec impatience ; oui, je le déteste, répéta-t-il en voyant le mouvement de ses trois auditeurs, et ce n'est point seulement parce que ses principes me repoussent, je le hais d'instinct, comme on hait le serpent.

— Prenez garde, interrompit vivement Lina, le voici avec Rudolphe.

Des pas venaient en effet de retentir dans le corridor; la jeune femme s'élança vers la porte et se trouva dans les bras de celui qu'elle attendait.

C'était l'étranger aperçu par Jorg au café de *la Concorde*, et qui, à la vue du vieillard, avait pris la fuite.

IV

Le serpent dans l'Eden.

Le premier mouvement de Lina fut tout de joie, le second de confusion. Elle se dégagea doucement des bras de Rudolphe et salua de Leuthold.

Les yeux de celui-ci étaient restés attachés sur les deux époux pendant leur étreinte avec une expression ardente, mais singulière. Il rendit à Lina son salut d'un air contraint, s'inclina

devant le major, serra la main à Wrangel et s'approcha de Dorothée.

Celle-ci venait reprocher à Müller son retard. Il s'excusa sur des recherches commencées à la bibliothèque du musée.

— Est-ce là que vous avez trouvé de Leuthold? demanda Frédéric.

— Non, dit Rudolphe, mais à la porte de cette pauvre femme qui demeure ici près, la protégée de Lina...

— Dont l'enfant était mourant il y a quelques jours, ajouta Stankar.

— Et dont l'enfant est aujourd'hui guéri, acheva Rudolphe.

— Guéri ! répéta Lina en se tournant vers Raphaël ; et c'est vous, M. le comte?...

De Leuthold sourit.

— Ne le croyez point, madame, dit-il avec une certaine noblesse mélancolique ; j'ai donné mes soins ; mais que peut la science? L'enfant doit son retour à la vie à un docteur plus sûr, au soleil, qui a reparu, aux caresses de sa mère, peut-être !

— Et à Dieu ! acheva Müller avec intention.

— C'est le seul médecin dont M. le comte

ne parle jamais ! fit observer Stankar sourdement.

Raphaël sourit.

— Le major voit peut-être dans mon silence une jalousie de profession, dit-il ironiquement.

— Non, répliqua le forestier en le regardant en face, mais une insensibilité de cœur.

De Leuthold fit un mouvement.

— Ah ! n'accusez que vous de cette erreur, Raphaël, dit vivement Rudolphe ; le major vous a toujours vu sceptique et railleur ; il vous a entendu appeler la vertu une victoire de l'orgueil sur nos instincts, prendre le hasard pour le maître du monde ; comment saurait-il que vos actions contredisent vos paroles ?

— Vous-même, qu'en savez-vous ?

Rudolphe appuya un bras sur son épaule.

— Moi ? dit-il avec une chaleur affectueuse. Vous oubliez que je vous connais depuis longtemps, de Leuthold. Le major ne vous a point vu quand cette maladie terrible ravagea Leipzig, il y a quinze années !...

Le comte voulut l'interrompre.

— Ah ! laissez-moi tout dire, continua-t-il

vivement. Je veux que tout le monde sache ici ce que vous êtes et comment nous nous sommes connus. Le major ne peut avoir oublié cette redoutable épidémie qui épouvanta l'Allemagne entière. Rien n'avait pu arrêter le fléau ; hommes d'étude et hommes de débauche étaient également frappés ; les médecins, effrayés devant cet ennemi inconnu, avaient fui pour la plupart. Le mal m'atteignit à mon tour ; pauvre étudiant sans famille, j'avais été bien vite abandonné. Ce fut alors qu'il vint, lui, déjà célèbre ! Il s'établit près de mon lit ; il prodigua pour moi tous les trésors de la science ; il multiplia les soins, les efforts, les veilles !... Enfin, je fus sauvé.

— Grâce à lui ! dit Lina, dont les regards ardents d'admiration restaient attachés sur le comte.

— Ah ! le joli trait ! s'écria madame Dalchild, qui remonta son bracelet.

— Voilà, j'espère, un dévouement désintéressé ? ajouta de Wrangel en guignant le major.

— Qui sait ? dit Raphaël, dont l'accent avait une nuance de tristesse, je voulais peut-être étudier la maladie de Müller !

— Ah! ne vous calomniez pas vous-même, interrompit vivement ce dernier, et laissez-moi le bonheur de la reconnaissance. Avec la différence de nos goûts et de nos croyances, on s'étonne quelquefois que nous puissions être amis; mais près de vous je ne suis plus le ministre qui juge et condamne! je suis toujours l'étudiant de Leipzig.

— Et je vous en remercie, dit le comte en lui serrant la main, d'autant que depuis ce temps nous ne nous étions plus retrouvés. J'ignorais ce que vous étiez devenu, lorsque le hasard nous a remis en présence chez de Wrangel, il y a quelques mois, le jour de notre grande chasse.

— A propos de chasse, interrompit madame Dalchild, vous aviez promis de nous en faire voir une.

— Tout est prêt, répondit Raphaël, et je venais prendre vos ordres pour le jour.

— Que ce soit le plus tôt possible; ma cousine n'est pas moins pressée que moi.

— Se peut-il?

— C'est une idée de madame Dalchild, dit Lina, parce que l'autre jour, en lisant Gœthe,

j'ai parlé du plaisir qu'il y aurait à voir une de ces belles chasses du moyen âge décrites par le poëte...

— Mais ce sera précisément cela, fit observer Frédéric ; Raphaël doit reproduire exactement la description de Gœthe. Tous les chasseurs auront le costume gothique et seront suivis de valets portant l'émerillon sur le poing.

— Oh ! ce sera délicieux ! s'écria Dorothée.

— C'est-à-dire que c'est le carnaval déplacé, objecta le major ; vous aurez une mascarade dans les bois.

— Entendez-vous, Rudolphe? Quel blasphème ! s'écria de Wrangel ; nier la poésie du moyen âge !... ce qu'il y a de plus nouveau ! En tout cas, major, notre mascarade, comme vous l'appelez, sera brillante. On ouvrira la journée par un vol de faucon, puis on chassera le cerf au grand courre, et, le soir, il y aura curée aux flambeaux.

— Et qui donc fait les frais de cette fête royale? demanda Rudolphe.

— Pardieu ! Raphaël.

— Quoi ! M. de Leuthold? dit vivement Lina.

— Vous l'aviez désirée? répondit le comte de manière à n'être entendu que d'elle.

La jeune femme rougit et s'éloigna.

— Ah! ce sera du moins une bonne journée, reprit Dorothée, qui jetait un regard de côté sur le miroir afin d'étudier son attitude; on a tant besoin de s'étourdir quand on est dans le chagrin!

— J'espère que madame me permettra de renouveler ces distractions, répliqua avec grâce de Leuthold; je m'estimerai trop heureux d'aider vos amis à consoler une infortune aussi peu méritée.

Madame Dalchild remercia en s'inclinant.

— Est-ce clair? murmura Frédéric à son oreille.

— Taisez-vous donc, répliqua-t-elle en lui frappant le bras de son éventail fermé.

— La chasse aura lieu dans le bois de Wilhelms-Hoehe, reprit le comte. J'ai obtenu l'autorisation du grand électeur; tout Cassel y sera, et Rudolphe lui-même nous a promis de sortir ce jour-là de sa solitude.

Le jeune ministre parut embarrassé.

— Vous avez en effet exigé de moi une pro-

messe, balbutia-t-il ; mais j'ai réfléchi... Ce bruit et cette affluence me font peur. Lina peut aller seule avec madame Dalchild, avec le major; moi j'aime mieux... je désire rester.

Il y eut un mouvement de surprise générale.

— D'où vient ce changement de résolution? s'écria Lina. Que craignez-vous donc de la foule qu'attirera cette fête ? Pourquoi refuser un plaisir dont l'occasion ne se retrouvera plus?

— Qu'importe ! dit Rudolphe en posant une main sur celle de la jeune femme ; les véritables plaisirs pour moi sont ici, dans notre intimité de toutes les heures, dans cette certitude de vous trouver toujours, de vivre à portée de votre voix et de votre regard.

Lina retira sa main.

— Alors vous blâmez ma curiosité? dit-elle contrariée.

— Je demande seulement la liberté de ne point la partager.

— Mais si je vous en prie, Rudolphe? si je l'exige comme un témoignage de tendresse ? Vous absent, vous n'ignorez pas que toute joie me sera impossible ; ne pouvez-vous donc vain-

cre en ma faveur une répugnance qui est sans motif?

— Qu'en savez-vous? interrompit Müller, visiblement mécontent d'une persistance qui donnait à son refus l'air du caprice; pour résister à l'invitation du comte et à vos prières, je dois avoir quelques raisons sans doute! Ne pouvez-vous m'accorder assez de confiance pour les croire sérieuses? Raphaël me pardonnera, ne soyez pas moins indulgente.

En prononçant ces derniers mots, il serra la main du comte et quitta le salon.

Après son départ, il y eut un silence. Le major, qui avait hésité un instant, se décida enfin à suivre Rudolphe; Dorothée et Frédéric se regardaient sans comprendre; de Leuthold était devenu pensif.

Quant à Lina, le cœur froissé, elle s'était jetée sur le canapé et tordait convulsivement le cordon qui lui servait de ceinture.

Madame Dalchild s'approcha d'elle.

— En définitive, chère petite, vous pouvez venir sans votre mari, dit-elle.

— Non, répliqua Lina, qui retenait avec peine

ses larmes. Tout le plaisir de cette fête est perdu pour moi désormais! Je n'irai pas.

Frédéric fit une exclamation de désespoir.

— Mais c'est impossible! reprit vivement Dorothée. Songez donc, ma belle, que tout a été préparé en notre intention par M. de Leuthold.

— Oh! ne pensez point à moi, interrompit celui-ci d'un accent de triste soumission; mes projets ni mes espérances ne doivent enchaîner votre liberté.

Madame Dalchild se mordit les lèvres et frappa de son éventail le bras du canapé. La pensée qu'elle pourrait manquer une fête donnée pour elle (car elle était de l'avis de son cousin), et perdre ainsi l'occasion de montrer à la population de Hesse-Cassel sa grande toilette de Vienne, avait mis à bout sa résignation. Généralement patiente par indifférence, madame Dalchild était, comme toutes les femmes douces, intraitable sur ce qui l'intéressait.

— C'est une chose inouïe! s'écria-t-elle; nous faire manquer une occasion unique par caprice, par bizarrerie, par mauvaise humeur!... car

le refus de M. Rudolphe n'est point autre chose!...

— Encore, s'il donnait une raison! fit observer de Wrangel.

— Il en a sans doute, dit le comte.

— Oh! vous le défendez toujours, reprit Dorothée aigrement ; mais moi, je suis révoltée! Et voyons, vous-même, M. de Leuthold, en feriez-vous autant ?

— Je ne suis point de ceux que l'on peut citer en exemple, madame, dit Raphaël avec humilité.

— Ce n'est pas répondre, cela ; je vous demande ce que vous feriez si une femme qui vous aime vous priait comme Lina l'a prié tout à l'heure ?

— Une femme qui m'aime! répéta de Leuthold dont l'œil s'enflamma ; oh! vous touchez là, madame, à mon rêve le plus secret et le plus triste!...

— Je ne comprends pas!...

— Mon Dieu! comme tout le monde, sans doute, vous me croyez seulement avide de succès, de plaisirs; vous ne soupçonnez pas ce que laisse d'amertume au fond du cœur la vie agitée

et stérile que j'ai menée jusqu'à ce jour ; vous ne connaissez point mes secrètes aspirations vers un autre bonheur !

— Comment?

— Une femme qui m'aimerait, disiez-vous tout à l'heure!... Ah! si je rencontrais jamais ce trésor, j'oublierais tout le reste ; le monde entier ne renfermerait plus, à mes yeux, que cette femme ; mon intelligence, mes passions, ma volonté, tout lui serait soumis; ma force serait à ses pieds comme un lion couché! Elle n'aurait qu'à me montrer du doigt ce qu'elle voudrait défendre ou frapper, et j'irais... j'irais le cœur joyeux, les yeux fermés, sans autre loi que son désir!

De Leuthold s'adressait à madame Dalchild ; mais je ne sais quelle inflexion de sa voix, quel élan de son regard, portaient sa parole à l'oreille de Lina; celle-ci, d'abord ensevelie dans sa tristesse irritée, en avait été insensiblement retirée par l'accent profond du comte. A mesure qu'il parlait, les couleurs montaient à son visage ; son regard redevenait plus brillant, sa respiration plus pressée. On eût dit qu'elle aspirait ces paroles brûlantes comme le malade

glacé aspire les brises chaudes de l'été; elle se sentait enflammée à cette parole; elle y reconnaissait ses désirs confus; elle se disait :

— Voilà comment je voulais être aimée!

Et troublée, palpitante, elle demeurait la tête penchée, et l'âme suspendue aux lèvres du comte.

Celui-ci avait suivi et deviné cette émotion; il continua avec une ardeur plus expansive :

— Et ce ne serait pas moi seulement qui me ferais l'esclave de la femme aimée! Je voudrais que tout fût occupé de son bonheur! Je la garantirais du plus léger froissement, de la moindre souillure. Devant les pas de sa reine, l'Écossais Raleigh ne jeta que son manteau; moi je jetterais mon âme devant ceux de la femme choisie! Je ne lui montrerais du monde que ses enchantements. Le luxe, la puissance, le plaisir, lui en feraient tour à tour les honneurs; je briserais toutes les chaînes que le devoir impose pour n'être qu'à ses ordres. Je voudrais avoir du génie à force d'amour, et que ce génie ne fût employé qu'à l'aimer.

— Ah! heureuse cette femme! s'écria Lina dans un élan involontaire.

— Surtout si elle sait à quoi s'en tenir, ajouta malignement de Wrangel, qui observait madame Dalchild du coin de l'œil.

Cette dernière, ayant tout pris pour elle, jouait la confusion aussi bien qu'il lui était possible ; elle leva et baissa les yeux deux ou trois fois, arrangea ses cheveux, déplissa sa robe, et, pour sortir d'embarras, finit par ne rien trouver de mieux qu'un éclat de rire qui montra la blancheur de ses dents.

— Allons, j'ai été indiscrète, dit-elle d'un ton mignard ; il ne fallait point demander à M. de Leuthold des confidences... qu'il ne nous doit pas.

— En êtes-vous sûre? objecta Frédéric.

Dorothée se leva.

— De grâce, passons au jardin, dit-elle, il fait une chaleur étouffante dans ce salon...

— Quand M. de Leuthold parle, acheva le cousin toujours à demi-voix.

— Vous êtes insupportable, murmura madame Dalchild, qui lui prit le bras.

Frédéric baissa la tête d'un air de repentir moqueur, et voulut s'excuser. La femme du banquier l'entraîna sous la charmille sans

l'écouter, et la sortie de Lina, qui prétexta des ordres à donner, força de Leuthold à la suivre.

L'idée de la séduction qu'il poursuivait ne lui était venue que progressivement. En voyant, pour la première fois, cet intérieur si doucement éclairé par les molles lueurs de la lune de miel, un doute railleur s'était élevé dans son esprit ; il s'était dit intérieurement :

— Si l'on voulait!...

Puis après quelques réflexions, il avait ajouté :

— Je veux.

Alors encore ce n'était qu'un essai curieux, une sorte d'expérience tentée dans l'intérêt d'une théorie ; mais des difficultés inattendues l'avaient arrêté ; il s'était vu forcé d'étudier avec attention le cœur de Lina, d'en chercher d'abord les issues cachées, de commencer enfin une guerre là où il n'avait vu d'abord qu'une expédition. Ces difficultés l'alléchèrent. Le mal lui plaisait toujours par lui-même, mais le mal difficile avait une saveur particulière à laquelle il n'avait jamais su résister. C'était comme ces ruineuses primeurs auxquelles la rareté donne

tant de prix. Il mit dans cette entreprise son orgueil et sa passion, car l'attente avait fini par aiguiser ses désirs; lui-même se donna cette tâche pour mesure de son habileté. Jusqu'alors il n'avait travaillé qu'afin d'obtenir l'approbation des autres; aujourd'hui il travaillait pour sa propre approbation : Lucullus soupait chez Lucullus.

Nous ne dirons point ce qu'il déploya d'adresse pour jeter peu à peu la défiance et le mécontentement dans l'âme de Lina. Qui pourrait raconter ces mille ruses de la séduction se glissant dans un bonheur conquis, à la manière du serpent dans l'Éden, et soufflant peu à peu la révolte? Arrivé à détacher les premiers anneaux de cette chaîne de tendresse, il lui restait à en éloigner les deux bouts toujours prêts à se rejoindre. Ah! s'il eût pu séparer Lina de Rudolphe, fût-ce même pour peu de temps! Mais il en cherchait vainement les moyens. Il y employait vainement la patience, l'ardeur, la corruption, le mensonge : tout échouait successivement; et cependant il persistait dans son projet, il y mettait chaque jour plus de volonté, et se laissait emporter malgré lui au charme de

la tâche. Car que sont, en comparaison, les attirements de la fortune, de l'ambition, de la gloire? Vers ces trois buts la route est connue, tandis que, pour la séduction, il faut deviner et découvrir la voie. C'est un jeu dont les chances dépendent entièrement de notre adresse, dont le prix est un bonheur immédiat et sans égal. Vous ne conquérez point seulement de l'or, de l'autorité, un nom ; vous soumettez une âme à votre pouvoir, vous devenez le roi absolu d'une existence qui n'attend plus rien que de vous ! puissance alléchante qui tente toutes les intelligences curieuses et sans frein. Le plaisir lui-même n'est qu'une excitation secondaire ; que serait-il sans la poursuite et la lutte? Don Juan ne personnifie point la sensualité grossière cherchant seulement la jouissance, mais le raisonnement voluptueux qui appelle l'esprit au secours des sens, et qui veut ajouter aux enivrements du plaisir les joies de l'orgueil et du mal victorieux.

Le comte rejoignit au jardin Wrangel, qui parlait à Dorothée de la fête donnée la veille.

— On me raconte des merveilles de votre

petite maison, dit-elle en se tournant vers Raphaël avec un sourire.

— Il faut être en défiance contre l'imagination de Frédéric, fit observer de Leuthold ; mais quel que soit mon ermitage des Vonnen, je serai trop heureux de vous le faire connaître.

— C'est cela ! s'écria Wrangel, qui ne comprenait la vie que comme une série de parties de campagne, de cavalcades, de bals et de soupers : il faut que nous arrangions une promenade aux Vonnen. Raphaël vous prêtera son poney, un vrai mouton bridé ; on fera de la musique sur la pièce d'eau, et l'on soupera dans un bosquet de mimosas. Je me charge de tout ; vous verrez comme j'improvise une fête ! C'est moi qui avais donné l'idée de celle d'hier.

— Et c'est M. de Leuthold qui l'a exécutée.

— Avec mon secours : je lui ai amené, pour ma part, au moins vingt convives de tout sexe. C'était charmant à voir dans le kiosque éclairé de verres de couleur.

— Et l'on a dansé toute la nuit sans interruption...

— Sauf une, objecta Raphaël.

— Ah ! oui, reprit Wrangel, j'oubliais... quel-

que chose de bizarre... d'inouï!... Figurez-vous qu'au milieu d'une valse, il nous est arrivé un vieil homme noir... une sorte d'anabaptiste, de quaker, un être antédiluvien.

— Et que venait-il chercher?

— Voilà le fabuleux! il demandait à Raphaël l'adresse d'un inconnu qu'il venait d'apercevoir au café de *la Concorde*.

— Et qu'il désignait?...

— En montrant une Bible oubliée par lui, et sur laquelle se trouvait de son écriture.

— Vous l'avez vue? interrompit vivement une voix.

Le comte releva la tête et aperçut Rudolphe à l'entrée de la charmille.

— Tiens, vous étiez là? dit de Wrangel étonné.

— Vous l'avez vue? répéta le pasteur avec précipitation.

— Quoi? la Bible?... Comme je vous vois.

— Et... vous avez reconnu... sans doute... l'écriture?...

— J'ai seulement reconnu que c'était une main d'homme... ce qui m'a ôté tout de suite ma curiosité...

— Mais Raphaël?...

— Il a deviné qu'il s'agissait de quelque père de famille dépisté ou de quelque mari malheureux en quête de l'*auteur de ses maux*... de sorte qu'il a congédié le vieil homme.

— Sans lui rien dire?

— Par l'excellente raison qu'il ne savait rien.

Les couleurs remontèrent au visage de Rudolphe, et il respira plus librement.

Mais de Leuthold avait tout vu, tout observé: un doute subit venait de surgir en lui; retenant, pour ainsi dire, l'entretien qui allait prendre une autre direction, il releva le dernier mot prononcé par Wrangel.

— Si je ne savais rien, dit-il, les yeux fixés sur Rudolphe, c'est que je n'avais rien désiré savoir; car les détails fournis par le vieillard pouvaient suffire, et si je voulais encore...

— A quoi bon? interrompit le jeune ministre avec un sourire forcé, que vous importe le secret de deux inconnus?

— L'un d'eux au moins ne mérite pas ce nom, fit observer de Leuthold, car il a été vu en ma compagnie à ce café même où nous sommes entrés ensemble il y a un mois.

Müller tressaillit.

— Quelque ressemblance aura pu tromper..., balbutia-t-il.

— En tout cas, le livre et l'écriture amèneraient un éclaircissement, répliqua de Leuthold.

— Vous les avez? demanda le pasteur, dont l'accent trahit une angoisse que Frédéric lui-même remarqua.

— Rassurez-vous, dit-il en riant, l'homme noir n'a rien laissé... et les recherches de Raphaël ne peuvent compromettre ni sa femme ni sa fille... car je maintiens qu'il s'agit de l'une ou de l'autre. Le vieux avait un air de fureur sournoise qui sentait le mélodrame d'une lieue. Au reste, il est parti comme il était venu, sans dire qui il était, d'où il venait, où il allait; de sorte qu'on pourrait le prendre au besoin pour quelqu'un des héros fantastiques d'Hoffmann... A propos, j'ai un autographe de lui...

— D'Hoffmann? demanda Dorothée.

— Un autographe personnel.

— Vous n'avez pourtant pas fait vos classes avec celui-là?

— Non, mais il manquait à ma collection. Je tenais à avoir une de ses lettres; je lui ai écrit.

— Et il vous a répondu ?

— On me répond toujours, dit Wrangel d'un air capable ; j'ai pour cela un procédé infaillible et de mon invention.

— Que vous tenez secret ?

— A vous je veux bien le confier, mais à la condition que vous n'en direz rien.

— C'est convenu.

— Eh bien ! quand je veux avoir une lettre de quelque auteur illustre, je ne lui adresse ni panier de vin du Rhin, qu'il boirait sans m'en remercier, ni pâté de Mayence avec une carte sous la croûte, ni épître louangeuse sur papier satiné et franche de port ; je me contente de lui envoyer la lettre suivante lisiblement écrite :

« Monsieur,

« Désirant traiter pour l'achat de vos œuvres complètes, je vous prie de vouloir bien me faire connaître à quel prix je pourrais les acquérir.

« Le payement se fera comptant et en espèces.

« Frédéric de Wrangel. »

J'expédie ma circulaire et, poste pour poste,

je reçois une réponse plus ou moins détaillée dans laquelle le grand homme me fait connaître le prix auquel il s'estime lui-même.

— Pardieu! je ne vous croyais pas une si profonde connaissance de l'espèce humaine, dit le comte en riant; vous avez perfectionné la fable de Danaé : pour réussir près des femmes, Jupiter faisait tomber une pluie d'or; vous, pour réussir près des hommes de lettres, vous n'avez qu'à la leur montrer en perspective.

L'arrivée de Lina et de Stankar, qui annonçait le dîner, interrompit la conversation. De Leuthold s'excusa de ne pouvoir rester, remonta en voiture et reprit la route de Cassel; mais à mi-chemin, il tira brusquement le cordon et cria au cocher :

— A Kleinigheit, chez le baron Barkman.

Le baron Barkman remplissait les fonctions de président de la police du Hanovre, et se trouvait pour le moment en vacances dans un beau domaine situé sur les pentes ombreuses du Westerwald.

V

Un helléniste.

Le château du baron Barkman n'avait rien qui pût le faire remarquer, mais le jardin était cité dans tout l'électorat, même après ceux de la résidence princière de Wilhelms-Hoehe ; on avait habilement profité des beautés naturelles de Westerwald, qui s'y trouvaient pour ainsi dire réunies et encadrées : forêts, rochers, chute d'eau, rien ne manquait à ce beau parc, dont l'enceinte immense renfermait trois villages.

Tout en l'entretenant par tradition et par vanité, le propriétaire attachait pourtant peu de prix à ces merveilles de la création. S'il aimait la solitude du Westerwald et s'il venait y chercher, tous les ans, quelques jours de repos, ce n'était ni pour y respirer l'air embaumé des prairies, ni pour errer parmi les cascades et les ombrages; le prince Barkman ne venait à Kleinigheit que pour continuer une traduction de Sophocle commencée au collége.

Cette traduction avait été le rêve de sa vie entière. Elle l'avait empêché de veiller à ses biens, de fréquenter ses amis, de se marier. Il négligeait, en sa faveur, ses fonctions, qu'il avait pour ainsi dire reléguées aux mains de son secrétaire, M. Worms.

De Leuthold le trouva dans sa bibliothèque, entouré de piles d'in-folio grecs, et assis devant un bureau couvert du manuscrit de *Philoctète*.

A la vue du comte, il s'écria :

— Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé!

— Qui cela? demanda Raphaël.

— Le mot de Philoctète au quatre cent vingt et unième vers!... Vous savez bien ce *ti d' os palaios* dont je vous avais parlé? une

difficulté énorme, mon cher comte, bien qu'il ne s'agisse que de deux mots !

— Ils sont sans doute importants pour le sens.

— Du tout ; on pourrait s'en passer... c'est une sorte de proposition copulative ; c'est là précisément ce qui en fait la difficulté... et l'intérêt. Philoctète dit-il :

« *Eh quoi ! le vieux et brave Nestor de Pylos, mon ami, existe-t-il encore ?*

« Ou bien :

« *Et le vieux et brave Nestor de Pylos, mon ami, existe-t-il toujours ?*

« Voilà ce qui partage, depuis trois siècles, l'opinion des commentateurs ! Vous comprenez l'importance ! Il s'agit de savoir si l'on doit mettre un point d'interrogation après *ti, d'*, comme le propose Brunck, ou seulement à la fin de la phrase ! »

— Eh bien ? demanda Raphaël.

— Eh bien ! reprit le conseiller avec une lenteur majestueuse, il n'y a pas de point d'interrogation ! non, monsieur, pas de point d'interrogation ! La phrase n'en demande pas. Il n'est pas même nécessaire de donner à *estie*

le sens d'exister, comme le veulent Brunck et Boissonnade, et la preuve, c'est que voici littéralement la traduction du grec :

« *Et que est le vieux et brave et mon ami Nestor le Pylien! car il éloignait les maux d'eux, conseillant sagement!*

« Il me semble que cela est clair, complet, correct. »

— Et surtout poétique, dit de Leuthold gravement; j'aime beaucoup *le vieux et brave et mon ami.*

— Et cette épithète *le Pylien!* ajouta Barkman; il n'y a que les Grecs, voyez-vous, pour savoir mêler ainsi les détails géographiques au dialogue. Du reste, je suis en veine de bonheur ces jours-ci! J'ai également éclairci le quatre cent vingt-cinquième vers, où se trouve cette fameuse difficulté relative au fils de Nestor. Bothe lit *gonos* (enfant) et Brunck *monos* (seul), mais cette dernière version est évidemment contraire à l'histoire, puisque nous voyons dans Homère que Nestor avait emmené avec lui deux fils au siége de Troie. Aussi, je me suis décidé pour le texte des anciennes éditions, et je traduis...

On frappa à la porte de la bibliothèque. Le conseiller s'interrompit.

— Entrez! s'écria-t-il avec impatience.

La porte s'entr'ouvrit doucement, et un homme tout vêtu de brun, grand, flegmatique et maigre, se glissa sans bruit.

C'était le secrétaire Worms.

— Qu'y a-t-il? Je suis occupé! dit Barkman mécontent.

— Pardon, répliqua Worms sans s'émouvoir; mais monseigneur le baron doit se rappeler que c'est aujourd'hui jour de signatures.

— Encore! s'écria Barkman; impossible d'avoir un moment à soi! Être interrompu dans les occupations les plus importantes!... Voyons, M. Worms.

Le secrétaire salua et ouvrit un immense portefeuille en maroquin rempli de pièces officielles. Le conseiller se retourna vers de Leuthold.

— Vous voyez, dit-il en soupirant, les affaires me poursuivent même ici! Le moyen de traduire Sophocle en assurant la tranquillité du Hanovre? Et cependant j'avance, mon cher comte; j'ai déjà vu huit cents vers du *Philoc-*

tête... outre quelques morceaux traduits çà et là... les adieux à l'île de Lemnos, par exemple.

Et Barkman, élevant la voix jusqu'au ton tragique, se mit à répéter :

— « Adieu, retraite qui me servis d'abri, nymphes humides des prairies, voix mâle de la mer, et toi, promontoire où ma tête abritée fut souvent mouillée par le souffle du notus ! »

— Ceci, dit Worms, profitant d'une pause du conseiller, est un ordre d'emprisonnement contre des braconniers du Hartz.

— Vous remarquerez, mon cher comte, continua Barkman en signant, que j'ai suivi la leçon de Schaeffer pour le mot *probolès*.

Et reprenant sa voix de rapsode, il ajouta :

— « Adieu, montagne consacrée à Mercure, qui, lorsque j'étais le jouet du malheur, me renvoyas souvent l'écho de ma plainte. »

— Rejet de demande en grâce d'un condamné politique, reprit le secrétaire en présentant un second papier.

— Que de sensibilité dans tous ces souvenirs ! dit Barkman, qui signait toujours.

« Montagne qui me renvoyas souvent l'écho de ma plainte ! »

« Comme on se sent attendri malgré soi à la pensée des longues douleurs du héros dans la solitude de Lemnos !»

— Confiscation de marchandises, reprit Worms, qui passait de nouvelles pièces ; bannissement de condamnés compromis dans les derniers troubles.

— « Adieu, fontaines, reprit le baron, qui multipliait les visas et parafes avec une indifférence stoïque, sources sacrées que je n'espérais jamais quitter ! »

Et s'arrêtant tout à coup en retirant ses lunettes :

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, dit-il, mais je n'ai jamais pu lire cette tirade de Philoctète sans me sentir l'esprit plus élevé, le cœur plus tendre : il n'y a que Sophocle pour vous faire aimer ainsi l'humanité !

Il essuya ses lunettes humides d'attendrissement et signa une douzaine d'ordres d'emprisonnement en murmurant d'un accent ému :

— « Adieu, campagne de Lemnos, que la mer baigne de tous côtés ! »

— En vérité, quand on vous entend, on s'en veut d'avoir étudié autre chose que le grec, dit

Raphaël avec un sérieux qui ne permettait point de soupçonner l'ironie; je donnerais tout ce que je sais en physique, en chimie et en médecine, pour comprendre comme vous les tragiques.

— Mon Dieu ! c'est facile, répliqua Barkman avec une modestie souriante ; il suffit d'avoir quelque aptitude, du loisir, de la patience !...

— Encore faut-il en faire un sage emploi, objecta le comte; nous voyons tant de gens qui s'acharnent à l'approfondissement de connaissances inutiles et fâcheuses.

— Les orientalistes, par exemple, fit observer le conseiller ; conçoit-on qu'il y ait des gens occupés de chinois ?

— Ou de métaphysique, ajouta Raphaël.

— Ou de théologie, repartit Barkman, et c'est pourtant une fureur de nos jours. L'Allemagne est inondée d'ergoteurs religieux, de missionnaires.

— Pardieu ! le hasard m'en a fait rencontrer un des plus extraordinaires, reprit Raphaël : un gros vieillard à physionomie de brasseur, qui est venu à un de nos soupers pour nous lire la Bible, et qui a fini par m'enlever une petite fille charmante.

— Bah! s'écria l'helléniste en riant : *le sage augure a donc troublé son esprit*, comme dit Sophocle dans le quatre cent quatre-vingt-deuxième vers d'*OEdipe roi*.

— Et savez-vous ce qu'il venait chercher aux Vonnen? reprit de Leuthold : un inconnu, aperçu au café de *la Concorde*, et dont il voulait que je lui apprisse la demeure sur l'examen d'une vieille Bible.

Le secrétaire du baron fit un mouvement.

— Je ne serais point étonné, continua Raphaël d'un air d'indifférence, que le gros apôtre en question ne fût un de ces bavards qui révolutionnent l'Allemagne.

— Oserai-je demander à M. le comte s'il portait un vêtement brun de forme antique? demanda Worms.

— Précisément, répondit Raphaël.

— Avec un manteau de montagnes?

— Et des guêtres de voyageur.

— C'est bien l'homme signalé, dit Worms ; il s'est en effet présenté au café de *la Concorde*, où il a tenu certains discours suspects... La police de Cassel en a été avertie ; mais il a quitté

l'électorat, et on vient de nous avertir qu'il était parti pour le Hanovre.

— Alors le comte peut dire de lui ce qu'Électre dit d'Égisthe, reprit Barkman : « Il est absent, n'en doutez pas. »

— Oh! s'il ne s'agit que de le retrouver, fit observer de Leuthold, la chose me paraît facile.

— Comment cela?

— Ne vous ai-je pas dit qu'il avait emmené une de mes connaissances... la petite Wilhelmine Koffel?... Si elle n'habite point avec lui, elle connaît au moins sa retraite... Une jolie fille, cela doit se retrouver. Elle aura d'ailleurs vu quelqu'un. Si la conversion a tenu, elle doit fréquenter le temple; que sais-je, moi? Je ne suis pas du métier, mon cher baron, mais il me semble qu'avec un peu de diligence on découvrirait les fugitifs.

— En effet, dit le secrétaire, les renseignements de M. le comte doivent suffire. Je partirai moi-même ce soir.

— Ah! pardieu! si vous réussissiez, je vous demande d'en profiter pour ma part, reprit de

Leuthold. Je tiens à ravoir Wilhelmine, ne fût-ce que par amour-propre.

— C'est bien! c'est bien! dit le conseiller en riant, on vous la rendra, mauvais sujet! Mon secrétaire se chargera lui-même de vous la faire reconduire, et il pourra s'écrier comme Chrysothémis, dans *Électre :* « Je vous apporte le bonheur et la fin des peines qui vous ont fait tant gémir. »

— Ainsi, reprit Raphaël avec légèreté, vous m'autorisez à m'entendre avec votre lieutenant ?

— Positivement.

— Vous entendez, M. Worms? Je m'associe à votre entreprise et je deviens, pour cette fois, votre auxiliaire ; les portes de vos prisons s'ouvriront au besoin devant moi ; mon excellent ami le baron m'a donné le talisman magique ; je n'aurai qu'à dire, comme dans *les Mille et une Nuits :* « Sésame, ouvre-toi ! »

Le secrétaire s'inclina.

— Je serai aux ordres de M. le comte, dit-il.

Raphaël se leva en s'excusant d'avoir détourné Barkman de ses importants travaux.

— Il n'y a point de mal, il n'y a point de mal, dit le conseiller : on trouve toujours plaisir et avantage à parler aux hommes qui peuvent vous comprendre. Si vous étiez seulement venu demain, je m'en serais retourné à Cassel dans votre équipage. Je vous aurais dit comme Philoctète à Néoptolème : « Mettez-moi dans quelque coin de votre navire; jetez-moi où vous voudrez, à la proue, à la poupe, partout où je courrai moins risque d'incommoder vos compagnons ! » Mais j'ai à faire un dépouillement du scoliaste. Adieu, mon cher comte, adieu, et, si vous m'en croyez, mettez-vous à l'étude du grec.

Barkman avait reconduit de Leuthold jusqu'à la porte de sa bibliothèque : il le salua plusieurs fois de la main, et ne rentra qu'après l'avoir vu disparaître.

Les recherches faites à Cassel par le secrétaire furent d'abord sans résultat; enfin on apprit qu'un vieillard, accompagné d'un jeune homme et d'une jeune fille, avait quitté la ville en se dirigeant vers Münden. M. Worms partit aussitôt et ne tarda pas à découvrir les trois voya-

geurs, qui s'étaient logés à l'une des plus humbles hôtelleries des faubourgs. Le soir même, les hommes de la police s'y présentèrent avec un mandat et les y arrêtèrent sans bruit.

VI

La découverte.

Quelques jours s'écoulèrent après l'arrestation de Kaufman et de ses compagnons, sans rien changer dans la situation respective des différents personnages de notre histoire. Le vieillard, interrogé par Worms, avait répondu avec fermeté. Il justifiait sa présence à Münden par le désir de retrouver un ami dont il avait perdu les traces, et, gardant du reste un silence pru-

dent sur ses projets, il répondait aux questions, mais sans jamais en dépasser les limites, et se disculpait sans rien expliquer. M. Worms se décida à prévenir le comte, qu'il supposait, avec raison, intéressé à cette affaire.

Cependant la captivité avait été funeste à Herman. Son exaltation maladive s'était transformée en une fièvre délirante qui semblait augmenter d'instant en instant. Tous les efforts de Jorge pour calmer ses transports demeuraient inutiles. La voix du vieillard avait trop de rudesse pour cette organisation délicate. Loin d'endormir la souffrance, elle l'aigrissait. Herman était un de ces hommes-enfants que l'on guérit avec des caresses et des chants. Comme Jean, il devait rester assis aux pieds du maître, la tête appuyée sur sa poitrine et l'âme perpétuellement fortifiée par l'allaitement de l'amour et de la foi. A cette condition, tout rayonnait en lui ; la parole coulait de ses lèvres comme une source harmonieuse, il captivait par cette grâce du bonheur qui fait la force des femmes et des enfants ; mais, une fois arraché à son soutien , tout vacillait dans son cœur ! Pauvre plante qui pouvait prospérer à l'appui d'un chêne, et qui, livrée à elle-

même, devenait le jouet de toutes les folles brises!

Assis sur le lit de sa prison, il s'abandonnait aux transports de la fièvre qui le dévorait; il murmurait des phrases précipitées et confuses; il voulait se relever, et s'écriait sans cesse:

— Pourquoi nous arrêter ici? Il nous attend! je veux partir; venez, nous ne le retrouverons plus.

Et il demandait sa cape de cuir, sa gourde, son bâton de voyage.

Au pied du lit se tenait Jorg, les bras croisés sur la poitrine, et, près du chevet, le comte de Leuthold, dont la main consultait le pouls du malade.

Profitant d'une des pauses auxquelles la fatigue obligeait ce dernier, Raphaël tâcha de l'apaiser par quelques consolantes paroles; il entra dans ses idées, et, l'engageant à un repos qui pouvait seul lui rendre les forces nécessaires pour se remettre en route, il lui promit que le lendemain il se trouverait mieux, et l'exhorta à la résignation dans l'intérêt même de son impatience.

Soit persuasion, soit accablement, Herman parut se calmer; il balbutia encore quelques mots entrecoupés, puis tomba dans une somnolence agitée.

De Leuthold quitta la cellule, et Jorg le suivit.

— Pardieu ! quand le hasard m'a conduit ce matin chez le directeur de la prison, j'étais loin de m'attendre à vous y rencontrer, dit le comte.

— Je devrai estimer la rencontre heureuse si elle peut hâter la guérison de cet enfant, répliqua Jorg avec son austérité habituelle.

De Leuthold, qui était arrivé devant une fenêtre du corridor donnant sur la cour de l'entrée, s'arrêta comme pour réfléchir.

— Le mal est grave, reprit-il lentement... on peut craindre une encéphalite, outre les accidents nerveux qui peuvent prendre à chaque instant une forme redoutable; il faudrait avant tout agir sur cette folle imagination, la bercer et l'endormir.

— Dieu seul est maître de nos âmes, fit observer Jorg.

— Sans doute, reprit Raphaël avec un peu d'ironie; mais Dieu ne pouvant venir, il faut avoir recours à ses serviteurs. J'y ai pensé ce

matin en vous quittant, et un pasteur de mes amis a promis de visiter aujourd'hui le malade.

Jorg fit un mouvement.

— Nous devons vous savoir gré de l'intention, dit-il; mais les consolations d'un étranger seraient inutiles; les croyances de votre ami ne sont point les nôtres; nous ne pourrions nous comprendre.

— Qu'en savez-vous?

— Non, dit Jorg plus vivement, je connais les vulgaires encouragements de ces hommes inspirés par l'habitude, non par la foi. Ouvriers en consolation, toujours pressés de finir leur tâche, ils appliquent le même remède à toutes les âmes; leur intervention ne ferait qu'aigrir celle d'Herman.

— Peut-être jugez-vous trop sévèrement celui que je vous annonce, reprit de Leuthold, dont les yeux restaient fixés sur la cour d'entrée; quelques instants d'entretien pourront faire évanouir toutes vos préventions, et vous ne voudrez point, en tout cas, lui avoir fait prendre une peine inutile.

— Aussi désirerais-je la lui épargner, dit Jorg, et prévenir une visite sans motif.

— Il est trop tard, interrompit le comte, le voici !

La porte de la cour venait, en effet, de s'ouvrir, et Müller entra suivi d'un gardien.

Le vieillard, averti par de Leuthold, jeta d'abord, de leur côté, un regard indifférent ; mais à la vue du jeune pasteur il tressaillit, s'élança vers la fenêtre, et se penchant pour mieux voir :

— C'est lui ! c'est Rudolphe ! s'écria-t-il éperdu.

— Ainsi, vous le connaissez ? demanda vivement Raphaël.

— Ah ! je veux le voir de plus près, lui parler ! reprit le vieillard, qui s'élança vers l'entrée du corridor.

De Leuthold le regarda aller sans quitter l'embrasure à laquelle il s'appuyait ; puis il secoua la tête avec un sourire, et se dirigea vers une porte particulière à laquelle il frappa rapidement trois coups. La porte s'ouvrit aussitôt comme si l'on eût attendu ce signal, laissa passer le comte et se referma silencieusement.

Mais le court espace de temps ainsi employé avait suffi à Jorg pour arriver au parloir où Rudolphe l'attendait.

Appelé par le comte, ce dernier croyait venir consoler un prisonnier malade; à l'aspect de Jorg, il recula avec un cri jusqu'au mur, et ses deux mains s'y appuyèrent.

Un éclair passa sur le visage du vieillard.

— Est-ce toi? est-ce bien toi? répéta-t-il l'œil enflammé et les bras en avant.

— Jorg! répéta Müller éperdu.

— Mon nom... , sa voix... , balbutia le vieillard.

Et courant à l'époux de Lina , il lui saisit les deux mains , le ramena brusquement vers la lumière et s'écria de nouveau :

— Parle encore, dis que je ne me trompe pas, que Dieu a fait un miracle pour les *Ahsvériens,* et que Jean le Précurseur leur est rendu!

— Vous ne vous trompez pas, mon père, dit le jeune pasteur , dont tous les traits s'étaient couverts d'une pâleur mortelle.

Jorg leva les mains au ciel, se découvrit et plia le genou pour prier ; mais Müller demeura immobile à la même place.

— Ne veux-tu point remercier Dieu du miracle qui t'a retiré de la tombe? dit le vieillard étonné.

Et remarquant tout à coup le trouble de Rudolphe :

— Pourquoi rester ainsi muet et tremblant? continua-t-il ; ma vue n'est-elle donc pour toi qu'une cause d'épouvante? Tu ne réponds rien... tu baisses la tête? Rudolphe, parle, je veux tout savoir... il le faut : parle, parle!

Il s'était relevé, et son visage, un instant épanoui, avait déjà repris son expression sévère. Rudolphe fit un effort.

— Oui, dit-il, avec agitation... Mais avant... laissez-moi le temps de me reconnaître... Cette rencontre a été si inattendue... et cependant j'aurais dû la prévoir après celle de Cassel...

— Au café de *la Concorde!* Ainsi tu m'as vu... et tu avais gardé le silence... tu avais fui! Ah! j'essaye en vain de comprendre! Que s'est-il donc passé depuis notre séparation?

— Vous le saurez, dit le pasteur, qui tâchait de reprendre possession de lui-même ; vous saurez tout, mon père ; mais écoutez-moi sans interruption, avec patience ; j'ai besoin que vous soyez indulgent. Ce que j'ai à vous dire devra vous paraître si étrange!...

— J'attends, dit Jorg, les yeux fixés sur Rudolphe.

Ce dernier lui montra une chaise, s'assit et parut se recueillir. Le vieillard demeura debout, les bras croisés. Sa première émotion était déjà calmée; il avait repris son impassibilité.

Rudolphe passa plusieurs fois la main sur son front, comme s'il eût voulu retrouver des pensées qui lui échappaient.

— J'ai tant à vous apprendre, reprit-il enfin avec une sorte de désordre, que je cherche en vain ce que je dois dire.

— Dis comment nous avons pu croire à ta mort, quand Dieu t'avait conservé la vie, répondit Jorg; ce naufrage, ce cadavre recueilli par Herman, tout cela n'est-il donc qu'un mensonge?

— Le naufrage fut réel, dit Müller; le cadavre était celui d'un autre. Quelque ressemblance de taille et de vêtements a causé l'erreur.

— Mais toi?...

— Recueilli par miracle dans une barque qui descendait le fleuve, j'arrivai à Münden, où je demeurai plus d'une semaine mourant; enfin, quand je fus hors de danger et que je pus recou-

vrer mes sens, un numéro de la *Gazette de Leipzig*, tombé sous ma main, me fit connaître l'erreur d'Herman.

— Et tu ne l'as point démentie?

— Je le voulus d'abord; je vous écrivis à Freyberg, où vous deviez rester; quand la lettre y arriva, vous veniez d'en partir; elle me revint un mois après, au moment où, sorti de ma convalescence, je reprenais toutes les joies de la vie.

— Et tu ne te mis point à ma recherche? Tu laissas croire à ceux qui t'aiment que tu étais perdu pour eux; tu les abandonnas volontairement?

Rudolphe baissa les yeux.

— Ah! vous ne pouvez comprendre une telle résolution, Jorg, dit-il plus bas, mais le mois qui venait de s'écouler avait amené tant de changement dans mon âme! Ma convalescence s'était écoulée aux *Sennhutten*, chez le major Stankar. Sa bienveillance et celle de sa nièce avaient insensiblement apprivoisé mon humeur sauvage. Celle de Lina surtout avait une tendresse caressante toute nouvelle pour moi. Aucune femme ne m'avait jamais aimé ni

comme sœur ni comme mère. Orphelin nourri sans bercements, sans sourire et trempé, dès ma naissance, dans le Styx du devoir, je connaissais pour la première fois cette affection continue de la famille; je voyais s'entr'ouvrir mille perspectives charmantes : c'était tout un côté de la vie qui se révélait à mes yeux. Celle-ci n'avait été jusqu'alors pour moi qu'un combat, une marche ou un bivac; il y avait toujours eu l'ennemi à surveiller, le drapeau à défendre!... Maintenant enfin j'étais sorti des rangs, je me retrouvais maître de moi-même, seul, libre, tranquille !... Auparavant je n'avais connu que les passions de l'intelligence, je sentis tout à coup que mon cœur s'ouvrait, que je devenais capable de goûter d'autres plaisirs; mes regards s'abaissèrent du ciel sur le foyer domestique... J'étais homme enfin... j'aimais!

— Ah ! je comprends, dit Jorg, dont le front était devenu de plus en plus sombre ; et ce fut pour mieux jouir de cet amour que tu renonças à ta mission, que tu laissas s'affermir la croyance à ta mort?...

— Elle seule pouvait me permettre d'épouser Lina, reprit Müller; pour entrer dans cette

nouvelle existence d'amour et de paix, il fallait renoncer à celle que j'avais menée jusqu'alors. Jean le Précurseur avait cessé de vivre; je le laissai dans sa tombe. En échange de sa bruyante mission, j'acceptai l'humble et douce destinée qui m'était offerte, et afin d'être plus sûr du secret, je cachai la vérité au major, à Lina elle-même, et pour tous deux je restai le pauvre et obscur pasteur Rudolphe Müller.

— Ainsi, dit Kaufman, dont le front s'était plissé, tu n'as pas rougi de te renier toi-même : imitant ces lâches qui échappent à la douleur par le suicide, tu as égorgé ta gloire, parce qu'elle te semblait trop lourde à porter.

— Oui, répliqua Rudolphe en s'animant, trop lourde pour qui veut vivre, pour qui attend sa part des bonheurs que Dieu a mis sur la terre. Quand j'acceptai cette mission de précurseur, je ne connaissais pas le sort réservé à l'homme qui s'est voué à une croyance. Je ne savais pas qu'il devenait l'ennemi de tous ceux dont il n'était pas le soutien. Oh! Jorg, vous ne soupçonnez point ce que j'ai souffert! Vivre toujours armé, toujours repoussant le mensonge ou subissant l'injure! Et, si votre énergie se

lasse, si votre foi chancelle, malheur ! car vous ne pouvez plus rentrer dans l'obscurité ! Les disciples sont là, qui vous pressent, qui vous tiennent dans leurs mains comme un étendard que l'on porte toujours en avant et aux premiers coups !... Mes dix plus belles années ne se sont-elles pas écoulées ainsi ?... Pendant dix années, n'ai-je pas dû vivre pour une idée, jamais pour moi ! Enfin, la lassitude est venue, la force m'a manqué...

— Dis le courage, Rudolphe, dit l'honneur !

— Jorg !

— Oui, l'honneur ! car au moment de la bataille tu as abandonné l'armée que tu commandais ! Il te fallait du repos, dis-tu ? Mais, malheureux ! qui en donnera aux consciences que tu as ébranlées en renouvelant leur foi ? Qui soutiendra toutes ces âmes que tu avais prises à ta charge ? Si Jean le Précurseur est mort, le pasteur Müller n'a-t-il plus de devoirs à remplir ? Quel service rend-il à sa croyance ? Depuis qu'il est époux, qu'est devenu le prêtre ? Chacun de nous ne doit-il donc rien à ses frères ? Le soldat combat, le savant découvre, le médecin guérit, et toi, ministre de Dieu, qui as juré de consa-

crer tes jours à instruire les hommes et à les consoler, tu crois avoir rempli ta tâche quand tu as trouvé la joie et le repos !

Une rougeur rapide traversa les traits de Rudolphe; il voulut interrompre le vieillard; mais celui-ci continua plus vivement :

— Crois-tu donc qu'il n'y ait plus dans le monde de passions à réprimer, de cœurs malades à guérir?... Quand le doute, la douleur et le vice s'étendent partout comme une inondation, toi, qui devrais la combattre, tu prends la fuite!... Et sais-tu, malheureux! quel trouble cette fuite a jeté parmi ceux qui t'avaient pris pour guide? Les plus faibles, privés de conseils, sont retournés aux passions du monde; d'autres ont cru que tu les avais trompés et sont devenus les ennemis de notre foi; Herman enfin, ton disciple préféré, Herman, cet esprit d'ange et ce cœur d'enfant...

— Eh bien?... demanda Rudolphe palpitant.

— Ballotté entre l'espérance et le doute, privé de sa lumière, il est ici mourant!

— Herman! s'écria Müller saisi; ah! je veux le voir.

— Et que lui diras-tu? Que celui en qui il

avait mis sa confiance ne la méritait pas? que la cause dont il était le soldat a été trahie par son chef? Ah! laisse-lui plutôt ses illusions jusqu'au dernier instant; qu'il ne quitte pas la vie, comme Walter, en criant qu'il va chercher la vérité; comme Rokar et Gorten, qui, désespérant de tout, se sont frappés eux-mêmes.

— Ciel!

— Caché ici dans ton bonheur égoïste, tu n'as pas entendu ces douloureux retentissements de ta fuite.

Rudolphe joignit les mains.

— Rokar, Gorten, répéta-t-il avec accablement, quoi!... morts tous deux!

— Penses-tu que ce soient les seuls? reprit Kaufman avec plus de force; dois-tu t'étonner de trouver le deuil dans un camp que tu as déserté? Ah! quoi qu'il arrive désormais, tout cela sera à ta charge! Les désespérés qui meurent et que tu aurais pu consoler, c'est toi qui les tues; les criminels qui succombent et que tu aurais pu éclairer, c'est toi qui les perds. Dieu te demandera compte de tout le mal que tu pouvais empêcher et de tout le bien que tu pouvais faire.

— Ne dites pas cela ! s'écria Rudolphe, que l'annonce de tant de malheurs avait jeté hors de lui-même, et qui serrait sur son front ses mains jointes. Pourquoi aurais-je une tâche plus rude que les autres hommes ? Pourquoi ne me serait-il point permis, comme à eux, de vivre dans l'obscurité?

Jorg sourit amèrement; son regard, où brillait une colère contenue, s'appuya sur le mari de Lina avec un dédain sombre.

— Tu le demandes! dit-il lentement ; ne te souviens-tu donc plus de ce que Dieu t'a accordé de faveurs particulières? As-tu déjà oublié où sa bonté est allée te prendre et où elle t'a conduit? Rudolphe, rappelle-toi cette soirée d'hiver où un enfant pleurait seul sur une tombe dans le cimetière de Buweis. Un homme que Dieu avait amené là pour l'accomplissement de ses desseins s'arrêta devant cette douleur sincère ; il interrogea longtemps l'enfant, qui était désormais seul au monde; son cœur fut touché, et le prenant par le bras, il lui dit : « Viens avec moi, je serai ton père. »

— Et vous l'avez été, Jorg, interrompit Rudolphe, qui saisit la main du vieillard avec

attendrissement; à partir de ce jour, rien ne vous a coûté pour moi : pauvre, vous m'avez ouvert tous les trésors du savoir, qui ne s'ouvrent habituellement que pour le fils du riche; vous m'avez enseigné la vérité, vous avez soutenu mes premiers efforts pour la défendre, vous vous êtes fait humblement le disciple de celui dont vous aviez été le maître... Ah! je n'ai rien oublié, mon père.

— Prouve-le donc, reprit Jorg avec autorité. Ne rends pas inutile ce qui a été fait pour toi. Rudolphe, je t'ai recueilli tout enfant, dans la misère et dans l'abandon; aujourd'hui que tu es homme, je viens te chercher dans l'abattement et dans la honte; je te tends la main en te disant comme autrefois : « Je serai ton père. Veux-tu me suivre? »

Müller, que le vieillard avait attiré à lui avec une domination mêlée de tendresse, tressaillit et se dégagea.

— Ne me tentez pas, dit-il précipitamment; ne remettez point en question ce que j'ai décidé avec tant de peine... Pour entrer dans la lutte, il faudrait la liberté et la force; j'aurais besoin de tous mes instants, de toute ma pensée, et ma

pensée ni mes instants ne m'appartiennent plus; ils sont à la femme que j'ai choisie. Là est désormais mon devoir, je le sens. Accablez-moi de vos reproches, de votre mépris, je subirai tout avec patience, mais sans rien changer à mes résolutions. L'épitaphe que vous avez écrite sur la tombe de Jean le Précurseur ne sera point effacée.

Jorg n'eut point le temps de répondre. Une sorte de clameur venait de retentir au dehors ; un coup de feu partit, et fut suivi d'un cri perçant.

Le vieillard et Rudolphe tressaillirent au son de cette voix en détresse, et coururent ensemble vers la porte du parloir.

Au moment où ils l'ouvrirent, Herman s'y précipita à demi vêtu, égaré et couvert de sang; mais il trébucha contre le seuil et tomba à leurs pieds.

Tous deux venaient de le relever avec une exclamation de douleur et d'épouvante quand Wilhelmine parut.

— Il a voulu fuir, s'écria-t-elle, je me suis en vain élancée à sa poursuite... La sentinelle de la première cour l'a aperçu et a tiré...

— Un médecin, vite un médecin ! interrompit Müller, qui s'était mis à genoux pour soutenir le blessé et s'efforçait d'arrêter son sang avec un mouchoir.

Mais cet accent connu fit tressaillir Herman jusque dans son agonie; sa tête flottante se releva, les nuages qui voilaient son regard se dissipèrent ; il regarda le jeune pasteur en face et jeta un faible cri.

— Jean ! bégaya-t-il, est-ce bien vrai ?...

Et avançant les mains comme s'il eût voulu s'assurer de la réalité de l'apparition, il ajouta avec un élan de joie :

— C'est lui... vivant !... Ah ! je puis mourir maintenant, la vérité a retrouvé son apôtre.

— La vérité l'a perdu sans retour, dit Jorg dont la douleur ressemblait à l'emportement. Herman, celui auquel tu avais donné le nom de nouveau Christ a renoncé à sa royauté, à sa foi; il est ici l'esclave d'une femme !

Les yeux d'Herman s'allumèrent ; il se redressa sur son séant.

— Cela est faux ! s'écria-t-il d'une voix forte. Lui... esclave... traître à la foi ?... Dites qu'il a menti, maître !...

Et voyant que Rudolphe détournait la tête en silence :

— Vous ne répondez pas? continua-t-il avec saisissement... Serait-il donc vrai?... Vous, apostat... Ah! loin de moi, alors... Je ne crois plus à aucun homme, je ne crois plus à Dieu! Je veux mourir!

Il avait repoussé convulsivement Rudolphe et arraché le mouchoir qui recouvrait sa blessure; le sang un instant arrêté jaillit sur les mains du jeune pasteur éperdu. Il voulut en vain envelopper Herman dans ses bras; celui-ci, égaré par le désespoir, ne répondait que par des sanglots et des malédictions. Müller, enfin vaincu, s'écria qu'il cédait, qu'il reprendrait sa mission. Mais Hermann ne pouvait plus l'entendre; le froid de la mort engourdissait déjà ses sens. Il murmura encore quelques mots inarticulés, poussa un soupir profond et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Le moment qui suivit eut quelque chose de terrible et de suprême. Müller, à genoux près du cadavre, qu'il avait laissé retomber, ne pouvait croire encore à une fin si prompte; Jorg,

debout à quelques pas, regardait d'un œil immobile et farouche.

Il s'avança enfin vers le jeune pasteur, lui prit la main, et le forçant à se relever :

— Il a emporté à Dieu votre promesse. dit-il avec un calme impassible. Herman n'est plus, mais Jean le Précurseur est ressuscité, et c'est à lui de glorifier la mort du premier martyr de notre croyance.

— Vous voudrez bien signer d'abord le procès-verbal qui la constate, dit M. Worms en paraissant à l'entrée du parloir avec le directeur de la prison, plusieurs gardiens et Raphaël.

— Ah! venez, venez! s'écria Rudolphe à la vue de ce dernier ; peut-être tout espoir n'est-il pas perdu.

De Leuthold, qui avait posé la main sur le cœur d'Herman, secoua la tête.

— La blessure était mortelle, dit-il, et les émotions de tout à l'heure en ont hâté l'effet.

— Ainsi on nous écoutait! reprit Kaufman avec mépris.

— Les prisonniers ne peuvent avoir de secret pour nous, fit observer le directeur avec une satisfaction souriante.

— Et d'où vient que nous sommes vos prisonniers? reprit le vieillard plus vivement. De quoi nous accuse-t-on? quel crime avons-nous commis?

— Aucun, interrompit froidement M. Worms.

— Pourquoi nous enlever alors notre liberté?

— Elle va vous être rendue, monsieur. Seulement, l'entrée du Hanovre étant interdite aux prédicateurs ahsvériens, vous partirez sur-le-champ; une chaise de poste fermée va vous conduire aux frontières.

— Seul? demanda Kaufman.

— Nous ne voudrions point séparer le maître du disciple, répliqua Worms avec une nuance d'ironie.

Un espoir de joie passa sur les traits du vieillard. Rudolphe fit un mouvement de surprise.

— Ainsi c'est une proscription! s'écria-t-il vivement; mais qu'ai-je fait, monsieur, pour la mériter? Mon séjour à Münden a-t-il amené quelque désordre? N'y ai-je point vécu dans le silence et la solitude?

— M. Rudolphe Müller pouvait accepter une inaction interdite à Jean le Précurseur, répondit Worms toujours immobile.

— A la bonne heure, interrompit Jorg, ravi d'une mesure qui replaçait le jeune pasteur sous son influence, rien ne manquera à l'Église nouvelle ! Après le baptême de sang, la persécution... Nous les accepterons sans fléchir.

— Au moins pourrai-je retourner chez moi avertir ma famille, mes amis? reprit Rudolphe.

— Vous devez partir sur-le-champ. et nul ne doit connaître votre départ, répliqua le secrétaire; dans un instant la chaise de poste sera ici. Veuillez signer le procès-verbal dressé par monsieur.

A ces mots, il s'approcha du directeur de la prison, qui venait d'écrire l'acte constatant la mort d'Herman. Müller fit un mouvement vers lui, mais de Leuthold, qui avait jusqu'alors gardé le silence, l'arrêta par le bras.

— N'essayez ni objections ni prières, dit-il rapidement, les ordres sont formels; rien ne pourrait les faire changer... Cédez à la nécessité; vos amis ne vous oublieront pas.

— Mais le major!... mais Lina!... répondit Rudolphe sur le même ton.

— Ils seront avertis par moi.

— Si je pouvais écrire?

— Un billet? Soit!

Rudolphe chercha son portefeuille, traça à la hâte, et au crayon, quelques mots sur une feuille qu'il arracha ensuite et glissa au comte.

Worms, occupé de faire signer Jorg, n'avait rien vu.

Le jeune pasteur s'approcha et signa à son tour.

Comme il achevait, un gardien entra en annonçant que la chaise de poste était à la porte de la prison.

Müller prit congé de Raphaël par un dernier serrement de main, et monta en voiture avec le vieillard, Wilhelmine et les affidés de Worms qui les y avaient précédés; les portières, garnies de verres dépolis, furent ensuite fermées à clef, et la voiture disparut suivie de quatre cavaliers.

Le comte la regarda tourner la rue; puis faisant un signe de tête triomphant, il prit le chemin des *Sennhutten*.

VII

La nouvelle Eve.

L'automne était venu; les ombrages des Sennhutten allaient se dépouillant; d'épaisses brumes enveloppaient les rives de la Werra, et les veillées commençaient à remplacer les promenades du soir.

Le major, assis près du poêle, dont le ronflement annonçait le retour du froid, paraissait plongé dans une sombre rêverie et continuait à

bourrer machinalement, avec le pouce, sa pipe depuis longtemps remplie. Le domestique entra tout à coup portant une lampe.

L'éclat de la lumière arracha le forestier à sa méditation; il releva la tête en tressaillant, et mit la main devant ses yeux qu'avait blessés cette lueur subite.

— Qui vous a appelé? que voulez-vous? pourquoi cette lampe? demanda-t-il coup sur coup, d'un ton de mauvaise humeur.

— C'est l'heure où M. le comte doit arriver, objecta le domestique.

— Qui vous l'a dit?

— M. le major sait qu'il vient tous les soirs.

— Et on vous a ordonné d'allumer?

— Oui, monsieur.

— Madame Dalchild, sans doute?

— Non; madame votre nièce.

Le forestier ne répondit rien; le domestique posa la lampe sur le socle, redressa l'abat-jour et sortit.

Stankar le suivit de l'œil, puis remua la tête d'un air mécontent.

Placé par le comte près de Lina, Andréas lui déplaisait pour cela seul; mais son exactitude ne

laissait aucun prétexte aux reproches, et, tout en le soupçonnant, le major était condamné à le subir.

Il venait d'allumer enfin sa pipe, qu'il tenait depuis longtemps inutile, lorsque sa nièce entra avec madame Dalchild.

Les trois mois qui venaient de s'écouler n'avaient apporté aucun changement chez cette dernière, mais ils avaient laissé une trace profonde sur le visage de Lina. Non qu'elle fût moins belle, loin de là : ses yeux, entourés d'un cercle bruni, étaient plus doux, et la mate blancheur de ses traits en augmentait encore le charme touchant. Ses cheveux, au lieu de descendre en boucles, comme autrefois, jusque sur le cou, étaient négligemment tordus et relevés par un peigne sans ornements; un châle plié très-court enveloppait sa taille, et sa robe de laine noire tombait jusqu'à terre. C'était à la fois le négligé de la femme qui renonce à elle-même et de la malade que tout soin irrite ou fatigue.

Mais, sans qu'elle le soupçonnât, cet abandon lui donnait je ne sais quel attrait tendre : sa beauté, ainsi dépouillée d'atours, avait quel-

que chose de plus intime et de plus excitant; elle attirait le regard par sa négligence même.

En la voyant paraître, Stankar ne fut frappé que de sa pâleur.

— Êtes-vous plus souffrante, Lina? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, répliqua Dorothée; mais je l'ai forcée à rentrer; l'air du soir est humide et froid.

— Il me soulageait, dit la jeune femme en portant les deux mains à son front brûlant. Ici je me sens étouffée: il me faut de l'air, du mouvement, de la fatigue,

Stankar la regarda.

— Ce qu'il vous faudrait surtout, ma chère enfant, dit-il, ce sont des distractions.

Madame Dalchild fit un geste de surprise.

— Est-ce bien vous qui dites cela, major? s'écria-t-elle; comment! vous seriez une fois de mon avis?

— Par hasard, répliqua le forestier, parce que vous avez raison.

— Mais alors pourquoi vous opposer aux plaisirs qui se présentent pour ma cousine? reprit Dorothée; hier, par exemple, cette promenade en bateau...

— Que lui offrait M. de Leuthold? interrompit le major,

— C'est vous qui l'avez refusée ! acheva madame Dalchild.

Stankar lâcha une énorme bouffée de tabac et plia les épaules.

— Je n'aime pas les bateaux, dit-il sèchement.

— Vous n'aimez qu'à fumer ! murmura Dorothée d'un ton boudeur et en allant prendre sur un guéridon sa corbeille à ouvrage.

Mais tout à coup elle poussa une exclamation.

— Ah! votre Bible, Lina! s'écria-t-elle en retirant un livre du milieu de ses laines à tapisserie.

Lina le saisit vivement.

— Je le croyais perdu, dit-elle.

— Et vous y tenez beaucoup? demanda Stankar d'un accent marqué.

— Si elle y tient ! répliqua sa cousine : un souvenir de M. de Leuthold... notre meilleur ami!... Croyez-vous que je ne tienne pas aux bracelets qu'il m'a offerts à mon jour de naissance?... sans compter que la Bible donnée à Lina est un chef-d'œuvre d'élégance...

— Qui ne s'ouvre jamais ! fit observer le major en posant le doigt avec intention sur le fermoir de vermeil.

— Pourquoi cela? répliqua Dorothée; ma cousine a la clef, un vrai bijou ! Montrez-la donc, ma belle, que je force le major à admirer le bon goût de M. de Leuthold.

— Je crains que ce ne soit une prétention inutile, fit observer Lina avec un sourire embarrassé ; mon oncle est tellement sévère pour le comte...

— Dites injuste, s'écria Dorothée ; oui, injuste, major, je maintiens l'expression. Vous blâmez, de parti pris, tout ce qui vient de M. Raphaël, parce qu'il n'a pas vos opinions.

Un éclair traversa le rude visage du forestier.

— En effet, dit-il ironiquement, je ne crois point comme lui que l'homme soit une machine nerveuse destinée seulement à percevoir le plaisir.

— Mon Dieu, major, c'est un philosophe.

— Précisément un de ces philosophes qui font de leur système un hôpital pour leurs vices ! penseurs égoïstes qui se croient forts

parce qu'ils sont durs, et pour lesquels la joie des autres n'est qu'un épi à égrener ou une fleur à cueillir ! Ah ! vous avez raison, madame, ces hommes, je les hais ; car j'ai appris comment leurs sophismes pouvaient égarer des âmes malades ou trop ardentes ; je les méprise, car je connais l'audace hypocrite avec laquelle ils se présentent au foyer d'un ami dans un espoir infâme.

Lina devint plus pâle, et ses lèvres tremblèrent; mais Dorothée éclata de rire.

— Allons ! voilà le major comme mon cousin Frédéric, dit-elle ; en vérité, je ne conçois point cette persistance à vouloir que le comte vienne ici pour me faire la cour.

Stankar étonné la regarda.

— A vous? répéta-t-il.

— Mon Dieu ! vous croyez peut-être que je ne comprends pas vos allusions, reprit madame Dalchild qui s'efforça de prendre un air blessé ; comme si les assiduités de M. Raphaël n'étaient pas une chose toute naturelle dans une ville où nous sommes ses plus anciennes connaissances !... Mais vous ne comprenez pas, major, qu'on puisse être aimable !

Stankar ne répondit rien et se remit à fumer.

— En tout cas, reprit Dorothée, ma cousine et moi nous devons nous estimer heureuses d'avoir trouvé quelqu'un pour nous tenir compagnie et nous distraire, pauvres femmes que nous sommes! abandonnées par ceux qui devraient s'occuper de nous.

Le forestier s'agita sur son fauteuil avec impatience.

— Oui, abandonnées, répéta Dorothée qui se sentait forte sur ce terrain. Je ne parle pas de M. Dalchild ; il est dans une position particulière...

— En fuite pour banqueroute, dit Stankar à demi-voix ; vous appelez cela une position?

— J'aurais dû dire un malheur, reprit madame Dalchild.

— Son troisième malheur, fit observer le major.

— Soit, continua Dorothée ; en tout cas, son absence est justifiée ; mais celle de mon cousin Rudolphe... ou Jean le Précurseur... puisque c'est son nom de grand homme! voilà trois mois qu'il est parti.

— Malgré lui, interrompit Stankar, vous le savez...

— Nous le savons par M. Raphaël ; car si le hasard ne l'avait conduit à la prison, nous en serions encore aux conjectures. Conçoit-on que mon cousin ait disparu sans écrire? que depuis son départ, il n'ait donné aucune nouvelle? Un silence de trois mois!...

— Savez-vous si ce silence ne lui est point imposé?

— Pour moi seule, alors, interrompit Lina avec une vivacité amère; car partout ailleurs sa parole pénètre librement; l'écho de ses prédications retentit dans toute l'Allemagne; les journaux nous les apportent chaque jour; et, quand il ne trouve aucun obstacle pour faire parvenir ici l'expression de sa doctrine, il en trouverait pour faire parvenir celle de son amour! Vous ne le croyez pas, vous ne pouvez le croire.

Le major secoua les restes de sa pipe d'un air pensif.

— En effet, murmura-t-il... il y a là un mystère... que j'éclaircirai.

— Je le connais, moi, reprit Lina rapide-

ment. Rudolphe a retrouvé là-bas les enivrements de la gloire, et, emporté sur son char de triomphe, il oublie ceux qu'il a laissés derrière lui.

— Non, dit Stankar, mais les devoirs d'un chef de parti sont impérieux et difficiles. Pour soutenir la lutte, il a besoin de tous ses instants, de toute sa réflexion.

— Pourquoi ne m'avoir pas avertie, alors? s'écria impétueusement la jeune femme; quand je lui donnai mon âme entière, savais-je que la sienne était déjà enchaînée ailleurs? que cet amour dans lequel je mettais ma vie n'était pour lui qu'une expérience? Il fallait donc ne m'offrir le bonheur que comme un prêt passager! Mon cœur eût pris garde; il eût hésité! Mais on le laisse sans défiance, et quand il a pris l'habitude d'une affection unique, on la lui retire brusquement!... Oh! ce changement n'aura point été difficile pour lui, je le sais; il a trouvé là-bas la fièvre du combat, les applaudissements de la foule; mais moi, comment ferai-je pour repeupler la solitude que lui seul remplissait? N'était-ce pas de lui que me venaient toute joie, toute espérance et toute lumière? Que m'im-

portent les doctrines qu'il défend? Puisqu'elles nous séparent, je les hais.

— Mon Dieu, il ne faut pas non plus exagérer les choses, reprit Dorothée, qui passait de l'accusation à l'apologie sans s'en apercevoir et seulement pour dire quelque chose; vous parlez comme une femme, chère belle; pour nous le cœur est tout! mais les hommes ont leurs affaires. Si vous aviez vécu dans le monde, vous sauriez qu'un mari ne peut penser à nous qu'à ses heures de loisir, quand il n'a rien de plus pressé. J'étais quelquefois six semaines sans que M. Dalchild eût le temps de me parler... ce qui n'empêchait pas de le citer comme le modèle des maris. Dans sa position nouvelle, Rudolphe ne s'appartient plus.

— Oh! je le sais, dit Lina avec tristesse, il est désormais la propriété de ses disciples, l'esclave de sa croyance! Quand on a accepté ces royautés terribles, on ne peut prendre garde aux douleurs de la famille. Le jour où Jésus reçut le nom de Christ, il dut détourner les yeux des pleurs de sa mère. Je ne puis plus être pour Müller le but de sa vie, mais tout au plus une distraction vulgaire et fugitive : la jeune Alle-

magne a retrouvé son apôtre, et moi j'ai perdu mon époux.

Elle s'était laissée tomber sur le canapé en se couvrant le visage de ses mains. Madame Dalchild s'approcha pour la consoler et recommencer un réquisitoire contre Rudolphe. Elle devait avouer que sa conduite était sans exemple! Négliger une femme qui l'adorait pour une croyance, c'était d'une égoïsme affreux!

— Après tout, s'écria-t-elle enfin, animée par ses propres paroles, c'est folie de regretter qui nous oublie; on encourage ainsi l'ingratitude des hommes. Dans l'intérêt de votre dignité, ma belle, je vous engage à rendre indifférence pour indifférence, à vous détacher de Rudolphe, à n'y plus songer, à chercher enfin dans le monde quelque occupation pour votre cœur.

— De grâce, parlons d'autre chose, madame, interrompit Stankar, dont l'impatience, visible depuis quelques instants, devenait de la colère.

— Vous ne voulez pas que je la console? dit Dorothée surprise.

— Non, répliqua le forestier en se levant, j'aime mieux qu'elle souffre.

— Mais c'est affreux, ce que vous dites là, major!

— Soit!

— Lui refuser le seul moyen de guérison!

— Je vous en prie!...

— Non, je le répète, la conduite de M. Rudolphe est inexcusable, et il mériterait...

— Par le ciel! ne pourrons-nous laisser ce sujet? interrompit Stankar en frappant contre le poêle sa pipe qui se brisa.

Dorothée recula effrayée.

— Ah! ne vous emportez pas, major, je me tais; je me tais, dit-elle d'une voix émue, dès que l'on ne peut plus accuser même les absents!...

Elle prit une tapisserie dans sa corbeille, approcha sa chaise du guéridon et se mit à travailler en silence.

Lina était demeurée à la même place, tenant son mouchoir sur ses yeux, comme si elle eût voulu échapper à la lumière; le forestier parcourait le parloir d'un pas brusque et inégal. Pendant quelque temps, on n'entendit que le bruit de ce pas accompagné par le grondement monotone du poêle et les soupirs de la rafale

qui glissait sur le vitrage. Enfin, deux coups fermes et rapides furent frappés à la porte d'entrée. Stankar s'arrêta, les femmes relevèrent la tête.

— M. de Leuthold, dit Lina sans s'en apercevoir, en se parlant à elle-même.

La porte fut ouverte, et l'on entendit un bruit de pas éloigné.

— Peut-être est-ce Frédéric? reprit madame Dalchild à demi-voix; il avait promis de venir.

Les pas s'étaient arrêtés. Le major et les deux femmes prêtèrent l'oreille avec un sentiment d'attente curieuse.

Mais Lina avait deviné juste, c'était bien le comte à qui Andréas venait d'ouvrir. Il fit trois pas dans le vestibule, s'arrêta pour remettre au domestique son manteau, et après s'être assuré qu'ils étaient seuls :

— Eh bien?... demanda-t-il à voix basse.

— Il y avait une lettre pour *elle,* répliqua Andréas sur le même ton.

— Dans le courrier de ce soir?

— Oui.

— Donne.

Le domestique fouilla dans son sein, et en

tira une lettre à Lina, qui portait le timbre de Freiberg.

— Encore de lui! murmura Raphaël en y jetant rapidement les yeux et la faisant disparaître.

Andréas tendit les deux mains pour recevoir le manteau ; le comte y laissa tomber en même temps une pièce d'or et prit le chemin du parloir.

VIII

Le serpent.

A la vue du comte, madame Dalchild fit un geste joyeux.

— Ah! ma cousine avait raison, s'écria-t-elle, elle avait reconnu le coup frappé par M. de Leuthold.

Lina rougit, mais Raphaël ne parut point prendre garde à l'indiscrétion de Dorothée et salua tout le monde avec une politesse aisée.

— Je dois des excuses pour me présenter

aussi tard, dit-il, mais j'ai vainement attendu Frédéric.

— Qui peut donc l'avoir retenu? demanda Lina.

— Je n'ai pu l'arracher au banquet donné par le baron de Remberg.

— Ah! le grand forestier! dit madame Dalchild; j'en ai beaucoup entendu parler; on le dit charmant.

— Un fat! murmura le major qui continuait à se promener de la porte à la fenêtre.

— Comment? reprit Dorothée; mais songez donc que vous parlez de votre supérieur.

— Un joueur, un libertin, ajouta Stankar.

— Mais, major...

— Un ignorant étourdi qui parcourt nos routes en calèche, ne s'arrêtant que pour accepter des fêtes ou pour donner à dîner! qui s'enivre avec ses amis, chante des romances, danse la hongroise, et appelle cela faire l'inspection des forêts du Hanovre!

— Pardon, dit vivement Lina, qui avait voulu interrompre son oncle, vous ignorez sans doute que le baron est ami de M. de Leuthold.

— Nullement, madame, reprit Raphaël en

souriant, M. le major doit même savoir que c'est moi qui ai retenu M. de Remberg à ce banquet donné par le club des viveurs.

— Ah ! qu'est-ce donc que ce club ? demanda Dorothée en coupant un brin de laine avec ses dents pour avoir occasion de les montrer.

— Vous ne le connaissez pas ? dit Stankar : c'est un cercle où les jeunes gens les mieux nés se réunissent pour parler de femmes, de vins et de chevaux ; une association élégante dans laquelle on met en commun ses ridicules et ses vices, et dont M. le comte est président.

Lina fit, pour arrêter son oncle, un geste de prière qui fut aperçu de Raphaël.

— Laissez, dit-il tranquillement : M. le major n'est point causeur, et quand il veut bien me parler, même à la troisième personne, c'est un honneur dont je suis toujours reconnaissant. Il est trop vrai qu'on m'a nommé président d'une réunion de fous...

— Furieux parfois, fit observer Stankar ; M. de Leuthold doit le savoir mieux que personne, lui qui a dû répondre l'autre jour à la provocation du colonel Ervin.

Cette fois, le calme du comte parut ébranlé.

Il croyait la querelle à laquelle le major venait de faire allusion complétement ignorée, et son regard se reporta avec inquiétude de l'oncle à la nièce.

Celle-ci remarqua ce mouvement de trouble.

— Se pourrait-il ?... Vous vous êtes battu? reprit-elle vivement.

— Et M. de Leuthold a prouvé qu'il ne maniait pas moins habilement l'épée que la parole, répondit le forestier.

— Mais la cause de ce duel?

Raphaël baissa les yeux ; Stankar lui jeta un regard ironiquement triomphant.

— Je ne sais si je puis me permettre de répéter les bruits répandus, dit-il avec une hésitation jouée; M. le comte pourrait m'accuser encore de prévention.

— Ah! quelque rivalité d'amour, je parie? s'écria madame Dalchild.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, fit observer le major.

— Ainsi, j'ai deviné ! Et nomme-t-on l'objet du débat?

— On a parlé de la signora Lorzi.

— Quoi ! cette cantatrice italienne?

— C'est impossible ! interrompit Lina, qui, depuis le premier mot prononcé par le major, tenait les yeux attachés sur Raphaël ; n'est-ce pas, M. le comte, que c'est impossible ?

De Leuthold s'était déjà remis.

— Pourquoi donc, madame? dit-il en souriant ; le major ne vient-il pas de vous l'assurer?

— Mais s'il a été trompé, reprit-elle plus vivement, qui vous empêche de rectifier une erreur honteuse?...

Raphaël la regarda fixement.

— Je préfère l'entretenir, dit-il sérieusement.

— Et dans quel but, monsieur?

— En effet, ajouta Dorothée, je ne puis comprendre...

— Le colonel Ervin avait insulté une femme, reprit de Leuthold qui appuya avec intention, peu importe laquelle !... je ne pouvais, je ne devais pas le souffrir. Cette femme... le public a cru la connaître ; il a nommé la signora Lorzi, à qui cette supposition ne peut nuire ; dois-je, pour me défendre, reporter ailleurs les soupçons, mêler à cette querelle un nom pur et respecté?...

Lina et Dorothée firent un mouvement ;

Stankar, qui avait compris l'intention, s'arrêta stupéfait.

Ce fut au tour du comte de lui lancer un regard ironique.

— Alors, je conçois, dit madame Dalchild, qui faisait tous ses efforts pour jouer l'embarras... ce n'est pas la signora...

— Ai-je dit cela? reprit Raphaël légèrement; la signora est charmante, et je suis, vous le savez, adorateur de toute beauté. Pourquoi supposer un but sérieux aux actes de ma vie? Vous devez me connaître assez pour savoir que je suis un de ces Sybarites qui n'aiment les roses que pour les effeuiller. N'est-ce pas ainsi que vous l'entendez, major? Si j'ai exposé ma poitrine à une épée, ce ne peut être que par égoïsme, par caprice! J'ai voulu, sans doute, goûter à l'émotion du danger! J'aurai ambitionné la honteuse renommée que donne un duel heureux!

— Ah! que dites-vous? interrompit Dorothée.

— Ce que tout le monde doit vous répéter, continua Raphaël, dont l'accent passait par une gradation insensible de l'indifférence à l'émo-

tion; il y a des destinées faites ainsi : la foule vous a donné un rôle, supposé un caractère, et elle ne veut pas croire que vous en puissiez sortir. Je tomberais, comme Karl Sand, en frappant un agent de tyrannie, que tous répéteraient que je suis mort pour une courtisane. Cela est triste, mais qu'y faire? Il faut subir sa célébrité et accepter malgré soi la gloire qui vous calomnie.

— Ah! vous avez raison! dit Lina émue, les hommes louent et condamnent ainsi! Ils ne demandent de preuves que pour le bien.

Stankar croisa les bras avec une sourde rage; il avait espéré nuire à de Leuthold, et il venait de le servir. Grâce à l'infernale adresse de cet homme, l'accusation s'était transformée en un nouveau moyen de séduction. Ce duel, soutenu pour une fille perdue, il avait réussi à en faire un témoignage d'amour pour Lina!

Le forestier demeura quelque temps immobile devant le poêle, délibérant sur ce qu'il devait faire. Depuis le départ de Rudolphe, rien ne lui avait échappé. Il s'était aperçu des progrès successifs du comte dans l'esprit de sa nièce; il l'avait vu glisser d'abord derrière

l'image du mari pleuré, devenir l'interlocuteur obligé de toutes les tristesses, communiquer d'abord le doute, puis l'aigreur à cette âme suppliante, et s'offrir enfin pour consolateur des peines dont il avait été le confident.

A la vérité, tout semblait favoriser son projet. L'inexplicable silence de Rudolphe depuis son départ ne justifiait que trop bien l'irritation de Lina. Le major avait su que le nouveau réformateur, reconduit d'abord sur le territoire de Hesse-Darmstadt, y avait été confié à de nouveaux gardiens qui l'avaient remis à la police de la Bavière, et qu'il était arrivé ainsi en Saxe, où on l'avait rendu à la liberté, aucune mesure n'ayant été prise dans ce dernier pays contre les *Ahsvériens*. Là, grâce aux soins de Jorg et des disciples avertis par lui, la réapparition de Jean le Précurseur avait été partout annoncée. L'étonnement et la joie qu'elle causa parmi les initiés de la nouvelle doctrine les attira en foule à Freiberg. Rudolphe y reprit ses prédications, et il sembla que son absence avait donné plus d'autorité à sa parole. On l'écoutait avec cette complaisance joyeuse et passionnée que nous

montrons à ceux dont nous avons regretté la perte et que le hasard nous rend contre toute espérance. Pour les plus ignorants surtout, cette violation apparente des lois naturelles avait semblé une consécration de son apostolat; elle constatait l'intervention divine et ajoutait aux attirements d'une doctrine séduisante toutes les fascinations du prodige. Ce n'était plus seulement l'homme inspiré par l'Évangile et la raison, mais le prophète relevé par Dieu du fond de sa tombe pour annoncer une régénération religieuse.

Échauffé malgré lui par le succès et emporté au courant de l'enthousiasme qu'il faisait naître, Rudolphe avait-il réellement oublié Münden, comme son silence semblait l'annoncer? Tel était le problème à résoudre pour le forestier. Comme Lina, il avait douté, mais sans jamais désespérer comme elle. Il repassait de nouveau dans son esprit toutes les raisons qui pouvaient le faire craindre ou espérer, et il était plongé dans une sombre méditation lorsque Andréas entra en lui annonçant qu'un garde désirait le voir.

Le major parut d'abord hésiter; mais, au nom

de celui qui le demandait, il laissa échapper une exclamation de joie et quitta vivement le salon.

Resté seul avec madame Dalchild et sa cousine, le comte parut tout à coup se réveiller et annonça à la première que M. de Remberg partait le soir même pour Vienne, et avait fait demander ses lettres. Dorothée, qui, comme toutes les femmes du monde, avait une correspondance fort étendue, monta aussitôt chez elle pour écrire quelques réponses dont elle voulait charger le grand forestier, et Raphaël se trouva seul avec Lina.

Elle ne s'aperçut du départ de sa cousine qu'au soupir de soulagement poussé par le comte. Elle regarda autour d'elle un peu troublée.

— Je puis donc enfin vous parler! dit de Leuthold d'une voix basse, mais animée.

— Qu'avez-vous à me dire, M. le comte? manda la jeune femme inquiète.

— Pouvez-vous l'ignorer? reprit-il en se rapprochant, et mes lettres ne vous ont-elles pas suffisamment instruite?...

Lina voulut se lever.

Il la retint d'un geste.

— De grâce, ne m'enviez pas ce moment désiré! s'écria-t-il; je l'attends en vain depuis si longtemps!... car le major est toujours là.

— Ah! je dois l'en remercier, dit la jeune femme à demi-voix.

— Pourquoi? reprit Raphaël tendrement; que pouvez-vous craindre? Lorsque dans une heure d'épanchement j'ai laissé mon cœur s'ouvrir et que mon secret m'est échappé malgré moi, ne vous ai-je point dit que je n'espérais rien, que je ne demandais rien... rien que votre amitié?

— Oui, répondit Lina, dont les yeux n'osaient se lever, mais, sans vous en apercevoir vous-même, vous avez bientôt demandé davantage! Je ne puis accepter plus longtemps, M. le comte, une amitié sans calme et sans sécurité. Ces lettres que vous m'écrivez, auxquelles j'ai eu la faiblesse de répondre, ces lettres, je ne veux plus les recevoir!

— Que dites-vous?

— Non, elles sont pour moi chaque jour un nouveau sujet de terreur. Lorsque les yeux de mon oncle s'arrêtent sur cette Bible que vous

avez faite dépositaire d'une correspondance imprudente, je sens mon cœur trembler et défaillir.

— Mais qu'avez-vous à redouter?

— Tout, M. le comte! Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a de troubles et de remords pour une femme dans ces actions qu'elle voudrait croire innocentes, et qu'elle sent coupables au mystère dont il faut les entourer; dans ces demi-fautes qui la rendent moins pure à ses propres yeux! Depuis que j'ai lu cet aveu, auquel je n'ose penser sans rougir, j'ai perdu le repos et le contentement de moi-même; il me semble que mon cœur est à jour, que chacun peut y lire. Je prête une intention à tous les regards qui s'arrêtent sur moi; je cherche un sens caché à toutes les paroles; votre nom prononcé me fait tressaillir! M. le comte, songez que le monde ne croit jamais le mal à demi. Un hasard, une seule imprudence peuvent me perdre! Vos assiduités ont été déjà remarquées.

— Qui vous le fait penser?

— Je n'en veux pour preuve que ce duel auquel mon oncle a fait allusion tout à l'heure, et dont j'ai compris que j'étais la cause!.....

Oh! mon Dieu! le colonel Ervin aurait-il soupçonné....?

— Rien, interrompit vivement Raphaël; le colonel Ervin n'a eu d'autre tort que de parler de vous avec trop d'admiration, madame, et, bien que je n'aie point le droit d'être jaloux, je n'ai pu le supporter.

— Quelle que soit la cause de la querelle, mon nom y a été mêlé, reprit Lina avec effort, et désormais le seul moyen de prévenir les interprétations injurieuses est de nous voir plus rarement.

De Leuthold recula.

— Que dites-vous? s'écria-t-il. C'est impossible, madame!... Vous ne m'ôterez pas mon seul bonheur! Que vous importe que je sois là, que je vous dise mon amour? Lina, je vous en conjure, écoutez-moi comme un fou, par bonté, par compassion, sans croire à mes paroles. Vous n'avez pas à les redouter puisqu'elles ne troublent point votre âme.

— Qu'en savez-vous? balbutia-t-elle d'une voix étouffée et en cachant son visage sur ses genoux.

Raphaël joignit les mains.

— Quoi! vous aussi! reprit-il éperdu. Oh! s'il était vrai!... Oh! dites-moi que j'ai bien entendu. Lina!

— Eh bien, oui! reprit-elle avec un entraînement égaré, votre passion m'agite. Sans la partager, je me sens troublée; vos paroles me jettent dans je ne sais quelle douleur mêlée de doutes, d'amertume; c'est comme une fièvre qui brûle mes veines! Il me semble, par instant, que mon âme, dominée par la vôtre, s'indigne de cet esclavage. Par pitié! ne prolongez pas ces convulsions de ma conscience. M. le comte, c'est vous que j'implore contre vous-même; s'il est vrai que vous m'aimiez, soyez généreux, et aidez-moi à retrouver le repos!

Lina s'arrêta suffoquée par les larmes. De Leuthold, qui s'était agenouillé sur le tabouret placé à ses pieds, prit ses mains, qu'il pressa avec passion sur ses lèvres.

— Le repos! répéta-t-il de cet accent mélodieux et enivrant dont il possédait le don funeste; ah! vous l'auriez retrouvé depuis longtemps, Lina, si vous aviez voulu m'entendre. Ces agitations qui vous effrayent ne sont que les révoltes d'un cœur qui aspire au bonheur, qui se sent le

droit de le connaître et dont vous n'écoutez point les cris !

— Taisez-vous, taisez-vous ! bégaya la jeune femme qui se débattait sous une sorte de fascination. Quand vous me parlez.... mon esprit demeure étourdi.... je ne trouve rien à vous répondre... et cependant... je ne veux pas vous croire !

Raphaël rapprocha de son cœur les mains de Lina.

— Ah ! vous ne savez pas combien je vous aime ! dit-il d'une voix ardente et basse. Quand je suis là, près de vous, quand je sens sur moi votre regard, quand votre haleine m'effleure, toute ma raison me quitte.... Pourquoi vouloir m'échapper ? Oh ! mon Dieu ! que ne puis-je vous faire partager mon trouble ! Lina ! Lina ! pourquoi repousser le bonheur ?

Il l'avait attirée dans ses bras, et ses lèvres effleuraient les cheveux de la jeune femme. Celle-ci voulut se rejeter en arrière et se trouva livrée à ses baisers.

Mais tout à coup elle poussa un cri, se dégagea par un effort violent et se releva éperdue.

Ses regards venaient de rencontrer le portrait de Rudolphe, suspendu au mur !

Elle le montra au comte avec un geste égaré.

De Leuthold serra les lèvres et devint pâle de colère.

— Il nous voit ! bégaya Lina avec épouvante.

— Et vous tremblez? reprit le comte, dont le désappointement rendait l'accent amer; mais savez-vous s'il aurait droit de vous adresser des reproches? s'il ne vous a point donné le premier l'exemple du changement? si vous n'êtes pas enfin sacrifiée par lui ?

— Moi ! répéta-t-elle saisie.

Le comte se releva.

— Je me suis tu jusqu'à ce jour, dit-il sérieusement ; je craignais pour vous une de ces douleurs qui humilient. J'aurais voulu ne vous devoir qu'à l'amour; mais si le souvenir des liens qui vous attachent à Rudolphe est seul à vous retenir, ne vous en inquiétez point, madame, car lui-même les a brisés.

— Qui vous l'a dit? s'écria Lina.

— J'ai vu ! répliqua le comte avec énergie.

Et comme la jeune femme le regardait sans avoir l'air de comprendre :

— Oui, continua-il plus vivement, Müller n'a point oublié tout le monde en quittant Münden : s'il n'a pas trouvé le temps de vous écrire, une autre femme a été plus heureuse.

— La preuve ! M. le comte, la preuve !

— La voici.

Raphaël avait fouillé dans son portefeuille, et présenta le billet remis par Rudolphe au moment de son départ. Écrit au crayon et à demi effacé, il ne contenait que ces mots :

« On me force à partir, mais je t'attends... un fatal secret a longtemps pesé sur nous ; des liens antérieurs... de cruels devoirs... tu sauras tout. Je ne te fais aujourd'hui qu'une prière, c'est de ne point douter de mon amour.

« Rejoins-moi sur la frontière de l'électorat, et rien dans l'avenir ne pourra nous séparer ! »

Lina relut deux fois ce billet ! c'était l'écriture de Rudolphe, elle ne pouvait la méconnaître, et cependant elle doutait.

— A quelle femme cette lettre était-elle adressée ? demanda-t-elle enfin.

— Ne le savez-vous pas ? répliqua Raphaël ;

les journaux, qui vous ont appris les courses triomphantes de Jorg et de Rudolphe, ne vous ont-ils pas également parlé de la jeune fille qui les suivait ?

Lina porta la main à son front. Elle se rappelait, en effet, avoir lu quelques insinuations railleuses au sujet d'une nouvelle Madeleine attachée aux pas du Précurseur. Ce fut pour elle comme une lumière subite et complète. Ainsi s'expliquaient les absences de Rudolphe, ses préoccupations avant son départ, et ce silence obstiné qu'il avait gardé depuis ! Son oubli n'était même point justifié par le dévouement à une croyance, ce n'était qu'une trahison lâche et vulgaire !

Raphaël avait bien prévu l'effet d'une pareille révélation. La douleur de Lina ne s'exprima au premier instant que par des larmes, mais bientôt vinrent les reproches et les plaintes indignées. De Leuthold les exalta en s'y associant et en opposant à l'odieux oubli de Rudolphe tout ce que la passion peut avoir de plus soumis et de plus tendre. Tandis que sa parole vibrante étourdissait Lina, son esprit assistait pour ainsi dire à ces efforts en spectateur dés-

intéressé ; il les conseillait, les dirigeait et mesurait tranquillement les progrès de la fascination ; car après la compassion sympathique étaient venues les consolations plus tendres, puis les protestations ardentes, les prières déjà tentées! Lina, brisée par tant d'émotions et ballottée entre le ressentiment et les révoltes de sa conscience, continuait à se défendre comme ces soldats qui combattent par honneur, mais qui ont perdu l'espérance de la victoire. Elle ne se révoltait plus, elle ne commandait plus, elle priait avec larmes, et de Leuthold, qui la tenait palpitante entre ses bras, s'efforçait de rencontrer ses lèvres!...

Tout à coup la voix du major se fit entendre à la porte du parloir. La jeune femme n'eut que le temps de repousser le comte, qui se retourna avec rage.

Le forestier venait de paraître sur le seuil.

IX

Les deux lettres.

L'entrée du major avait été si prompte et le trouble de Lina était si visible, qu'il dut deviner une partie de ce qui venait de se passer ; mais il ne laissa rien paraître. Arrêté près de la porte, il regarda de Leuthold, qui détourna la tête, Lina, dont les yeux se baissèrent avec effroi ; puis, s'avançant vers cette dernière à qui il présenta un papier, il lui dit avec émotion et simplicité :

— Une lettre de Rudolphe.

L'effet fut aussi prompt que puissant. De Leuthold fit un geste de saisissement et d'épouvante ; Lina se leva d'un élan.

— De Rudolphe!.. répéta-t-elle.

Et sa main hésitait à s'avancer pour la prendre. Stankar la regarda fixement.

— Craignez-vous de la lire? demanda-t-il avec une sorte d'anxiété.

Lina la saisit et déchira l'enveloppe. Le comte, un instant étourdi, se leva à son tour.

— C'est étrange ! dit-il vivement ; le courrier n'arrive point d'habitude à cette heure.

— Aussi n'est-ce point lui qui a apporté la lettre, répliqua Stankar.

— Comment?

— Un de mes gardes forestiers est allé la chercher à Freiberg.

De Leuthold ne put retenir un geste de désappointement.

— J'étais certain qu'il y avait au fond de toute cette affaire quelque trahison, reprit Stankar, l'œil attaché sur le comte. Rudolphe a écrit plusieurs fois et n'a reçu aucune de nos lettres: son inquiétude n'était pas moindre que la nôtre. Du reste, il doit tout expliquer.

— Oui, dit Lina, qui parcourait le papier d'un œil avide, il s'étonne de notre silence comme nous nous étonnions du sien... Il ne peut, dit-il, le supporter plus longtemps... Il a fait solliciter l'autorisation de venir me reprendre à Münden.

— Et il l'a obtenue? demanda Raphaël.

— Un sauf-conduit lui a été accordé, dit Lina qui continuait à lire. Il arrive dans quelques jours.

Les deux exclamations poussées par le major et par Raphaël se confondirent; mais l'une était de dépit, l'autre de joie.

— Ici dans quelques jours ! répéta Stankar; je ne crains plus rien alors. Avec lui, Lina, reviendront votre bonheur et votre calme.

— Dieu le veuille ! dit la jeune femme, chez qui la lettre de Müller avait réveillé l'espérance; ah ! s'il pouvait se justifier!

Elle appuya les deux mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements, s'excusa par un geste silencieux et sortit.

— Oui, va relire ta lettre, dit Stankar en la suivant d'un regard souriant, elle t'aura bientôt persuadée!

Et. se tournant vers de Leuthold :

— J'écris à Rudolphe, dit-il ironiquement ; M. le comte n'aurait-il rien à faire dire à un ami si cher ?

— Dites qu'il se hâte, M. le major, répondit Raphaël sur le même ton.

Tous deux se saluèrent, et le comte sortit. Mais à peine hors du seuil, le sourire qu'il avait sur les lèvres s'effaça et fit place à l'expression d'une impatiente rage. La victoire lui échappait encore ! Tout allait s'expliquer à l'arrivée de Rudolphe, et l'autorité acquise sur Lina devait nécessairement faire place au mépris, à la haine ! Ainsi tant d'efforts se trouvaient perdus, tant de soins resteraient inutiles ! Raphaël ne pouvait accepter un si humiliant mécompte. A tout prix il fallait qu'il réussît ; son orgueil y était intéressé autant que sa passion. Enflammé par les obstacles, irrité de ses désappointements successifs, aigri contre le major et contre Lina elle-même, il résolut de tout hasarder et d'imiter ces généraux qui, voyant leur défaite assurée, tentent un dernier coup d'audace. Pour cela seulement, il fallait tromper la surveillance du major et l'éloigner des *Sennhutten*. Le grand

forestier en avait fourni le moyen à Raphaël; il ne comptait l'employer que plus tard ; mais le temps pressait ; Rudolphe revenait dans quelques jours, et Lina lui échappait à jamais si elle n'était déjà à lui !

La décision du comte fut aussitôt prise. Il était arrivé à l'antichambre, où Andréas accourut pour lui remettre son manteau ; il l'attira dans le coin le plus obscur, et lui remettant un papier :

— Tout à l'heure, dit-il tout bas, cette dépêche au major de la part du grand forestier.

Andréas ne put que répondre par un signe; la voix de Wrangel venait de se faire entendre. Il arrivait par le jardin avec Stankar, qu'il avait rencontré en chemin. Sa parole était plus haute que d'habitude, son œil plus animé, et il était aisé de voir qu'il sortait d'un banquet où les toasts avaient été nombreux.

A la vue du comte qui tenait son manteau il s'écria :

— Vous ne partez point sitôt, Raphaël ! il est à peine neuf heures, rentrez, j'ai mille choses à vous raconter.

— Demain ! répondit le comte, qui fit un pas vers la porte.

— Non, reprit le conseiller, je veux que nous sortions ensemble ; voyons, major, aidez-moi donc à le retenir.

— Ma nièce est occupée, fit observer Stankar avec intention, et je crains que ma compagnie ne soit un attrait insuffisant pour M. le comte.

De Leuthold remit son manteau à Andréas.

— Dès que le major en fait une question personnelle, dit-il avec un peu de hauteur, je tiens à lui prouver que mon départ n'est pas une fuite...

— A la bonne heure ! s'écria Wrangel, qui passa un bras sous celui du comte et l'entraîna au salon ; j'ai d'ailleurs besoin de votre témoignage près du major ; il ne veut pas croire que l'on a parlé de lui au banquet et que le grand forestier a fait son éloge.

— C'est pourtant la vérité, répliqua de Leuthold ; il a déclaré que M. Stankar était le meilleur conservateur des forêts du royaume.

— Là, vous voyez ! s'écria Frédéric, ce sont les propres paroles du baron de Remberg.

— Eh bien, le baron a menti, répliqua froidement le major.

— Comment ! reprit Wrangel étonné ; diable !

savez-vous que cela n'est point poli, major ? ce cher baron vante vos bons services, et vous l'accusez de mentir !

— Parce qu'il n'a pu les apprécier.

— C'est possible, mais il est censé le pouvoir, en sa qualité de grand forestier, et il n'en faut pas davantage pour votre avancement; car vous aurez de l'avancement, cher monsieur ; c'est convenu, je vous ai recommandé.

— Vous ?

— Pour la première direction vacante, continua Frédéric qui s'éventait avec son chapeau. Je vous aurais même présenté au baron s'il n'avait quitté Münden en sortant de table. Mais avant de partir il a voulu nous faire ses adieux; il a envoyé chercher une caisse de vins de France; on a chanté, porté des toasts, et chacun, comme dit notre grand romancier Tieck, *s'est abreuvé de ce soleil liquide.*

— Et pour votre part, je vois que vous ne vous êtes pas tenu à l'ombre, dit ironiquement Stankar.

— Quand j'ai quitté la table, fit observer Raphaël, le baron avait déjà la tête échauffée.

— Oh! ce n'était rien, reprit Frédéric; il

fallait le voir après le vin de France ! Il nous a fait la biographie de toutes les jolies femmes du royaume ; on eût cru entendre le Décaméron de l'Allemagne ! Aussi lui avons-nous conseillé de publier ces curieuses chroniques sous le titre de *Martyrologe du Mariage*. Il y avait une histoire pour chaque ville.

— Et la nôtre n'aura point sans doute été épargnée ? demanda le major avec une expression de curiosité qui ne pouvait voiler entièrement celle du mépris.

— Je vous en réponds ! dit Wrangel en riant : il nous a raconté une certaine histoire de présidente... Mais cela ne peut se dire qu'au dessert, entre jeunes gens.

— Et c'est tout ?

— Tout... Ah ! c'est-à-dire vous me rappelez... il y en a une autre... Oui, c'est bien à Münden ou à Goslar... Du reste, vous pourrez probablement en deviner le héros et la victime ; car ce doit être un de vos confrères.

Le major dressa la tête.

— Voici ce que c'est, continua Frédéric, que le vin rendait encore plus bavard que d'habitude. Figurez-vous, mon cher forestier, qu'il s'agit

d'un jeune homme... le baron ne l'a pas nommé... d'un jeune homme amoureux pour le moment d'une femme charmante... qu'il n'a pas nommée davantage... et qui en est aimé.

— Mais je ne vois rien là de bien intéressant, fit observer de Leuthold, qui commençait à devenir inquiet.

— Attendez! attendez! interrompit Frédéric en élevant la voix et faisant beaucoup de mouvements, comme un homme ravi de ce qui lui reste à dire ; la femme charmante a un mari...

Stankar devint attentif.

— Je dis un mari, reprit Wrangel, parce que c'est l'éternel ennemi ; mais peut-être s'agit-il d'un père, d'un tuteur... le baron ne s'est pas expliqué ; en tout cas, il y a dans l'affaire un de ces tyrans légitimes auxquels la loi accorde le droit d'être insupportables impunément ; or, il faut l'éloigner...

Raphaël, dont l'inquiétude croissait, voulut s'approcher de Frédéric ; mais Stankar le tenait sous son regard, et rendait tout avertissement impossible.

— Par bonheur, ajouta Wrangel, le tyran en question est employé dans l'administration des

forêts. Je ne sais quel est son grade : le baron a voulu rester discret jusqu'au bout ; mais toujours est-il qu'en sa qualité de grand forestier, il peut lui donner des ordres, et qu'il lui a fait expédier celui de se rendre aux exploitations du Hartz.

De Leuthold ne put réprimer un mouvement de dépit.

— C'est drôle, n'est-ce pas? reprit Frédéric, qui se méprit sur le geste ; la hiérarchie administrative tournant au profit de la galanterie ! Que dites-vous du moyen, major ?

— Je le trouve digne de celui qui l'emploie et de celui qui le fournit, répliqua Stankar de plus en plus sérieux.

Raphaël sentit que tout son plan était renversé ; et il faisait un pas vers la porte pour prévenir Andréas, quand celui-ci parut sur le seuil la dépêche à la main. Le comte voulut l'arrêter d'un signe, mais le major se retourna en demandant ce que c'était.

— Pardon, balbutia le domestique, les yeux fixés sur Raphaël sans pouvoir deviner ce qui s'était passé... c'est une lettre... que l'on vient de me remettre... pour M. le major.

— De quelle part?

— De la part du grand forestier.

Le comte se mordit les lèvres avec rage, mais Stankar saisit vivement la dépêche, et fit signe à Andréas de sortir.

Frédéric fut frappé de son trouble.

— Du grand forestier, répéta-t-il involontairement. Comment! est-ce que... par hasard?...

Son regard alla interroger le comte, qui répondit par un signe imperceptible; Wrangel fit un haut-le-corps; tout s'expliquait pour lui! L'importun à éloigner était le major, l'amant Raphaël, et la femme subjuguée madame Dalchild.

Il se frappa le front pour se reprocher de n'avoir point tout deviné.

Cependant Stankar avait brisé l'enveloppe de la dépêche et en prenait connaissance. Arrivé à l'ordre de départ pour le Hartz, ses mains se crispèrent. Raphaël et Frédéric échangèrent un regard : celui du premier était un reproche, celui du second une excuse humiliée; mais il parut se raviser tout à coup, et rassura le comte par un geste.

Le major, qui avait achevé la dépêche, releva

la tête et regarda alternativement les deux jeunes gens. Raphaël avait repris sa tranquillité apparente, et Frédéric tâchait de se donner un air dégagé.

Stankar s'avança vers lui.

— Ne disiez-vous point tout à l'heure, M. de Wrangel, que vous désiriez connaître le mari, le père ou le tuteur auquel l'ordre du baron devait être adressé? demanda-t-il.

— Moi, répondit Frédéric résolûment, j'ai dit que *j'aurais désiré*... Mais malheureusement la chose est impossible... l'ordre n'a pas été envoyé.

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr, major, et c'est là le plus curieux de l'histoire; car cette lettre est venue m'empêcher de l'achever... Figurez-vous que le baron s'est mal expliqué, ou que son secrétaire l'a mal compris, et que la dépêche, au lieu d'être expédiée au mari en question, l'a été à un de ses confrères.

Stankar et de Leuthold firent un mouvement de surprise.

— Et c'est le grand forestier qui vous l'a dit? demanda le premier.

— Lui-même. C'est là le piquant. Concevez-vous ce pauvre amant qui se figure trouver la place libre et qui va se rencontrer nez à nez avec son jaloux? Ah! ah! ah!

— C'est fort original, dit Raphaël qui parut s'associer au rire de Wrangel.

— C'est-à-dire que c'est merveilleux! mon bon; voyez-vous une erreur d'adresse qui tourne au profit de la morale? Que l'on nie après cela l'action de la Providence!

De Leuthold le remercia par un regard qui semblait dire : « Je ne vous croyais pas tant de présence d'esprit, » tandis que celui de Frédéric semblait répondre : « C'est l'effet du vin de France. » La vérité était que le ton naturel du conseiller avait dérouté le major; il s'en aperçut et voulut appuyer en hasardant quelques plaisanteries sur la victime du quiproquo; Stankar l'arrêta court en lui montrant la dépêche.

— Quoi! c'est à vous, major, s'écria le jeune conseiller de l'air le plus étonné. Pardieu! voilà une histoire à ajouter aux *Mille et une Nuits!* Comment, au moment même où je vous raconte!... Et c'est bien un ordre pour le Hartz?

— Un ordre précis.

— Décidément la Providence s'amuse, dit Raphaël.

— C'est à ne pas y croire, reprit Wrangel. Montrez-moi donc l'ordre, major... j'ai besoin de voir... C'est, pardieu, bien cela ! Mais il faut réclamer près du baron.

— N'avez-vous pas dit qu'il venait de partir?

— Ah! diable! c'est juste; alors il faut lui écrire et attendre la réponse.

— Sa dépêche recommande de se hâter, et je dois quitter Münden ce soir même.

— Comment ! vous, major ! interrompit Dorothée, qui venait d'entrer.

— Moi, répondit Stankar.

— Mais vous ne pouvez partir ainsi à l'improviste... sans préparatifs!...

— Il le faut, dit le forestier, qui paraissait avoir pris une subite résolution ; pour le moment, mon portefeuille et ma bourse me suffisent; le reste me rejoindra dans le Hartz.

Madame Dalchild poussa une douzaine d'exclamations entremêlées de demandes et d'objections. Qu'allait faire le major loin de Münden ? Ne pouvait-il retarder au moins son départ jusqu'au lendemain? Que deviendrait-elle seule

aux *Sennhutten,* avec sa cousine? Que dirait cette dernière en apprenant un départ si inattendu ?

Le major ne répondait rien à ce torrent de paroles, et continuait à mettre en ordre quelques papiers indispensables. Quant à Frédéric, il regardait Dorothée avec admiration. Persuadé qu'elle était prévenue de tout, il ne pouvait trop s'émerveiller de cette habileté à jouer la surprise. Une femme du grand monde était seule capable d'une telle adresse de mensonge, d'une telle liberté d'esprit. Pour atteindre aussi loin, il fallait une faculté naturelle aidée par le séjour des capitales, où tout se perfectionne, et par une longue fréquentation des gens bien nés. Aussi voulut-il seconder autant qu'il le pourrait l'admirable stratégie de sa cousine, en mettant à presser le départ du major la même ardeur qu'elle semblait mettre à le retenir. Il avertit ce dernier que la voiture de Klausthal allait partir, que le moindre retard pouvait la faire manquer, et le décida enfin à prendre congé.

Lorsqu'il fut sorti, Dorothée posa sur le guéridon le flambeau qu'elle tenait encore à la main.

— Mais pourquoi ce voyage? s'écria-t-elle. Pouvez-vous m'expliquer, Frédéric?...

Il lui imposa silence en baissant la voix :

— Assez, cousine, assez, dit-il ; l'oncle est dehors ; la pièce est jouée.

— Quelle pièce? demanda madame Dalchild surprise.

— Allons, le mystère est inutile avec moi ; vous voyez que je me montre de bonne composition.

— Comment ?

— J'ose espérer que vous apprécierez un jour ma discrétion et mon désintéressement.

— Mais qu'est-ce que cela signifie?

Wrangel la regarda fixement.

— Ma cousine, dit-il d'un ton bas et accentué, *je sais tout!*

Madame Dalchild ouvrit de grands yeux.

— *Tout!* répéta Frédéric avec une énergie mystérieuse.

— Mais tout... quoi ? s'écria la jeune femme impatientée.

De Leuthold, qui avait reconduit le major, revint vivement en demandant ce qu'il y avait.

— Rien, répondit précipitamment Wran-

gel, qui craignait d'être encore accusé d'indiscrétion. Je demandais à ma cousine où était Lina.

— Je l'ai laissée dans la bibliothèque, répondit madame Dalchild, mais...

— Je voudrais la saluer avant de repartir, interrompit Wrangel; ne venez-vous point, Raphaël?

— Excusez-moi, dit le comte, j'ai promis de passer ce soir au *Casino*.

Dorothée ordonna à Andréas d'éclairer M. de Leuthold et passa dans la bibliothèque avec son cousin.

Mais au lieu de suivre le valet, Raphaël lui avait saisi le bras, et le prenant à l'écart :

— La chambre de ta maîtresse n'est-elle pas au fond du corridor? demanda-t-il rapidement et à voix basse.

Andréas répondit affirmativement.

— On peut y arriver par cette galerie abandonnée?

— Oui.

— Et elle habite seule de ce côté?

— Seule.

Il courut à la porte de la galerie et l'ouvrit.

— Que voulez-vous faire, M. le comte ? s'écria Andréas effrayé.

— Silence ! murmura Raphaël en lui tendant sa bourse ; tu n'as rien vu, rien entendu.

— Mais songez...

— Que demain seulement, au point du jour, je trouve ouverte la porte qui donne sur le jardin.

— De grâce ! M. le comte...

— Tais-toi, on vient.

Il souffla la lumière que tenait Andréas, et disparut dans la galerie.

Frédéric reparut, conduit par les deux cousines, auxquelles il racontait les détails du banquet donné au baron de Remberg ; elles le suivirent jusqu'à l'antichambre, puis rentrèrent au salon, où elles trouvèrent chacune les lumières qu'avait préparées Andréas.

Lina, brisée par les émotions de la soirée, s'assit près du guéridon de travail et y resta absorbée. Madame Dalchild, après avoir tourné autour du parloir en se mirant à chaque glace, s'arrêta enfin près du poêle et commença à mettre ses papillotes. On sait que de toutes les occupations des femmes, il n'en est point de plus

difficile à terminer. Les prières finissent, la toilette de nuit a un terme; mais on met les papillotes aussi longtemps que les yeux peuvent rester ouverts et la rêverie éveillée. Deux femmes qui mettent ensemble leurs papillotes ressemblent à deux soldats qui trinquent : le temps passe sans qu'elles s'en aperçoivent, les cœurs s'ouvrent, les confidences s'échangent, et quand l'horloge sonne, on est surpris et presque effrayé des heures écoulées.

Ce fut ce qui arriva pour Lina et Dorothée; minuit les trouva à la même place, roulant encore avec distraction leurs cheveux. Lina compta les coups.

— Ah ! nous nous oublions, dit-elle avec une sorte d'effort : j'ai tort de vous retenir, Dorothée; mais je ne sais ce que j'éprouve ce soir... ce départ subit de mon oncle m'a saisie !... Quand il a pris congé, ne lui avez-vous pas trouvé quelque chose d'étrange?

— Nullement, répondit madame Dalchild, je lui ai trouvé un air ordinaire... c'est-à-dire très-maussade.

Lina ne répondit rien; elle regardait autour d'elle en croisant les mains sur sa poitrine.

— Eh bien! à quoi donc pensez-vous, ma belle? demanda madame Dalchild.

— Je pense... que nous sommes seules ici, répliqua Lina en frissonnant.

— Il y a Andréas; que pouvez-vous craindre d'ailleurs?

— Rien, dit la jeune femme avec effort, c'est une folie; mais cette chambre, au fond du corridor, est si écartée!...

— Voulez-vous que j'y passe la nuit avec vous?

— Non; je devrais rougir de ma frayeur... le sommeil calmera tout cela. Bonsoir, Dorothée.

Elle se leva, prit un flambeau, embrassa madame Dalchild et passa dans l'appartement qu'elle occupait.

Les deux cousines sorties, il y eut un long intervalle pendant lequel tout resta silencieux et immobile aux *Sennhutten*... les lumières s'éteignirent l'une après l'autre, et l'on n'entendit plus que les rumeurs du vent dans les pièces désertes, mêlées aux murmures de la Werra, qui roulait sous les fenêtres de Lina.

Ce fut alors seulement qu'Andréas descendit avec précaution jusqu'au salon et s'avança vers

la porte donnant sur le jardin, que Raphaël lui avait ordonné de tenir ouverte; mais au moment où il allait l'atteindre, une clef introduite du dehors glissa dans la serrure, la porte roula doucement sur ses gonds, et Stankar parut éclairé par une lanterne sourde.

Andréas n'eut que le temps de s'effacer contre la muraille et de gagner le vestibule. Le major se contenta de repousser la porte qu'il venait d'ouvrir, mais il ferma celle qui conduisait à l'appartement de Lina; puis, s'approchant de la table, il y déposa sa lanterne, une paire de pistolets et s'assit en murmurant :

— Maintenant que cet homme vienne s'il l'ose : je l'attendrai !

X

L'aveugle.

L'agitation du major rendit d'abord sa veille vigilante; mais le profond silence qui l'entourait finit par le calmer. Après avoir longtemps prêté l'oreille sans entendre d'autre bruit que celui du vent qui redoublait, son attention se lassa. D'après l'indiscrétion de Wrangel, il avait pensé que le comte attendait son absence pour s'introduire aux *Sennhutten*, et il ne s'était décidé à feindre de partir qu'afin de le surprendre, car

sa résolution était arrêtée. Stankar avait acquis dans les camps l'habitude de cette justice prompte et terrible faite par l'offensé lui-même, et persuadé que chacun devait être le gardien de l'honneur et de la paix de son foyer, il eût frappé sans hésitation le séducteur de Lina. Une instinctive haine venait d'ailleurs, en cette occasion, à l'appui de ses principes. De Leuthold n'était point pour lui un adversaire ordinaire, mais un être d'une espèce ennemie dont tout lui semblait odieux ; aussi avait-il saisi avec une sorte de joie furieuse l'occasion de venger sur cet homme des indignations trop longtemps comprimées, et de délivrer sa nièce du serpent qui était venu porter le trouble dans son paradis terrestre.

Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le calme de la nuit l'apaisa peu à peu ; à l'attente qui commençait à se lasser succéda la rêverie, puis les paupières se fermèrent insensiblement, et une respiration plus égale et plus bruyante ne permit bientôt plus de douter que le forestier ne fût endormi.

Cependant son sommeil fut court. Il se réveilla tout à coup en sursaut, et se redressa

vivement ; il avait cru entendre des cris. Était-ce une illusion du sommeil ou une réalité ? Il prêta de nouveau l'oreille : tout était silencieux. Après avoir écouté à la porte qui donnait sur le jardin et à celle du corridor qui conduisait chez Lina, il se décida à marcher afin de prévenir un nouvel assoupissement. Mais le bruit de ses pas, mal amorti par le plancher sans tapis, faisait retentir la maison endormie ; il s'arrêta plusieurs fois, craignant d'être entendu... Tout continuait à rester immobile et silencieux. Le major demeura là jusqu'au matin, sans que rien troublât sa veille, et en descendant à l'heure accoutumée, Andréas le retrouva au salon. Il s'efforça d'affecter la surprise et voulut savoir comment M. le major, qui était parti la veille pour le Hartz, se retrouvait le matin aux *Sennhutten ;* mais celui-ci coupa court à ses questions en le renvoyant.

Andréas s'éloigna avec inquiétude. La galerie où Raphaël était caché, et qui conduisait à la chambre de Lina, n'avait d'autre issue que celle qui avait été refermée par Stankar : le comte devait donc s'y trouver encore et sans possibilité d'en sortir, car le major avait retiré

la clef. Andréas revint dix fois au salon sous divers prétextes ; le forestier était toujours là, se promenant les bras croisés. Enfin, à l'heure où sa nièce avait coutume de quitter son appartement, il s'approcha de la porte de la galerie, l'ouvrit et y entra. Andréas, palpitant, le suivit du regard, s'attendant à quelque terrible rencontre ; mais la galerie était vide.

Stankar arriva à l'appartement de sa nièce et frappa. La jeune femme vint ouvrir elle-même ; le major fut frappé de sa pâleur et de son air égaré.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il saisi.

— Je souffre, répondit Lina d'un accent bref. Ne vous inquiétez pas... ce n'est rien... Ce soir... demain... je serai mieux.

En parlant ainsi elle s'était assise, ses dents claquaient, un frisson agitait tous ses membres, et ses lèvres desséchées laissaient échapper une respiration courte et brûlante. Stankar fit prévenir madame Dalchild, qui arriva aussitôt et força sa cousine à se remettre au lit.

Le médecin averti trouva la malade dans l'agitation d'une fièvre violente. La journée et la nuit furent inquiétantes. Le comte s'était pré-

senté comme d'habitude avec Frédérie, mais ils n'avaient pu être reçus. Ils revinrent le lendemain sans être plus heureux. Cependant la crise semblait toucher à sa fin. Lina était sortie de l'assoupissement agité qui inquiétait le médecin; un abattement profond l'avait remplacé. Indifférente à tout, la malade semblait ne rien voir, ne rien entendre, et madame Dalchild, effrayée et connaissant l'habileté de M. de Leuthold, proposa de le faire appeler; mais Lina sortit de sa langueur pour s'y opposer.

Son état changea peu les jours suivants : elle avait recouvré quelques forces, elle se levait, répondait aux questions qui lui étaient adressées, mais machinalement et pour ainsi dire sans comprendre.

Les choses en étaient là lorsqu'un matin une chaise de poste s'arrêta à la porte des *Sennhutten*. Le major, qui était toujours réveillé avant le jour, eut comme un pressentiment : il descendit rapidement, et rencontra dans le vestibule Rudolphe avec Jorg et Wilhelmine.

L'oncle et le neveu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Lina! demanda celui-ci, dans la voix duquel tremblaient des larmes de joie.

— Plus bas, répondit Stankar, elle dort.

— Ah! je cours l'éveiller!

— Non, votre présence subite lui causerait une trop vive émotion; il faut d'abord la préparer.

— Est-elle donc souffrante?

— Depuis quelques jours; mais elle va mieux, et votre présence achèvera sa guérison.

Le major raconta alors au jeune pasteur la maladie de la jeune femme, en ayant soin de lui cacher ses soupçons. Rudolphe, dont la joie venait d'être si cruellement refoulée, l'interrogea longuement et en détail; il voulut parler également de madame Dalchild, qui avait été avertie, mais qui, ne pouvant paraître en peignoir devant les nouveaux venus, composait, à la hâte, une toilette du matin. En attendant qu'il pût la voir, Jorg, dont la présence était inutile, avertit qu'il repartait sans retard pour le Hanovre, où il devait solliciter l'abolition des mesures prises contre les *Ashvériens;* Stankar alla de son côté donner les ordres nécessaires, et

Rudolphe, qui ne pouvait tenir en place, passa au jardin avec Wilhelmine.

Un changement remarquable s'était opéré chez cette dernière depuis son adoption par Jorg. Non-seulement elle était revenue aux habitudes calmes et régulières un instant perdues, mais elle avait recouvré pour ainsi dire la virginité de ses jeunes années. Oublieuse d'un triste passé et réhabilitée à ses propres yeux par le repentir, elle était entrée dans sa nouvelle vie avec cette joyeuse confiance qui, outre la force, donne le repos. C'était plus qu'une réforme, c'était une résurrection glorieuse et charmante. Dans cette saine nature, la corruption avait été comme ces humeurs putrides qui se forment pendant la maladie, mais par lesquelles un corps vigoureux rentre dans la santé plus fort et comme purifié. Devenue la fille de Jorg et la sœur de Rudolphe, elle était la consolation de celui-ci, la gaieté de tous deux. Elle assistait à leurs rudes épreuves sans en être atteinte, elle les soutenait, les reposait, les aimait. Aussi, Jorg, qui la comparait à un de ces oiseaux en cage qui égayent la fenêtre du pauvre travailleur, l'avait-il surnommée *le Sansonnet*.

Elle prit le bras de Rudolphe et se mit à marcher avec lui dans le jardin, en s'efforçant de le rassurer par sa propre confiance; elle se fit tout montrer, tout expliquer, et s'extasia sur tout. Les feuilles à teintes variées tremblaient aux arbres; on voyait s'épanouir, de loin en loin, dans les massifs, les sombres fleurs d'automne, et le ciel plus âpre se colorait au loin de teintes ardoisées. Wilhelmine, après avoir fait contempler successivement à Rudolphe tout ce qui pouvait frapper leurs yeux, arriva avec lui sous l'une des fenêtres de l'appartement de Lina. Elle était ouverte, et le rideau baissé s'agitait à la brise du matin. Rudolphe le regarda avec un attendrissement muet. La jeune fille, qui comprit son émotion, s'assit sur un banc rustique placé au bas de cette fenêtre.

— Reposons-nous ici, dit-elle avec une gaieté tendre; sous ces clématites qui grimpent vers le balcon... comme vos pensées, Rudolphe.

Et voyant qu'une larme tremblait aux bords des cils du jeune pasteur, elle posa une main sur les siennes, et lui dit à demi-voix :

— Allons, frère, encore un nuage... laissez donc briller le soleil dans votre cœur!... Quand

je vous affirme qu'elle sera bientôt guérie... il ne faut pour cela que votre présence.

— Je voudrais le croire, dit Rudolphe pensif; mais si vous saviez... mille doutes me traversent le cœur comme autant de flèches!... Ne vous a-t-il pas semblé que le major était triste?

— Il m'a seulement paru ému de votre retour.

Rudolphe passa une main sur son front.

— Ah! tout ce qui s'est passé depuis trois mois a été si étrange! Ne recevoir aucune nouvelle de Lina!

— Vous savez que vos lettres ne lui sont point parvenues!

— Qui les a interceptées alors? La police du Hanovre n'avait donné aucun ordre : Jorg s'en est assuré, et la permission qui nous a été accordée de venir à Münden le prouve. Il y a donc eu quelque trahison!...

— Ou quelque fatalité; tout s'expliquera peut-être le plus naturellement du monde.

— Je le souhaite. Hélas! je tâche en vain de repousser des inquiétudes... En admettant même que Lina n'ait eu aucune des lettres écrites par moi de Freiberg, elle a du moins reçu

le billet remis pour elle au comte de Leuthold le jour de mon arrestation. Ces quelques lignes écrites à la hâte devaient suffire ; je lui apprenais mon départ forcé; je lui donnais rendez-vous à la frontière. Elle n'a rien répondu, et n'est point venue !

— Mon Dieu ! allez-vous imiter les juges qui interrogent un prévenu? interrompit Wilhelmine : en analysant ainsi toutes les actions, qui ne trouverait-on pas coupable? Savez-vous si Lina a bien compris votre billet? si elle a pu faire ce que vous demandiez? si elle n'a pas voulu attendre un ordre plus précis? Après avoir pleuré trois mois son absence, allez-vous l'accuser, présente, et perdre en injustes soupçons les douces heures que Dieu vous donne? Oh ! les hommes sont étranges de ne pouvoir accepter la vie simplement, telle que le sort l'a faite. Vous avez le fruit de la joie devant vous, et au lieu de le cueillir, vous vous mettez à discuter mélancoliquement sur le temps qu'il a mis à se former et à mûrir.

Rudolphe prit la main de Wilhelmine et la baisa.

— Vous avez raison, sœur, dit-il en secouant

sa tristesse, toujours raison ! Pendant ces trois mois qui ont pesé si lourdement sur mon cœur, c'est vous qui avez soulevé le poids qui l'écrasait. Vous me parliez de Lina, je vous racontais mon bonheur passé, et ce souvenir renouvelait mes forces; il me donnait l'espoir dans l'avenir !

— Eh bien, l'avenir est arrivé, reprit gaiement Wilhelmine. Regardez autour de vous! Ne reconnaissez-vous pas cette allée de tilleuls, ce puits couvert de lierre, et, ici, le berceau de clématites dont vous me parliez toujours? Rien n'y manque, mon frère, pas même la fenêtre d'où elle vous jetait ses bouquets flétris pour vous en demander de nouveaux. Ne regrettez donc plus rien, car le passé recommence pour vous !

Un gémissement étouffé interrompit la jeune fille; Rudolphe se détourna.

— Avez-vous entendu? demanda-t-il troublé.

— Oui, répliqua Wilhelmine ; on eût dit une plainte.

— C'était près de nous.

— Au-dessus de nos têtes.

Le jeune pasteur se leva vivement et regarda

la fenêtre de Lina ; mais la fenêtre était vide, et le rideau retombé continuait à frissonner au souffle du matin.

Il reprit le bras de Wilhelmine et regagna le salon.

Cependant ses sens n'avaient point été trompés. Lina, réveillée par sa voix, qu'elle avait cru reconnaître, s'était approchée de la fenêtre d'où elle l'avait aperçu avec Wilhelmine sous le berceau de clématites. Penchée au balcon, elle venait d'entendre leur entretien, qui lui avait révélé la trahison du comte, et le cri étouffé auquel ils s'étaient interrompus avait été poussé par elle.

Rudolphe trouva au salon madame Dalchild, qui avait enfin réussi à compléter un négligé du matin. Elle lui proposa d'aller annoncer son arrivée à sa cousine, qui devait être réveillée, tandis que Stankar conduirait Wilhelmine au logement qu'elle devait occuper avec Jorg.

Ce logement était un pavillon séparé du reste de l'habitation et bâti près de l'entrée du jardin.

Comme le major et la jeune fille y arrivaient, ils aperçurent un vieillard portant le costume des bateliers de la Werra assis sur le banc de pierre dressé près du seuil. Un jeune garçon

d'environ douze ans, qui était debout à ses côtés, lui annonça l'approche du major. Le batelier se retourna. et Wilhelmine reconnut alors qu'il était aveugle.

— Eh! c'est Barthel, dit Stankar en pressant le pas; comment vous trouvez-vous ici, vieux père, sans que l'on m'ait averti?

— J'arrive, répliqua l'aveugle. et je me reposais là au soleil avant de continuer jusqu'à la maison; car de Wuffen ici la course est longue pour de vieilles jambes qui portent le poids de quatre-vingt-dix années.

— Asseyez-vous, père, reprit le major en aidant le vieillard à se replacer sur le banc; je vais faire chercher des rafraîchissements.

— Dieu vous récompense! répliqua le vieillard; je n'ai besoin de rien.

— Laissez, laissez, reprit le forestier; je veux vous faire goûter un vin français qui date de votre jeunesse.

— J'irai le chercher, dit Wilhelmine avec empressement.

— Non, interrompit Barthel, permettez à l'enfant d'y aller; aussi bien je préfère qu'il en soit ainsi. Va, Blasius, va où le major t'envoie.

Le jeune garçon obéit, et l'aveugle attendit que le bruit de ses pas ne se fît plus entendre. Se tournant alors vers Stankar :

— Il vaut mieux que ses jeunes oreilles n'écoutent pas ce que je dois vous dire, reprit-il en remuant la tête : l'enfant connaîtra le mal assez tôt !

— Avez-vous donc quelque confidence à me faire? demanda le major, qui s'était approché.

— Une confidence, répéta le vieillard, et surtout un conseil à demander. Puis-je parler librement ?

— Parlez, père.

Le batelier parut se recueillir.

— C'est une méchante histoire, reprit-il après une pause, et le mieux eût été de n'en rien dire ; sans ce dépôt... Vous savez que j'ai un neveu, major ; un honnête garçon qui habite plus bas sur le Weser, et qui fait les grands voyages de rivière?...

— Je vous en ai entendu parler.

— Eh bien ! c'est à lui qu'est arrivée... la chose. forestier... Il revenait de porter des denrées des îles, voyageant le jour et s'arrêtant

la nuit près de la rive, comme c'était notre usage. Or, un matin que sa barque était amarrée devant une maison de campagne bâtie aux bords de la Werra, il vit tout à coup une des fenêtres s'ouvrir et un jeune homme se précipiter sur le balcon, comme s'il eût cherché un moyen de fuir. Derrière lui était une femme qui se tordait les mains de désespoir. Le jeune homme eut l'air d'hésiter un instant; mais il n'avait sans doute aucun autre moyen d'échapper, car il monta sur la balustrade de fer, atteignit les branches d'un peuplier qui se trouvait sous la fenêtre et s'en servit pour descendre.

Stankar fit un mouvement.

— Et il réussit? demanda-t-il.

— Oui, répliqua Barthel; mais arrivé aux bords de la Werra, le fugitif aperçut la barque d'Albrecht et lui offrit un florin pour passer sur l'autre rive. Le neveu fit ce qu'on lui demandait, reçut l'argent, puis continua sa route.

— Ainsi, il n'a pu avoir?... dit le forestier.

— Attendez, reprit le vieillard; comme il abordait à Münden, un de ses mariniers heurta du pied un portefeuille que le jeune homme

avait laissé tomber en prenant passage sur la barque.

— Votre neveu l'a gardé?

— Comme il venait me voir, il me consulta. Le portefeuille était fermé à secret; il pouvait contenir des papiers précieux. Après avoir balancé, je consentis à le prendre, afin d'en chercher le propriétaire.

— Et vous l'avez trouvé?

— Non, forestier; mais je viens à mon tour vous demander conseil; peut-être me donnerez-vous le moyen de connaître celui à qui on doit faire la restitution.

— Alors, vous avez le portefeuille?

— Le voici.

L'aveugle avait retiré de son sein un *memento* de chagrin à riche garniture d'argent ouvré, et dont le fermoir était orné de trois émeraudes. A son aspect, Wilhelmine ne put retenir un cri de surprise.

— Vous reconnaissez ce portefeuille? demanda le major surpris.

— Je ne sais, dit la jeune fille troublée; mais il me semble... N'y a-t-il pas sur le fermoir une tête de wivre?

— Oui.

— Dont l'œil est une améthyste?

— Précisément.

— Il doit suffire de le presser...

Le forestier appuya le doigt, le portefeuille s'ouvrit, et il s'en échappa un billet dont il lut l'adresse :

« *A Monsieur...*

« *Le comte de Leuthold.* »

— C'est lui, s'écria Wilhelmine, dont les joues s'empourprèrent d'une rougeur de honte.

Stankar était devenu pâle; il se rapprocha vivement du vieillard.

— Et la *villa* d'où il s'échappait... était près du fleuve? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Sur une des rives, comme les *Sennhutten*, répondit le vieillard.

— Vous avez dit que sous le balcon se trouvait... un arbre...

— Un peuplier.

— Et il y a de cela...?

— Précisément cinq jours !

Le major resta sans voix ; tout était maintenant éclairci. En croyant garder Lina, lui-même l'avait livrée au comte !

Il porta les deux mains à son front avec un gémissement de douleur et de rage qui fit tressaillir le vieux Barthel.

— Qu'avez-vous, forestier ? demanda-t-il effrayé ; aurais-je eu tort de parler ?

— Non, bégaya Stankar, qui laissa éclater sa colère ; non, père, tu as bien fait ; car grâce à toi, j'ai la preuve !... Oh ! mon instinct avait donc deviné juste !... Cet homme ! Merci, vieux Barthel, merci ; je pourrai enfin faire justice.

Le batelier secoua la tête.

— C'est mon mauvais génie qui m'a conduit ici, dit-il tristement ; n'oubliez pas, forestier, que souvent les preuves nous trompent, et qu'il n'y a de certain et de bon que la miséricorde pour les pécheurs.

— Oui, s'écria Stankar, mais pas pour les lâches qui se font un jeu de la trahison. On tue les chiens enragés, vieux père, et cependant ils valent mieux que certains hommes.

— Silence ! interrompit l'aveugle, voici Blasius.

L'enfant venait, en effet, de paraître au détour de l'allée. A sa vue, le major se rappela ce qu'il avait promis, et, comprimant sa colère, il déboucha d'une main tremblante la bouteille que Blasius lui remit, et il versa à boire au vieillard.

— Où est votre verre? demanda celui-ci avant de porter le sien à ses lèvres.

— Excusez-moi, Barthel, dit Stankar, je ne puis boire maintenant.

— Et moi je ne bois pas sans mon hôte, répliqua l'aveugle, qui posa son verre sur le banc de bois.

Le forestier céda avec répugnance, remplit un second verre et l'approcha de celui du vieillard.

— A la paix et à la miséricorde! dit celui-ci avec intention. Boirez-vous, forestier?

— Je boirai à la miséricorde pour ceux qui se repentent, et à la paix pour les hommes de bonne volonté, répondit Stankar; mais vous-même, vieux père, buvez, et puisse ce vin vous réchauffer le cœur!

Le batelier secoua la tête.

— Il n'y a pour cela que le contentement,

dit-il, et je m'en vais triste. Forestier! forestier! quoi que vous fassiez, rappelez-vous que tout le monde a besoin de pardon!

— Je m'en souviendrai, père, dit le major.

Barthel se leva lentement, chercha le bras de son guide, et poussant un soupir, il prit congé de Stankar.

Celui-ci le regarda partir; puis, serrant le portefeuille avec rage, il reprit brusquement le chemin de la maison.

— Où allez-vous, major? demanda Wilhelmine, qui le suivait.

— Rendre ce dépôt au comte de Leuthold, répondit le forestier.

La jeune fille saisit une de ses mains.

— Vous allez le provoquer? dit-elle d'un accent bas et précipité.

— Je vais venger Rudolphe, répliqua Stankar, qui continuait à marcher.

— Vous n'irez pas! s'écria Wilhelmine en se jetant devant lui.

Le forestier voulut la repousser.

— Vous n'irez pas! reprit la jeune fille résolûment. Songez que la moindre indiscrétion peut tout perdre.

— Je songe, s'écria le forestier avec violence, qu'il faut que cet homme meure !

— Et que gagnerez-vous à sa mort ?

— Son silence.

— Il se taira.

— Qu'en savez-vous ?

— Il partira, major, c'est le seul moyen de salut.

— Et s'il refuse ?

— Non, je vous fournirai les moyens de l'y faire consentir. Il y a dans sa vie un secret dont il rougit, et que le hasard m'a fait connaître.

— A vous ?

— A moi ! Le comte de Leuthold, dont il porte le titre et le nom, n'était pas son père.

— Que dites-vous ?

— Successivement privé de tous ses fils, le comte craignit de voir sa maison s'éteindre et ses biens passer à des parents qu'il détestait. Il substitua à son dernier enfant, qui venait de mourir, un orphelin obscur ; mais la loi n'a point légitimé cette substitution.

— Vous en êtes sûre !

— Je puis vous faire connaître tous les détails.

— Ah! parlez!

— Plus bas, voici M. de Wrangel.

Le conseiller venait en effet de paraître au bout de l'allée. Il annonça au forestier que Rudolphe le demandait, et Stankar fut forcé de rentrer avec Wilhelmine.

XI

L'entrevue.

L'entrevue de Rudolphe et de Lina avait eu lieu en présence de madame Dalchild. A l'aspect de celle dont il était séparé depuis si longtemps, le jeune pasteur avait ouvert les bras avec un cri, et Lina s'y était laissée tomber éperdue. Mais une fois la première émotion calmée, Müller éloigna doucement la jeune femme, qui restait le front caché contre sa poitrine, et pâlit à la vue du changement qui s'était opéré en elle.

Cependant, il fut assez maître de sa douloureuse surprise pour la cacher. Il encouragea Lina et l'interrogea avec tendresse sur son mal ; mais elle ne put répondre qu'à travers des sanglots. La rentrée du major interrompit heureusement cette scène. Il était accompagné de Wrangel, qui venait d'apprendre l'arrivée de son cousin, et qui accourait pour le voir.

— Où est notre Luther, notre précurseur, notre prophète? s'écria-t-il de la porte ; je veux être le premier à lui rendre hommage!

Rudolphe, encore tout troublé, se laissa embrasser presque sans répondre ; mais Frédéric lui prit un bras qu'il passa sous le sien.

— Le voilà donc, reprit-il, celui dont la parole remue l'Allemagne comme le vent remue les feuilles mortes... selon la belle expression de mon condisciple Krumacher... J'ai un grand homme de plus pour ami !

— Ce qui vous empêche de demander comment se porte Lina? fit observer madame Dalchild.

— Ah! vous avez raison, dit Wrangel en lâchant le bras de Rudolphe et s'approchant de sa cousine. Je suis un grand misérable ; mais

ma cousine voudra bien m'excuser... en faveur du motif... A quoi bon, d'ailleurs, s'informer de sa santé?... La voilà... elle vient de lui arriver en chaise de poste ! Je lui trouve déjà les yeux plus brillants.

— Parce qu'elle pleure, répliqua Dorothée.

— Cela va sans dire, reprit Wrangel ; il faut toujours que la femme arrose ses joies, comme dit cet excellent Auguste Lafontaine... que j'ai beaucoup connu dans mon enfance; mais ces pleurs-là ne font pas de mal : *Flere non dolet*... Je demande pardon à ces dames de leur parler latin.

— Comment donc M. le comte n'est-il point avec vous? demanda madame Dalchild, qui, n'ayant rien à faire dans une scène d'épanchement, s'était jusqu'alors occupée de perfectionner sa coiffure devant un miroir.

— Ah! c'est juste, j'aurais déjà dû vous en parler, dit avec intention Wrangel, fidèle à ses suppositions : vous l'attendiez ce matin peut-être?

— Nullement, répliqua Dorothée; mais je pensais que l'arrivée de mon cousin...

— Le ferait venir?... Sans aucun doute, et

il ne peut tarder à l'apprendre, car on en parle déjà partout.

— De mon arrivée?... dit Rudolphe étonné.

— Sur l'honneur, répondit Frédéric, on me l'a annoncée au Casino, où plusieurs professeurs se préparaient à vous rendre visite. Il y en a même un qui compte vous parler en latin. Il a un discours destiné à tous les personnages importants ou célèbres arrivant à Münden, et qu'il leur débite imperturbablement depuis vingt années. Tout le monde sait le commencement par cœur. *Quousque fama tua, illustrissime domine*... C'est un exorde par insinuation. Du reste, l'allocution n'aura jamais été mieux placée que pour mon cousin.

— De grâce! interrompit Rudolphe.

— Ah! vous ne m'empêcherez pas de dire mon opinion! s'écria Wrangel. J'ai suivi tous vos succès, et j'en suis fier comme s'ils m'étaient personnels... d'autant plus que nous avons beaucoup d'idées communes... Est-il vrai qu'on vous a élevé un arc de triomphe à Inspruck?

— En effet...

— Et que l'on vous a donné des sérénades à Neustadt et à Naubourg?

— Il est vrai...

— Que les jeunes filles de Hoff vous ont offert des fleurs?

— Oui, mais...

— L'avenir est à vous, s'écria Wrangel avec enthousiasme; j'ai toujours dit que vous réussiriez. Quand on a des idées généreuses... secondées par du génie... Oui, mon cher Rudolphe, oui, vous avez du génie, c'est moi qui vous le déclare, et je m'y connais... la plupart de mes amis en ont!... Ah! si vous saviez combien je suis heureux de vous voir!... et ma cousine donc!... cela va hâter sa convalescence... car elle a été fort malade, assez malade pour n'avoir pu recevoir ni moi ni le comte, qui eût cependant pu lui donner de bons conseils.

— Le voici, interrompit madame Dalchild.

Lina posa les deux mains sur les bras de son fauteuil, comme si elle eût voulu se lever pour fuir; mais les forces lui manquèrent, et elle se laissa retomber.

Stankar, jusqu'alors immobile, s'était retourné à l'annonce faite par madame Dalchild; une convulsion de colère traversa ses traits,

mais il s'écarta en serrant ses mains l'une contre l'autre... Quant à Rudolphe, il s'était avancé au-devant du comte, qu'il embrassa. Après le premier échange d'amitié, il l'amena par la main près de sa jeune femme.

— Voyez, dit-il, elle souffre, elle est languissante; vous pour qui la science a si peu de secrets, ne pouvez-vous donc me la guérir?

De Leuthold salua Lina, qui tremblait comme une feuille au vent.

— J'aurais voulu le tenter, dit-il d'une voix humblement respectueuse; mais madame avait un médecin.

— Voyez comme elle est pâle, dit le pasteur en s'approchant de la malade. Et sa main, comme elle tremble!... N'aurait-elle point la fièvre?

— On peut s'en assurer, répondit Raphaël, qui fit un mouvement pour prendre le bras de Lina, mais celle-ci recula.

— Je vous en prie, dit Raphaël en se penchant.

Et il ajouta tout bas :

— Voulez-vous donner des soupçons?

La jeune femme ferma les yeux et abandonna

sa main. Rudolphe, qui la crut près de s'évanouir, courut à madame Dalchild pour lui demander des sels ; Raphaël eut le temps de murmurer à son oreille :

— Il faut que vous m'accordiez un entretien !

Elle fit un mouvement d'horreur.

— Cette lettre vous expliquera mes motifs, ajouta de Leuthold, qui glissait entre ses doigts un billet.

Lina referma vivement la main...

— Je la mettrai dans votre Bible, acheva-t-il.

Et se relevant avec un sourire vers Rudolphe, qui lui présentait un sachet :

— Ce n'est rien, dit-il tranquillement, une excitation nerveuse seulement...

— Ainsi vous ne voyez aucun danger? demanda à demi-voix Müller qui se tenait à l'écart.

— Il suffira d'un peu de repos, répondit Raphaël sur le même ton.

Le pasteur retourna à la malade, que Frédéric et madame Dalchild cherchaient à ranimer; le comte se trouva seul près du major, qui était resté appuyé au poêle. Celui-ci s'approcha de son oreille.

— Et croyez-vous qu'elle puisse retrouver ce

repos, M. le comte? demanda-t-il d'un accent contenu.

— Pourquoi M. le major me fait-il cette question? répliqua Raphaël étonné.

— Et pourquoi M. de Leuthold n'y répond-il pas? reprit le forestier. La science n'a-t-elle pu lui révéler la cause d'un mal aussi persistant et aussi profond?

— Peut-être, monsieur! mais je n'aurai garde de dire ma pensée.

— Qui vous en empêche?

— Le mépris avoué du major pour la médecine.

— M. le comte se trompe, je ne méprise pas la médecine, mais certains médecins.

— Monsieur, est-ce une insulte?...

— Qu'y a-t-il donc? demanda Rudolphe en entendant les voix s'élever.

— Une querelle! s'écria madame Dalchild, qui avait cru distinguer les derniers mots.

— Nullement, interrompit Raphaël légèrement; le major et moi nous causions comme d'habitude, c'est-à-dire en nous disputant.

— Encore! répéta Frédéric; mais c'est donc une guerre sans trêve?

— Puisqu'il en est ainsi, j'emmène M. le comte,

dit Dorothée, d'autant que j'ai à le consulter sur un projet.

— J'en suis, dit Frédéric; mais vous savez que nous ne pouvons rien faire sans le major.

— Alors, qu'il vienne aussi !

— Et ma cousine restera avec Rudolphe?

— Oui, reprit ce dernier, qui n'avait encore pu se trouver seul près de Lina; c'est à moi de garder la malade; suivez-les, mon oncle.

Stankar parut hésiter.

— Allons, allons, s'écria Frédéric en passant un bras sous celui du forestier; nous avons à vous demander des conseils et du papier ! Voyons, major, dix minutes de complaisance et de bonne humeur; que diable! vous n'en mourrez pas.

Et sans écouter davantage les objections du vieux militaire, il l'entraîna sur les pas du comte et de Dorothée.

Rudolphe, qui les avait reconduits jusqu'à la porte, y resta un instant, puis se retourna vers Lina.

Demeurée seule avec lui, la jeune femme se sentit saisie d'une sorte de tremblement intérieur. Elle était restée à la même place, les

mains posées sur ses genoux, le corps droit, l'œil fixé dans l'espace et sentant le sol tourner sous ses pieds. Rudolphe laissa échapper un soupir.

— Quel abattement! pensa-t-il; pas un regard, pas un mot...

Il s'approcha lentement et vint se poser près du fauteuil de la malade; mais elle ne parut point s'en apercevoir.

— Eh bien!... ils nous ont enfin laissés, Lina, dit-il d'une voix triste et caressante.

Elle tressaillit comme si cette voix l'eût réveillée, se tourna vers Rudolphe et lui tendit la main.

Ce geste d'affection éclaircit les traits du jeune pasteur; il couvrit cette main de baisers, approcha une chaise et s'assit à côté de Lina.

— Ah! laisse-moi m'asseoir assez près pour me rassasier de te voir, dit-il avec une tendresse passionnée; si tu savais combien j'ai désiré cette heure!

— Hélas! pourquoi êtes-vous parti? balbutia la malade, qui n'osait soutenir son regard.

— Oui, reprit-il d'un accent profond, je ne soupçonnais point ce qu'une pareille absence

peut avoir de cruel. Elle ne vous ôte pas seulement la paix, elle vous rend incapable de la retrouver plus tard. Cette aptitude à tout prendre en joie, ce sens du bonheur qui est le privilége de la jeunesse et de l'ignorance, vous le perdez. Ah! si tu savais, Lina, quels dégoûts m'ont navré au milieu de cette société rongée de vices à laquelle je me trouvais mêlé malgré moi, et que je devais m'efforcer de guérir!

— N'y avez-vous donc pas trouvé des triomphes, des plaisirs? demanda Lina timidement.

— Des plaisirs! répéta Rudolphe; tu as cru aux paroles de Dorothée, qui t'a vanté cette vie de passions frivoles; mais si tu connaissais le monde où elle a vécu!...

— Je ne le désire plus! répliqua la jeune femme avec une sorte d'effroi.

— Tu fais bien, Lina, reprit Rudolphe, que remuaient encore ses souvenirs récents, car qu'y trouverais-tu? Le mal adoré sans remords; le culte des sentiments sacrifié à celui du plaisir et de l'or; des jeunes gens au front desquels la couronne des illusions s'est fanée avant d'éclore; des vieillards niant Dieu les deux pieds dans la tombe, et se hâtant de donner à la dé-

bauche les quelques heures dérobées à la mort! Voilà ce qu'ils appellent une société! partout des hommes avides, sans flammes dans le sein, railleurs des vertus dont ils n'ont pas le courage, rapetissant la vie à leur taille en vendant tout au poids de la jouissance grossière! Ah! cette civilisation qu'on nous vante, Lina, elle est semblable au cadavre qu'emporte la mer. Parce qu'il surnage, parce qu'il a gardé la forme humaine et l'apparence du mouvement, on croit qu'il vit; mais la corruption seule le soutient au-dessus des flots, et sous cette mort agitée vous chercheriez en vain les battements du cœur.

— Est-ce vrai? mon Dieu!

— Les femmes, les femmes elles-mêmes, ces éternelles gardiennes de la pudeur et du dévouement, ont oublié leurs nobles instincts : elles ont accepté l'esclavage du pauvre et du faible sous le riche et le fort; elles ont consenti à rester une proie que la passion se dispute, un instrument de plaisir qu'elle achète. Les plus opulents et les plus hardis dans le vice sont devenus l'objet de leur préférence. Aussi partout le lien de la famille a-t-il été rompu, le foyer

domestique ouvert à la séduction, le mariage profané!...

Un frisson parcourut tout le corps de Lina.

— Ah! c'est là surtout, reprit le pasteur en se penchant vers elle avec amour, c'est au milieu de ce chaos de désordre et de honte que ta pensée me venait comme une consolation! En songeant à toi, je me disais que toute pureté, que tout amour n'étaient point perdus!... Alors, je me suis sauvé de cette fange humaine, j'en ai secoué les souvenirs sur notre seuil, et je suis entré ici comme dans un lieu saint.

Lina se leva droite et pâle; son courage était à bout... Elle étendit la main comme pour éloigner d'elle Rudolphe.

— Ne parlez pas ainsi..., murmura-t-elle brisée; je ne mérite pas le bien que vous pensez de moi.

Il l'attira contre son épaule.

— Tais-toi, tais-toi, dit-il avec une ineffable douceur, tu ne te connais pas toi-même, Lina. Ah! malheur à moi si tu avais ressemblé à tant d'autres! si je n'avais pu reposer mon amour dans une pleine confiance... si j'avais été trompé!

Elle détourna la tête.

— Quoi! balbutia-t-elle d'un accent entrecoupé, vous si bon. si miséricordieux, n'auriez-vous point pardonné?

Rudolphe se leva brusquement.

— Non, s'écria-t-il avec un emportement involontaire. L'indulgence est facile quand on ne blesse pas l'intérêt vivant de notre cœur! mais il y a au fond de chaque homme un point qu'on ne peut frapper impunément, un trésor qu'aucune main ne doit toucher, et ce trésor, pour moi, c'est ton amour... Oh! si je le perdais!

Ce dernier mot, qui avait presque été prononcé comme un cri, exprimait tant d'ardeur et de vague effroi, que Lina ne put le supporter; elle se couvrit le visage en chancelant. Rudolphe la soutint dans ses bras.

— Qu'as-tu donc? reprit-il alarmé; pourquoi ce trouble?... Mon Dieu! mais que se passe-t-il en toi? Depuis mon arrivée, j'essaye de te retrouver joyeuse et tendre comme autrefois... Tes yeux m'évitent, tes mains tremblent dans les miennes. Tu souffres de quelque chagrin que tu ne veux pas m'avouer... Je t'en conjure, parle, quel est-il?

Lina fit un effort pour redevenir maîtresse d'elle-même.

— Ce n'est rien, Rudolphe, dit-elle; mais... ce que vous avez dit là... tout à l'heure... m'a... émue... Je suis si faible.

— Ah! tu as raison, reprit-il en l'attirant à lui, je devrais songer que tu souffres, éviter tout ce qui peut t'agiter. Mais je t'aime tant, vois-tu, si tu savais... J'ai tant besoin de ton sourire! Lina! Lina! je donnerais mon âme pour ton bonheur!

Il l'avait assise sur ses genoux et la pressait dans ses bras avec une tendresse folle; mais loin de s'associer à son épanchement, la jeune femme continuait à trembler sur sa poitrine, et les baisers de Rudolphe rencontrèrent tout à coup une froide larme qui coulait sur ses joues.

Il se redressa comme frappé d'une blessure, et repoussant Lina avec explosion :

— Vous me trompez, s'écria-t-il en se levant, ce n'est point la maladie qui vous rend si pâle, qui arrache ces larmes : vous me trompez, il y a un secret que je veux connaître. Parlez, Lina.

— Rudolphe! Rudolphe! bégaya celle-ci qui reculait éperdue.

— Parlez! parlez! répéta-t-il plus emporté ; il le faut, je le veux!

— Taisez-vous, on vient!

Plusieurs voix, dominées par celle de Jorg, retentissaient en effet dans le vestibule. Le pasteur tressaillit, porta les deux mains à son front comme s'il eût voulu reprendre possession de lui-même ; puis, entendant que les voix approchaient, il montra à Lina sa chambre par un geste rapide, et elle s'y précipita.

XII

La Bible.

Jorg était radieux. Il s'avança vers Rudolphe les bras ouverts, et s'écria :

— Victoire! Jean! La harpe de David a apaisé Saül ; on t'accorde la permission de prêcher à Münden.

— J'en étais sûr! reprit Frédéric; notre gouvernement n'a jamais voulu tenir la lumière sous le boisseau ; il suffisait de lui bien présenter

les choses, et j'avais déjà expliqué la nouvelle doctrine au baron Barkman.

— Aussi n'y avait-il rien compris, continua Jorg gaiement. Il m'a d'abord traité de révolutionnaire et de païen.

— Vous avez cependant tout obtenu?

— Par hasard!

— Comment? demanda Rudolphe.

— Ah! tu ne connais pas le baron, reprit Kaufman en riant; figure-toi un magister de village, la robe de chambre boutonnée de travers, les lunettes sur le front et le nez barbouillé de tabac. Je veux d'abord parler raison, il me coupe la parole par une citation de Démosthène qui prouvait, selon lui, les dangers de notre croyance. Je rappelle qu'elle a été prêchée dans la Saxe et la Bohême sans exciter le moindre trouble, il me répond par trois vers d'Homère. J'invoque enfin le droit d'examen et la liberté de conscience, il me récite une strophe d'Anacréon! Ma foi, la patience m'échappe; je le somme de laisser là le passé pour s'occuper du présent, j'expose rapidement notre foi. Il avait beau entrecouper mon discours de maximes empruntées à Eschyle, à Sophocle ou Euripide,

je continuais bravement sous cette grêle de citations, comme un grenadier de Frédérie sous la mitraille, et je répétais que nous venions pour faire accomplir la loi de Dieu sur la terre; enfin il se fâche, s'emporte et prononce contre moi les imprécations de Philoctète contre Ulysse.

« — *Mortel haï, qu'oses-tu dire? Tu veux t'appuyer des dieux; tu les fais mentir à ton profit.*

« Ma foi, il était inutile de continuer sérieusement; je n'ai point encore oublié mon Sophocle, je lui réponds comme Ulysse :

« — *Non, je les fais parler vrai, et ceci doit être fait.*

« Le baron parut stupéfait, son visage s'épanouit; il reprend :

« — *Je te dis non.*

« Et moi je réponds, toujours d'après le scoliaste :

« — *Je le dis, il faut obéir.*

« — *Hélas! malheur à moi!* reprend mon interlocuteur ravi; *ainsi mon père n'a pas engendré en moi un homme libre, mais un esclave?*

« — *Non, il te fit semblable aux autres*

hommes avec qui tu dois prendre et renverser la ville de Troie.

« —*Jamais, dussé-je éprouver tous les maux; jamais, tant que ce roc existera! Je me briserai plutôt la tête en tombant de rocher en rocher.*

« — *Qu'on le saisisse, et qu'on lui ôte le pouvoir d'accomplir son projet!*

« En prononçant ce dernier mot, j'avais pris la main du baron, je l'attirais vers la table et lui présentais une plume pour signer la permission que j'étais venu solliciter; tout son être rayonnait de bonheur et de gloire; il s'écria :

« — *O mes mains, quel supplice pour vous!*

« Et se retournant de mon côté.

« — Vous avez suivi la version de Brunck dans la réponse d'Ulysse, dit-il; c'est la meilleure, incontestablement la meilleure. Ah! vous savez le grec? je ne croyais pas qu'il y eût parmi les *Ashvériens* des hommes aussi instruits. Dites-moi, cher maître, comment vous nommez-vous?

« — Jorg.

« — Cher M. Jorg, que pensez-vous de l'épithète donnée à Hercule dans sa seconde antistrophe, *Kalkaspis?* Croyez-vous qu'on doive

le traduire comme Brunck par *belliqueux?*

« Je réponds que le mot peut signifier *au bouclier d'airain*, et il s'écrie en battant des mains que c'est aussi son opinion. Sur quoi il commence une réfutation d'Herman, qui prétend qu'Hercule n'est jamais représenté dans la mythologie avec un bouclier. Tout en l'écoutant, je lui dictais et il écrivait; bref, quand le commentaire fut achevé, l'autorisation était également écrite. Je me suis hâté de prendre congé du baron, qui m'a reconduit jusqu'à la porte, toujours avec du grec, et ne m'a quitté qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais. »

— C'est admirable! s'écria Wrangel en éclatant de rire; qu'on nie encore après cela l'utilité des études classiques! Voilà une scène de Sophocle qui aura eu plus d'autorité que l'Évangile.

— Sur un fou! dit Jorg sérieusement. Mais maintenant il faut parler à des hommes : Walter et Botten ont été prévenus; ils réuniront au vieux temple tous ceux qu'ils savent dignes d'être initiés, et, dès ce soir, tu leur feras entendre ta parole.

— Ce soir? répéta Rudolphe. Quoi! le jour

même de mon arrivée, sans préparation!...

— En avais-tu donc besoin à Freiberg et partout où nous avons passé? Allons, remets-toi. Jean; l'air des jardins d'Armide a-t-il déjà amolli ton courage? Viens avec moi, il faut que je te parle.

Et, prenant le bras du pasteur, il l'entraîna vers l'avenue la plus écartée du jardin.

— Ils vont préparer leur sermon, dit Wrangel, tant mieux! Pendant ce temps, nous pourrons achever nos dispositions pour le dîner et le concert. Je tiens essentiellement à ce que le retour du cher cousin soit dignement fêté. A-t-on envoyé les invitations?

— Je ne sais, dit Stankar préoccupé; madame Dalchild s'était chargée...

— C'est juste; mais il faut avertir les musiciens! Vous veillerez à ce que la salle de verdure soit préparée, major. Beaucoup de rubans, de guirlandes, et une couronne au-dessus du fauteuil de Rudolphe. J'ai heureusement mon cabriolet à la grille; je serai de retour dans une heure.

Il acheva de boutonner ses gants, prit son chapeau et sortit précipitamment.

Le forestier le laissa partir, puis s'avança vers le corridor qui conduisait à la chambre de Lina.

Celle-ci s'y était réfugiée en quittant Rudolphe, et s'était laissée tomber à genoux devant son lit avec des sanglots et des larmes ; mais cette crise avait été courte. Trouvant du courage dans la grandeur même de son désespoir, elle se releva en essuyant ses yeux, et résolut d'imiter les condamnés qui, pour éviter les angoisses de l'attente, se donnent sur-le-champ la mort de leurs propres mains. Elle courut à son secrétaire, et, faisant un effort suprême, se mit à écrire rapidement quelques lignes à peine interrompues par des frémissements comprimés. Elle venait de laisser tomber sa plume et essuyait ses yeux gonflés de larmes pour relire son billet, lorsqu'une main s'avança brusquement et le saisit...

Elle se retourna avec un cri et se trouva en face du major.

— A qui cette lettre? demanda-t-il en serrant convulsivement le papier; est-ce encore au comte, madame, et lui assigne-t-elle un nouveau rendez-vous?

Lina ne put que joindre les mains, sa voix avait expiré sur ses lèvres.

— Pourquoi trembler? reprit Stankar avec une ironie farouche; ne connaissez-vous pas son habileté à déjouer la surveillance, et les arbres qui favorisent sa fuite ont-ils cessé d'ombrager votre balcon?

— Par grâce, par pitié!... balbutia la jeune femme suffoquée.

— Mais non, reprit le forestier, dont le regard s'était reporté vers le billet, cette lettre n'est point pour le comte!

— Rendez-la-moi! s'écria Lina qui étendit les mains pour la reprendre.

Le major l'écarta d'un geste et lut :

« Rudolphe... »

— Ah! pas devant moi! interrompit-elle en se cachant le visage.

Stankar reprit :

« Rudolphe, je ne veux point vous faire chercher plus longtemps le secret que vous m'avez demandé! ce supplice est trop horrible pour vous, pour moi-même... Rudolphe... Je ne suis plus digne de votre amour! »

Stankar s'arrêta, tous les muscles de son visage tremblaient, ses lèvres étaient pâles et ses moustaches hérissées. Il relut d'une voix glacée :

« Je ne suis plus digne de votre amour !... »

Puis regardant Lina, qui était tombée assise sur son lit et se tordait les mains en sanglotant :

— Ainsi, je ne m'étais pas trompé ! continua-t-il ; c'était vrai !... c'était vrai !

Lina se laissa glisser à ses genoux. Il recula de deux pas.

— Ce n'est point à moi qu'il faut demander grâce, madame, s'écria-t-il, mais à Rudolphe... Mon Dieu... plus digne de son amour !... Et c'est toi, malheureuse, qui as écrit cet aveu !...

— Il le fallait, dit Lina d'un accent entrecoupé ; je ne pouvais le retenir plus longtemps... Je souffrais trop !

— Et lui, avez-vous songé à ce qu'il allait souffrir en lisant ces mots ? reprit Stankar ; avez-vous pensé que cette lettre allait lui envoyer la honte, le désespoir, la mort ?...

— Que dites-vous ?

— La mort! répéta le forestier avec une énergie terrible, car il n'y survivra pas, vous le savez.

— Non, interrompit Lina éperdue : oh! ne dites pas cela, mon Dieu, je veux qu'il vive! Mais que faut-il donc faire? Accepter une tendresse à laquelle je n'ai plus de droits? tromper Rudolphe!

— Vous l'avez pu pour le couvrir de honte, et vous ne l'oseriez pas pour le sauver du désespoir! reprit le forestier d'un ton d'ironie méprisante. Ah! dites que vous n'avez pas le courage de l'expiation! Parce que vous trouvez trop difficile de supporter en silence le poids de vos remords, vous voulez confesser votre faute sans vous demander s'il y a un homme que cet aveu déshonore! Ce n'est pas assez pour vous d'avoir été infâme, vous voulez être lâche!...

— Mon oncle!... cria Lina égarée.

— Mais cela ne sera pas, continua Stankar, dont la voix s'élevait; il s'agit de sauver Rudolphe, madame, et vous le sauverez! Cet amour, que vous ne méritez plus, vous le subirez!... Ce sera votre châtiment!

— Oh! c'est trop horrible! bégaya Lina.

— Pensez-vous donc que le coupable ait le choix du supplice? Vous obéirez, madame; vous vous montrerez calme, empressée, joyeuse!...

— Mon Dieu!

— Je promets bien de ne rien laisser paraître, moi qui sais tout!... Je trouverai bien la force de vous appeler encore tout haut d'un nom affectueux... moi, qui vous méprise!

Lina tendit les bras avec un cri.

— Debout, madame! s'écria Stankar inflexible : essuyez vos yeux, étouffez vos soupirs, laissez au moins à Rudolphe le temps de vous haïr!

Lina écarta brusquement les cheveux qui voilaient son front...

— Ah!... oui!... s'écria-t-elle, oui... vous avez raison... Il faut d'abord le guérir de son amour... Alors il acceptera plus facilement ma perte... il pourra être heureux sans moi... Oh! je me tairai... je paraîtrai tranquille; mais si lui-même allait nous découvrir?...

— Un seul homme pourrait l'instruire, reprit Stankar d'une voix sombre, et il gardera le silence! Songez seulement à votre promesse. Tout à l'heure il faudra paraître au milieu de la fête improvisée pour le retour de Rudolphe;

tâchez de sourire et de laisser pour quelques heures, à celui qui vous aime, les illusions de son bonheur.

Lina porta son mouchoir à ses yeux pour en tarir les larmes, puis à ses lèvres pour apaiser ses soupirs. Le major venait d'ouvrir à sa pensée tout un horizon nouveau : là où il ne lui avait montré que la punition, elle avait aperçu le dévouement, rêve éternel de la femme. Le coup qui devait frapper Rudolphe, elle pouvait l'adoucir en gardant pour elle toutes les douleurs; elle pouvait dénouer, anneau par anneau, la chaîne qui liait leurs deux cœurs, amener insensiblement l'indifférence; puis, une fois dépouillée de l'amour qu'elle ne pouvait plus accepter, se consacrer tout entière à l'être qui le lui aurait retiré; se vouer à son bonheur sans attendre de reconnaissance, l'aimer seule à son tour, et subir toutes les humiliations réservées à ces tendresses patientes et dédaignées. Étrange espoir, impossible à réaliser peut-être, mais qui la relevait à ses propres yeux en lui donnant la perspective d'un rachat douloureux! Car qui peut dire l'ardeur d'un repentir de femme échauffé aux flammes du cœur? Pour

racheter la faute qu'elle pleure, rien ne lui paraît assez difficile. Aussi emportée dans ses remords que dans ses erreurs, elle multiplie les châtiments et élève au delà de toute mesure le prix du pardon. Tombée dans l'abîme, elle ne regarde plus la montagne où elle était autrefois assise dans sa sérénité, mais les étoiles elles-mêmes ; il ne suffit pas que l'expiation la relève, il faut qu'elle l'exalte, et la femme tombée n'a jamais demandé à redevenir une femme, mais une sainte.

Pendant que Lina retrouvait quelque espoir dans ces enthousiasmes de remords, le comte rêvait de son côté aux moyens de ne point abandonner sa proie. Traqué de toutes parts et ne marchant plus qu'entre des abîmes, il éprouvait cette rage obstinée de l'homme accoutumé à vaincre et qui voit pour la première fois la victoire près de lui échapper. Le temps et les efforts dépensés l'acharnaient d'ailleurs à cette œuvre étrange ; il n'y pouvait plus renoncer ; c'était pour lui une de ces passions fatales dont vous jugez les périls et auxquelles vous ne cessez point pour cela d'obéir. Le rapide instant de bonheur dû à la surprise et à la violence avait

allumé chez lui une ardeur aveugle, une sorte de soif insensée qui le précipitait vers le but de ses désirs à travers tous les obstacles.

Après avoir vainement attendu Lina au jardin, il rentra dans la maison, comptant y trouver Andréas et pouvoir le charger de la lettre qu'il voulait remettre à la jeune femme ; mais Andréas était en course pour la fête. Les amis et les voisins invités commençaient déjà à arriver dans la salle de verdure préparée par les soins de madame Dalchild ; Rudolphe, averti, venait de quitter Jorg pour les recevoir. De Leuthold revint au salon dans l'espoir d'y rencontrer Lina ; mais elle n'était point encore descendue. Il se rappela alors l'avertissement donné par lui à la jeune femme, chercha la Bible où il avait promis de déposer la lettre refusée, et l'aperçut à sa place accoutumée. Son parti fut pris à l'instant : après s'être assuré qu'il était seul, il saisit le livre, ouvrit le fermoir de vermeil avec la double clef qu'il portait toujours, glissa la lettre au milieu du volume et le referma avec soin.

Au même moment, Frédéric entrait avec madame Dalchild et plusieurs invités.

L'organisation de cette fête subite avait donné à la femme de l'ancien banquier viennois une animation et une activité qui lui étaient des plus favorables. Elle retrouvait quelque chose de ses habitudes d'autrefois et comme une ombre de sa gloire éclipsée. Obligée de suppléer Lina, que sa maladie exemptait de pareils soins, elle faisait prendre rapidement toutes les dispositions pour les rafraîchissements, l'orchestre, les tables de jeu, et Wrangel. qui s'était déclaré son aide de camp, la secondait en courant, s'agitant pour répéter les mêmes ordres un peu plus haut.

Tout le monde avait insensiblement quitté le jardin, où le brouillard du soir commençait à se faire sentir; Rudolphe lui-même venait d'y entrer avec Stankar et Lina ; les parties s'étaient organisées dans la pièce voisine, et les trois musiciens qui formaient l'orchestre faisaient entendre un prélude de valse lorsque Jorg entra.

— Ah! venez, M. Kaufman, s'écria Wrangel ; la fête est donnée au pape de votre Église, et vous en avez par conséquent votre part.

— Pardon, dit Jorg; les *Ashvériens* mar-

chent, M. le conseiller, mais ils ne dansent pas.

— Pourquoi donc, mon cher apôtre? reprit Frédéric en riant ; David a bien dansé devant l'arche d'alliance.

— L'avez-vous ici? demanda brusquement Kaufman; montrez-moi le symbole d'union entre le ciel et la terre, et, à l'exemple de David, j'exprimerai ma joie ; mais, pour le moment, je ne vois que trois musiciens gris, en attendant qu'ils soient ivres, qui vous mettent en mouvement ou vous arrêtent à volonté comme des marionnettes dont on tient les fils.

— Oh! excellent, s'écria Wrangel; entendez-vous cela, chers amis? et vous, mesdames? On nous compare à des marionnettes qui dansent pour le plaisir des bonnes d'enfants et des portières... Mais, en tout cas, la parade n'est pas complète, mon cher apôtre; je veux bien être *Hanswurst,* et vous serez, si vous voulez, le commissaire... Mais il faut de plus le diable ; le diable est de rigueur ; il nous manque le diable.

— Il y est, dit Jorg avec un sérieux que ne purent ébranler les éclats de rire de Frédéric ; il y est, M. le conseiller, non pas à découvert comme dans le drame qui amusait votre en-

fance, mais caché, sournois, hypocrite et baissant la voix. Je pourrais même vous dire au besoin ce qu'il fait.

— Vrai! interrompit Wrangel, qui riait toujours; eh bien, pardieu! je serais flatté de savoir...

— Il travaille à séduire une femme, reprit Kaufman, dont l'œil s'était fixé sur Frédéric.

— Ah bah!

— Il est de votre taille; il porte un habit comme le vôtre, et tout à l'heure il a pris le livre qui est là.

— Cette Bible?

— Oui, le livre saint, qui sert à une correspondance coupable.

— Comment savez-vous?

— J'étais tout à l'heure dans le jardin, près de cette fenêtre, et le rideau entr'ouvert m'a permis de tout voir. C'était vous!

— Moi?

— Vous avez pris cette Bible, vous l'avez ouverte pour y cacher une lettre.

— Comment?

— Silence! voici Rudolphe!

Mais cette précaution tardive était inutile, le

pasteur avait tout entendu. Il demeura d'abord cloué à sa place en entendant les paroles de Jorg bourdonner à ses oreilles sans pouvoir s'en rendre compte. Mais bientôt la lumière se fit dans son esprit ; de vagues soupçons y roulaient depuis le matin comme d'orageuses nuées ; ce fut un éclair qui les enflamma. Cependant il hésitait encore, son esprit ne pouvait accepter cette explication horrible. Il regardait autour de lui effaré et incertain, comme s'il eût cherché la preuve de ce qu'il devait croire. Dans ce moment madame Dalchild, qui allait de groupe en groupe distribuer des compliments pour en recevoir, et qui essayait au passage, devant chaque miroir, ses regards et ses sourires, se trouva devant lui ; il tressaillit, un doute traversa sa pensée : Si c'était elle !

La femme de l'ex-banquier ne lui laissa pas le temps de discuter la vraisemblance de sa supposition.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, cher cousin ? dit-elle en appuyant une main sur le bras de Rudolphe avec une câlinerie caressante ; vous restez là tout rêveur !... Songez-vous par hasard

au discours que vous devez adresser tout à l'heure à vos disciples?

— Ah! pardieu! je l'avais oublié, dit Frédéric en s'approchant; c'est ce soir qu'a lieu la réunion... Si nous y allions tous !

— Oui! oui! crièrent plusieurs voix.

— Il y aura foule, ce sera amusant, fit observer Dorothée.

— Et nous danserons en revenant, ajouta Wrangel.

— Mais sur quoi Rudolphe doit-il prêcher? demanda de Leuthold.

— C'est juste! Quel est votre sujet, mon cher précurseur? s'écria Frédéric.

Rudolphe le regarda.

— Mon sujet? répéta-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Vous voulez le connaître?... Ce sera la trahison de Judas.

Tout le monde parut surpris.

— Oui, reprit le pasteur, dont le regard se promenait autour de lui : j'appellerai la malédiction de Dieu et des hommes, non-seulement sur le lâche qui vend son maître pour trente pièces d'argent, mais sur tous les Judas dont la perfidie triomphe ; sur celui qui se glisse au

foyer domestique comme le serpent dans le paradis terrestre, et qui fait cueillir à la femme séduite ce fruit défendu de l'honneur. Je le montrerai, le sourire sur les lèvres, la main tendue vers l'ami qu'il trompe, portant son infamie comme une couronne, et pour prononcer sur lui l'anathème, je n'aurai qu'à répéter les paroles mêmes du livre saint....

Il courut à la Bible déposée sur le guéridon et voulut l'ouvrir; mais le fermoir résista.

— Prenez garde! vous allez tout briser! s'écria Dorothée.

— La clef! demanda Rudolphe précipitamment.

— Ma cousine doit l'avoir.

— Ainsi, c'est à elle?

Il se retourna vers Lina.

— La clef! madame! répéta-t-il hors de lui.

Mais Lina, avertie par un geste de Raphaël, avait tout compris et ne pouvait répondre.

— Vous refusez? s'écria le pasteur.

Et entr'ouvrant le livre avec violence, il fit sauter le fermoir de vermeil.

La lettre de Raphaël s'échappa des feuilles

brusquement séparées et vint tomber à ses pieds.

Il y eut un mouvement général. Stankar et le comte pâlirent ; Kaufman fit un geste de stupéfaction ; Lina, qui s'était levée d'un élan, se laissa retomber sur le fauteuil.

Müller regarda un instant la lettre, comme il eût fait d'une vipère roulée à ses pieds ; puis la relevant :

— Tu avais bien vu, Jorg ! dit-il avec un cri. C'était pour elle... Ah ! je saurai donc enfin la vérité !

Il brisa le cachet d'une main crispée : il déploya le papier et voulut lire ; mais le major l'arrêta.

— Vous ignorez qui a écrit cette lettre, dit-il, à qui elle est adressée ; vous n'avez pas le droit de la lire.

— Laissez, interrompit le pasteur.

Stankar avança brusquement la main et la lui arracha. Müller poussa un cri.

— Malheureux ! bégaya-t-il les deux bras levés.

— Oubliez-vous qu'on nous regarde ? dit le forestier tranquillement.

Rudolphe recula éperdu ; Stankar s'approcha du poêle et jeta la lettre dans les flammes.

Au même instant, l'horloge sonna huit heures, et Jorg, posant la main sur l'épaule de Jean, lui dit gravement :

— Les *Ashvériens* nous attendent à l'église du Wort.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE

SCEPTRE DE ROSEAU

PAR

Emile Souvestre.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

XIII

Le cimetière du Wort.

L'église du Wort, située dans l'un des faubourgs de Münden, était la plus ancienne de la ville, et elle avait subi toutes les transformations des croyances populaires du pays. D'abord édifiée en l'honneur du Fils de Dieu, comme l'indiquait son nom de Wort (*Verbe*), elle avait vu toutes les cérémonies catholiques alors que Luther n'avait point encore brisé en Allemagne le joug de la papauté. Plus tard, quand la réforme triompha, le culte évangélique avait été

substitué à celui de Rome, et l'ancienne église était devenue un temple protestant, mais on avait fini par la trouver malsaine et incommode. A mesure que le besoin du confort envahissait la tiédeur luthérienne, les voûtes du Wort avaient paru plus sombres, ses dalles plus froides, ses murailles plus humides, et l'on s'était décidé à construire un nouveau temple pourvu de calorifères pour l'hiver, de ventilateurs pour l'été, bien parqueté de chêne, garni de bancs élastiques, permettant enfin de faire son salut à l'aise et sans s'en apercevoir.

La vieille église avait alors été abandonnée pour les réunions accidentelles. C'était là que l'on tirait les loteries au profit des pauvres, que l'on célébrait les distributions de prix des écoles populaires, que les professeurs de passage faisaient des cours de mnémotechnie, d'économie politique ou d'agriculture.

En l'accordant à Jorg pour les prédications ashvériennes, on n'avait donc fait que suivre l'usage, et le mettre au rang de ces bohémiens de la science, ne pouvant trouver de patrie nulle part, transportant leur chaire de ville en ville comme une tente de Bédouin.

Cependant dans cette circonstance, le lieu n'aurait pu être mieux choisi, et son austérité pittoresque, son isolement, devaient seconder l'éloquence de l'apôtre.

Malheureusement ce dernier était loin d'avoir retrouvé le calme nécessaire pour la prédication annoncée.

Arrivé au Wort avec Kaufman avant les disciples qui devaient l'y rejoindre, il s'était arrêté dans le cimetière placé derrière l'église, sous prétexte de recueillir ses idées, et parcourait d'un pas précipité l'étroit sentier qui se dessinait à travers les herbes touffues. Mais sa pensée cherchait en vain à se fixer sur la réunion qui se préparait : un invincible entraînement la reportait sans cesse aux *Sennhutten*.

Jorg, à qui la précipitation fiévreuse de ses mouvements faisait soupçonner son trouble, s'approcha.

— Tout a été disposé pour la réunion de nos frères, dit-il, l'entrée du temple est éclairée.

— En effet, répliqua le pasteur, qui jeta un regard distrait sur le porche du Wort, mais l'heure n'est point encore sonnée...

Et se rapprochant de Kaufman :

— Quand cet homme a déposé la lettre dans la Bible, ajouta-t-il plus bas, vous êtes sûr qu'il en avait la clef?

— Oui, répondit Jorg; mais repousse maintenant ces pensées...

— Et vous avez bien reconnu Frédéric Wrangel ?

— Autant que l'on peut reconnaître de loin et sans voir le visage ; une ressemblance de costume a pu me tromper.

— Ce doit être lui... Il l'aimait autrefois.

— N'a-t-elle point repoussé sa recherche?

— Oui... Mais cette lettre !...

— L'avait-elle autorisée? Es-tu même certain que ce fût pour elle? Pourquoi te tourmenter d'avance, Jean? Rappelle-toi le ministère que tu vas remplir ; songe que tu fais entendre ici ta parole pour la première fois.

— J'y songe, j'y songe, dit Rudolphe, chez qui les objections de Kaufman faisaient renaître un rayon d'espoir. Vous avez raison... elle pouvait ignorer... Mais alors, pourquoi cette tristesse... ce trouble?...

Jorg posa un bras sur son épaule.

— Tu le sauras plus tard, mon fils, répli-

qua-t-il affectueusement ; mais, ce soir, secoue ces noires inquiétudes; souviens-toi que tu vas avoir à expliquer notre doctrine devant une foule nouvelle; que ta voix doit ouvrir des cœurs hautains fermés par le doute, raffermir les timides, glorifier les forts! Tout à l'heure la foule remplira ce temple ; tu auras là tes disciples, tes amis, tes parents...

Le pasteur se redressa.

— Mes parents! répéta-t-il. Ah! oui... elle aussi viendra... elle l'a promis... Oui... il faut qu'elle m'entende... ce sera une épreuve!... Je pourrai suivre sur son visage l'effet de mes paroles... Si elle se trouble encore... plus de doute... elle m'aura trompé ; et alors... alors, je partirai.

— Que dis-tu ? s'écria Kaufman.

— Ce soir même, sur-le-champ, reprit Rudolphe avec désordre, nous fuirons ensemble, mon père ; car vous ne m'abandonnerez pas, vous!... Nous irons loin, bien loin ; le temps guérit toutes les blessures... je l'oublierai, j'en suis sûr ; je la haïrai... je...

Et s'arrêtant tout à coup avec une explosion de larmes :

— Oh ! je mens, je mens, balbutia-t-il en appuyant son visage sur la poitrine de Jorg, je l'aimerai toujours !

Le vieillard l'écarta brusquement.

— Est-ce bien toi que j'entends, Rudolphe? dit-il d'un accent de douloureux reproche; ton amour pour cette femme va-t-il donc à ce point de délire?

— Eh bien, oui, reprit le pasteur éperdu : c'est ma force, ma volonté, ma vie ! Tout me vient de lui, et tout retourne à lui ! Dans ces derniers temps, si vous avez trouvé ma parole plus puissante, mon zèle plus ardent, c'est que je pensais à Lina! Mes triomphes n'étaient plus pour Dieu, mais pour elle. Sûr d'être aimé, j'étais fort, et je suis redevenu faible depuis que je doute. Vous avez cru que j'avais l'énergie de l'apôtre, mon père ; je n'avais que celle de l'amant.

— Et tu oses l'avouer, malheureux ! répliqua Jorg avec une chaleur indignée ; tu ne rougis point de cette lâcheté de cœur ! tu refuses de sacrifier ton amour devant cette croix où ton maître a sacrifié sa vie ! Mais as-tu donc oublié que tu appartenais à notre croyance? que tu avais

accepté sur ton honneur et sur ton salut la mission que tu trahis? Ah! c'est trop d'hésitation! choisis enfin ta route! ne détourne point la tête; ne baisse pas les yeux ainsi, mais réponds : veux-tu trahir ton Dieu?

— Ah! mon père! s'écria Rudolphe avec horreur.

— Si tu ne le veux pas, dit Jorg, redeviens homme; referme ton cœur sur ta souffrance et fais ton devoir.

Le pasteur releva la tête.

— Je le ferai, je le ferai, dit-il avec un effort douloureux; votre main, Jorg, et conduisez-moi au temple; la force dont je manque, Dieu me la donnera.

Kaufman profita de ce retour d'énergie pour entraîner Rudolphe au Wort, où une foule nombreuse était déjà rassemblée.

Une des facultés les plus étranges accordées à l'âme humaine est, sans contredit, celle de faire face à deux besoins contraires en se dédoublant. On dirait qu'il y a en nous plusieurs puissances qui, comme les deux biches de la fable, se font chasser successivement, afin que l'une repose pendant que l'autre combat. A la vue de ceux

qui attendaient sa parole, le pasteur sentit sa préoccupation changer d'objet. L'image de Lina fit place à celle du nouveau règne annoncé ; toutes les activités intérieures employées à la recherche du fatal mystère semblèrent s'arrêter pour faire place à d'autres activités également ardentes qui entrèrent en mouvement. On eût dit une meute lassée qui se couchait pour reprendre haleine et laissait le champ libre à une seconde meute jusqu'alors inoccupée. Les douloureuses pensées dont Rudolphe était poursuivi s'assoupirent sans s'éteindre. Ramené au souvenir de son apostolat, il retrouva cette inspiration caressante et enflammée qui rendait son éloquence irrésistible. Jamais sa voix n'avait été plus vibrante, ses élans plus emportés, sa prière plus fervente : les larmes qu'il tenait entassées dans son cœur avaient communiqué à sa parole une onction éplorée à laquelle rien ne pouvait résister. Les explosions d'enthousiasme, difficilement comprimées, l'interrompaient à chaque instant et, loin de l'arrêter, donnaient un nouvel élan à ses expansions; car dans ce développement même de sa doctrine, c'était encore ses passions qu'il révélait. L'homme est ainsi créé

que tout ce qu'il exprime reproduit forcément ce qu'il y a en lui, comme la statue reproduit le moule d'où elle sort : sous la généralisation de l'idée, sous la formule de la science, se dessine la personnalité du savant ou du philosophe ; et, quoi que nous fassions, nous ne pouvons jamais que nous raconter nous-mêmes.

Lina et Stankar le comprirent. La véhémence pathétique du pasteur avait pour eux une signification qu'elle ne pouvait avoir pour un autre ; ils en devinaient la source ; ils en sentaient l'amertume ; ils s'effrayaient de ces abjurations foudroyantes, de ces appels de cœur, de ces prières émouvantes au fond desquelles ils entendaient bruire les larmes. Le forestier ne put supporter l'admiration par laquelle on accueillait cette éloquence de désespoir ; il lui sembla que l'on applaudissait un crucifié ! Profitant du voisinage d'une porte de dégagement, il se glissa le long du cloître et gagna le cimetière qui s'étendait derrière le Wort.

La nuit était orageuse ; le ciel, par instants lumineux, s'enveloppait tout à coup d'obscurité que ne tardait pas à remplacer le rayonnement des étoiles. Cette alternative d'ombre et de

lumière donnait au champ mortuaire quelque chose d'étrange : les tertres, tantôt obscurs, tantôt éclairés, semblaient animés de je ne sais quel mouvement, et les ifs, au travers desquels brillaient des lueurs brisées, prenaient çà et là mille formes changeantes; un vent faible et chaud glissait dans les feuilles avec une rumeur confuse.

Le forestier suivit lentement la route qui se trouvait devant lui. A droite et à gauche s'élevaient des niches de pierre rongées par le temps et dépouillées des saintes images qui les avaient autrefois consacrées; une grande croix entourée de degrés se dressait à l'extrémité du cimetière, et, plus loin, s'ouvrait une sortie donnant sur le faubourg.

Stankar venait de dépasser la dernière niche, à demi enfouie sous le lierre, lorsqu'une ombre s'en détacha tout à coup et parut vouloir se dérober dans les ténèbres ; mais les étoiles éclairèrent subitement l'espace qu'elle allait franchir ; elle s'arrêta surprise, et le major reconnut le comte de Leuthold.

Il est des hasards funestes contre lesquels toute prudence humaine demeure impuissante. Après son entretien avec Lina, le forestier avait

résolu d'éviter le comte jusqu'au départ de sa nièce, qu'il voulait faire emmener par Rudolphe. Décidé à venger l'honneur de son sang, il voulait, pour cela, choisir son temps. Mais il se trouvait dans un de ces instants où notre colère, longtemps rugissante, n'attend qu'une occasion pour briser sa chaîne. La rencontre de Raphaël fut pour lui comme un défi jeté au milieu de sa douleur; elle mit à bout tout ce qui lui restait de patience.

Il s'avança rapidement vers le comte, qui, se voyant reconnu, s'arrêta.

— Je ne vous cherchais pas, dit-il vivement ; mais puisqu'enfin je vous trouve seul, il faut que je vous parle.

— Je suis aux ordres de M. le major, répliqua de Leuthold d'un air contrarié.

— Que venez-vous faire ici? reprit impétueusement le forestier; pourquoi vous glissez-vous dans l'ombre comme un assassin? Quelle est la trahison que vous préparez?

— M. le major n'attend point sans doute de réponse à une pareille question? dit Raphaël froidement.

— En effet, reprit Stankar, elle serait inu-

tile, je vous connais! Ce que vous avez fait doit m'expliquer suffisamment ce que vous pouvez, ce que vous devez faire! Mais il y a un arriéré de perfidie à régler entre nous, M. le comte, et puisque je vous ai rencontré sur mon chemin, nous le réglerons ce soir même.

— Le major n'a qu'à parler, je l'écoute.

— Je ne rappellerai point ce qui s'est passé, reprit le forestier qui se contenait à peine; vous êtes venu sous un toit qui, avant votre arrivée, n'abritait que des heureux; vous avez accepté l'amitié du mari pour mieux séduire la femme, et quand le crime a été accompli, vous avez persisté avec la rage de la méchanceté. Ce n'était point assez pour vous de la souffrance de vos victimes, il fallait la savourer, en sentir tous les frémissements, les tenir enfin mourantes sous votre main jusqu'à ce que vous fussiez ennuyé de leur agonie! Tout cela, vous l'avez fait librement, joyeusement, sans remords! Vous en aviez le droit. Pour vos pareils, c'est la distraction ordinaire et naturelle, aussi ne me plaindrai-je pas. Seulement, M. le comte, je vous demanderai d'abréger ce jeu infâme. Vous avez brisé assez de cœurs ici pour vous trouver satis-

fait. Allez ailleurs ! Cherchez quelque autre foyer paisible où vous puissiez porter la flamme. Ici, nous ne voulons plus laisser fouiller nos cendres; c'est assez du supplice, sans qu'il faille supporter encore la présence du bourreau ! Partez sans plus attendre, je vous le demande; et si ce n'est point assez... je l'exige !

L'accent amer du forestier était insensiblement devenu menaçant ; de Leuthold, qui avait tout écouté avec un sourire froid, le regarda de toute sa hauteur.

— Dès que M. le major commande, dit-il d'un ton ironiquement mesuré, il voudra bien qu'on s'informe des dangers de la désobéissance.

— Ah! ne prolongez pas à plaisir ce débat, M. le comte! s'écria Stankar dont le sang-froid disparaissait; si vous refusez...

Il s'arrêta.

— Eh bien? demanda Raphaël nonchalamment.

— Si vous refusez, c'est entre nous une lutte à mort, cria le forestier qui n'était plus maître de sa colère.

Raphaël le mesura tranquillement.

— Il faudrait d'abord me la faire accepter,

dit-il, et M. le major sait que je ne le puis.

— Qui vous en empêchera? reprit Stankar en tressaillant; oseriez-vous nier mes droits à une réparation, et avez-vous oublié que la femme déshonorée par vous est ma nièce... ma fille?

— C'est précisément ce titre qui rend tout combat impossible.

— Que dites-vous?

— Je dis, M. le major, que pour un duel les armes doivent être égales, et qu'ici elles ne peuvent l'être, car vous avez seul intérêt à ce combat.

— Comment?

— Si je succombe, le secret de ce qui s'est passé meurt avec moi, et vous délivrez à jamais Lina de ma présence; si je l'emporte, ma victoire même m'empêche de paraître à ses yeux taché de votre sang, et ainsi, quoi qu'il arrive, vous la séparez de moi.

— Mais ne comprenez-vous donc point qu'il faut que cela soit?

— Pour vous peut-être, non pour moi.

Stankar stupéfait regarda le comte. Cette tranquille audace dépassait tout ce qu'il avait

pu supposer ; il laissa retomber ses bras comme si elle eût désarmé sa colère elle-même.

— Et c'est à moi que tu oses parler ainsi? dit-il. Tu oublies donc que tu es à ma merci? que j'ai droit d'exiger telle réparation qu'il me plaira? que si tu refuses, j'irai te provoquer publiquement?

— Vous ne le ferez pas, dit Raphaël en souriant, vous ne pouvez le faire : pour justifier votre insulte, il faudrait en déclarer la cause.

Le forestier tressaillit.

— Quant à une provocation sans motif, continua de Leuthold, mon refus d'y répondre ne peut faire soupçonner mon courage ; le passé tout entier répondrait à un pareil soupçon. Vous voyez donc, M. le major, que les menaces sont inutiles et que ce n'est pas moi qui suis à votre merci.

Ce calme audacieux porta jusqu'aux dernières limites la colère de Stankar ; exaspéré par cette espèce de défi, il saisit le bras du comte, et approchant son visage du sien :

— Ainsi, tu ne veux ni partir ni me rendre raison, dit-il les dents serrées. A force d'insolence, tu espères lasser mon indignation...

Prends garde, Raphaël de Leuthold!... Si tu es encore un homme, ne me force pas à une de ces insultes qui font rougir celui qui la fait! N'est-ce donc pas assez de te dire que je te méprise, que je te hais, que tu es un traître... un menteur... un lâche?... Quoi! pas même un éclair de honte ou d'indignation dans tes yeux? N'y a-t-il plus en toi une seule trace d'honneur, un seul souvenir de fierté? Quoi!... plus rien?

— M. le major voit qu'il me reste au moins la patience! dit Raphaël en se dégageant.

Le forestier porta les deux poings à son front.

— O mon Dieu! s'écria-t-il; ne pas connaître d'injure qui puisse remuer cette âme de boue!

Et comme si un souvenir lui revenait subitement :

— Ah! je me trompe! reprit-il vivement. Écoutez, M. le comte; peu vous importe que l'on vous accuse d'être un infâme, n'est-ce pas? Eh bien, je ne le dirai pas! mais je dirai que le nom porté par vous est un mensonge!

De Leuthold pâlit.

— Je dirai que vous ne le devez pas à la naissance, ajouta Stankar; mais que vous l'avez reçu comme une aumône.

— D'où savez-vous...? interrompit Raphaël vivement.

— Je dirai, acheva le major, que le noble comte de Leuthold a été ramassé dans la fange d'un hospice!...

— Ah!... une épée, monsieur! interrompit ce dernier avec un cri furieux.

— Enfin, dit le forestier, j'ai donc trouvé le joint de ton âme! Viens!

— C'est un combat à mort! répliqua précipitamment Raphaël, qui se dirigeait avec le forestier vers la sortie donnant sur le faubourg.

— A mort! répéta celui-ci.

— Je vous laisse le choix des armes.

— Les premières trouvées.

— Ici près loge un de mes amis.

— Allons!

Ils venaient d'atteindre les marches du cimetière, quand un bruit de pas retentit dans la rue qui se trouvait plus bas; deux soldats passaient en se dirigeant vers leur caserne. Stankar courut à leur rencontre et revint avec eux.

— Nous n'aurons pas besoin d'aller plus loin, dit-il, voici des témoins et des armes.

Il avait dégainé le sabre d'un des cavaliers; Raphaël dégaina l'autre. Les deux soldats voulurent connaître d'abord le sujet de la querelle.

— Nul ne peut le savoir, répliqua Stankar, et toute réconciliation est impossible. Mettez-vous en défense, M. le comte.

Les fers se croisèrent, et la lutte commença.

L'obscurité permettait à peine aux deux adversaires de juger des coups qu'ils portaient ou qui leur étaient portés; le fugitif scintillement des armes pouvait seul diriger leurs regards. Ils continuèrent quelque temps avec des chances égales, mais la fougue du major allait lui devenir fatale lorsqu'un nouvel acteur parut tout à coup à l'entrée du sentier qui traversait le cimetière.

Attiré par le cliquetis du fer, il accourut vers les ombres qu'il voyait s'agiter près de la grande croix, et poussa tout à coup un cri.

Les deux combattants s'arrêtèrent et reconnurent Rudolphe.

XIV

Homme et prêtre.

Le pasteur s'élança vers eux les bras étendus.

— Bas les armes, frères ! cria-t-il avec une autorité exaltée.

Et reconnaissant tout à coup le comte et le forestier :

— Vous ! reprit-il stupéfait ; vous, l'épée à la main ! Ah ! c'est Dieu qui m'envoie.

Il saisit les deux fers, les leur arracha, et, les jetant au loin, retint dans ses mains leurs deux mains désarmées.

— Est-ce bien vrai ? reprit-il en les entraî-

nant à quelques pas; vous, major, et vous, Raphaël!... Malheureux! mais vous ne voyez donc pas où vous êtes? des tombes sous vos pieds et la croix au-dessus de vos têtes!

— Eh bien, allons ailleurs! interrompit Stankar dont la colère n'avait fait que grandir.

— Vous trouverez Dieu partout! reprit le pasteur. Major, revenez à vous! Quelle est la cause de cette querelle? D'où peut venir une pareille fureur? Répondez, major, je veux le savoir!

Stankar baissa la tête avec embarras. Raphaël, au contraire, sourit.

— Pourquoi hésiter, monsieur? demanda-t-il les yeux fixés sur le forestier; vos insultes et vos menaces m'ont forcé à ce combat; prouvez que vous étiez dans votre droit; Rudolphe nous écoute; justifiez devant lui votre provocation.

Le major regarda de Leuthold; tant d'audace dépassait tout ce qu'il avait pu prévoir.

— Cet homme est un démon! balbutia-t-il.

Et comme Rudolphe cherchait à l'entraîner:

— Laisse-moi, reprit-il en lui échappant, tous les anges du ciel me prieraient pour cet infâme,

que je serais sourd. Il faut que l'un de nous meure!

— Ah! je ne vous quitte pas, dit le pasteur en le suivant. Je m'attache à vos pas, major, je vous suivrai partout, je me jetterai devant votre arme. Je vous garderai comme un assassin.

Stankar blessé tressaillit.

— Tu oublies à qui tu parles, Müller, dit-il.

— Je parle au nom de Dieu et comme son ministre, répliqua Rudolphe avec une noblesse souveraine; ce titre l'emporte sur tous les autres, et c'est à vous d'écouter avec respect. Que celui qui a offensé l'autre s'élève jusqu'au repentir, et que celui qui a été offensé laisse tomber le pardon de son âme. Raphaël... major... pressez-vous tous deux sur ma poitrine... le cœur d'un prêtre est comme le ciel, ouvert à tous! Que ces mains ennemies se tendent l'une vers l'autre!

Il avait pris la main du comte, qui se laissa attirer et appuya un bras sur l'épaule du pasteur : à cette vue, Stankar ne fut plus maître de lui.

— Judas! s'écria-t-il; le baiser après la trahison.

Ce cri ne lui était point échappé qu'il eût voulu le retenir; mais il était trop tard; Rudolphe avait tressailli, et lâcha la main du comte.

— La trahison! répéta-t-il subitement illuminé. Grand Dieu! Jorg se serait-il trompé tout à l'heure?...

Et regardant Raphaël:

— C'est la même taille que Frédéric, continua-t-il, le même costume... Oh! s'il se pouvait! Major... je veux tout savoir, il le faut!

— Plus bas, interrompit Stankar, on vient...

Deux formes blanches se dessinaient, en effet, dans l'ombre et s'avançaient rapidement; c'étaient Lina et madame Dalchild, qui avaient voulu rejoindre Rudolphe après la prédication, et qui, entendant des voix hautes et irritées, accouraient inquiètes. Au moment où elles atteignirent la ligne de lumière qui éclairait une partie du sentier, Müller les reconnut.

— Ah! je saurai donc enfin la vérité! s'écria-t-il.

Et courant à leur rencontre, il saisit Lina par

les mains et la traîna devant Raphaël et le forestier.

A la vue de ces visages pâles, de ces soldats, de ces armes encore nues, la jeune femme fut prise d'une sorte de vertige ; elle comprit que tout était découvert et tomba à genoux en demandant grâce. Müller recula les cheveux dressés.

— Ainsi, dit-il, c'était pour lui ; cet homme... était son amant!

Lina ne répondit rien, mais tomba affaissée sur elle-même, les bras en avant et la tête flottante...

Le comte avait fait un pas en arrière, et Stankar se couvrait le visage de ses deux poings fermés. Il y eut une pause. Müller, égaré, regardait autour de lui comme s'il n'eût pu croire à la réalité de ce qu'il voyait et de ce qu'il sentait.

— C'est vrai, bégaya-t-il enfin, vrai... O mon cœur !... brise-toi...

Et apercevant Lina courbée à ses pieds :

— Elle ose rester là ! reprit-il d'un accent plus élevé. Dites donc que tout cela est faux, madame... Prouvez-moi qu'on a menti... défen-

dez-vous enfin !... Mais non, vous tremblez... vous êtes pâle !... Et tu n'as pas peur que je t'écrase sous mes pieds !

— Tuez-moi, tuez-moi, Rudolphe ! murmura Lina mourante.

— Laisse cette malheureuse, interrompit Stankar qui s'était jeté devant la jeune femme ; ce n'est pas elle que tu dois punir !

Müller se redressa.

— Ah ! vous avez raison, s'écria-t-il, le coupable est cet homme. Je m'explique tout maintenant. Dans ce duel, c'était mon honneur que vous vouliez venger ; mais me voilà ! A moi une arme !

Il se précipita sur le sabre relevé par un des soldats.

— Défends-toi ! cria-t-il en marchant droit vers le comte, qui était demeuré immobile.

Le forestier et madame Dalchild s'élancèrent au-devant de lui.

— Laissez ! cria Müller dont la fureur et le désespoir étaient devenus du délire. Qu'il s'arme ! qu'il se défende !

— Je ne croiserai point le fer contre vous, Rudolphe, dit Raphaël d'un ton ferme.

— Tu refuses? cria le pasteur l'œil égaré et les lèvres tremblantes. Misérable! mais tu ne vois donc pas que si tu refuses de te défendre, je te tuerai?... Raphaël, n'entends-tu pas des voix qui t'appellent du fond de ces tombes? L'heure du châtiment est venue.

Il avait échappé au major et à Dorothée, et s'était élancé vers de Leuthold. Celui-ci recula par un mouvement involontaire jusqu'aux degrés de la grande croix, contre lesquels il s'arrêta à demi renversé. Rudolphe, fou de colère, levait son arme pour le frapper lorsque Jorg apparut tout à coup derrière le calvaire de granit, et étendant la main en avant :

— Rudolphe, dit-il d'une voix forte, c'est sur cette croix que le Christ a pardonné à ses bourreaux.

Le pasteur leva les yeux, aperçut la douce image du Crucifié, dont le pâle visage, éclairé par la lune, se penchait vers lui, et recula en laissant tomber son arme.

Stankar la releva vivement.

— Partez, monsieur, dit-il tout bas à Raphaël, nous nous reverrons.

— Je l'espère, dit de Leuthold, qui s'enve-

loppa dans son manteau et disparut avec les deux soldats.

Dorothée avait également emmené à l'écart Lina ; Müller s'était agenouillé sur les degrés de la croix et s'efforçait de répéter une prière.

Pendant quelques instants on n'entendit que son accent entrecoupé et les faibles gémissements de Lina ; mais tout à coup un chœur de voix éloignées s'éleva dans la nuit, faisant entendre une des hymnes de triomphe des *Ashvériens*. A travers l'obscurité silencieuse et les murmures de cette double douleur, les voix unies chantaient :

Voici que, sortant de ses voiles,
De l'avenir s'étend l'azur
Frères, dans chaque cœur obscur,
Voici le lever des étoiles.

— Entends-tu ces chants? dit Kaufman en se penchant vers Rudolphe ; ce sont les disciples conquis par ta parole qui célèbrent l'avénement de la bonne nouvelle!

Et les voix plus distinctes reprirent :

Voici l'échelle qu'en rêvant
Jacob vit briller dans les flammes ;
Les degrés sont le dévoûment ;
Les anges qui montent, nos âmes.

— Ils ont quitté le temple, dit le pasteur qui avait remarqué que les chants s'approchaient.

— Oui, répondit Jorg; ils te savent ici, et viennent te demander encore des consolations et des encouragements.

— A moi! répéta Rudolphe, des encouragements... des consolations... Oh! c'est une raillerie !

— Que dis-tu?

— Je dis que vous aviez raison, mon père, quand vous vouliez arracher mon âme à ce funeste amour! Mais je vengerai mes douleurs.

Kaufman l'entoura de ses bras.

— Tais-toi, Jean! s'écria-t-il; tais-toi, mon fils!... As-tu oublié que le prêtre ne peut ni frapper ni maudire?

— Faites alors qu'il ne puisse souffrir, interrompit Müller avec emportement; ai-je perdu le droit d'être homme? Quand on m'enlève tout, quand je sens ma tête qui se perd de désespoir et de rage, vous, qu'on n'a pas frappé, vous descendez de votre piédestal comme la statue du commandeur, vous mettez votre main de

marbre sur mon cœur, et vous me dites : «Tais-toi ! » Ah ! dites donc aussi à mon sang de ne pas brûler mes veines, à mon cœur de ne pas se briser !... Si vous me défendez la plainte, commencez donc par m'ôter la douleur.

— Plus bas, malheureux ! dit Jorg qui entendait déjà le bruit des pas de la foule; songes-tu que l'on pourrait t'entendre ? Ne montre pas à nos frères ta faiblesse ; reviens à toi, pense que ceux que tu as appelés à la lumière sont là... Ils approchent... écoute...

Le chœur venait en effet de s'élever de nouveau.

Voici que vers l'arche, au retour,
La colombe des découvertes
A rapporté les branches vertes,
Et la colombe, c'est l'amour !

Ces voix fermes et graves s'élevant au milieu des ténèbres pénétrèrent au fond du désespoir de Müller ; il releva la tête et prêta l'oreille. Kaufman profita de ce mouvement.

— Écoute ces hymnes qui t'enseignent l'espoir, dit-il à demi-voix. Rudolphe, détourne les yeux de la terre ; rappelle-toi ce que tu es...

— Oui, reprit le pasteur avec un effort su-

prême, et en se pressant contre la croix, je suis prêtre!... je suis prêtre!... O mon Dieu! rendez-moi un instant de calme, la raison. Mais ma tête n'est que trouble et douleur... que pourrai-je leur dire?

— Recueille-toi ; écoute ce que Dieu dit dans ton cœur, et répète-le tout haut sans crainte. As tu oublié combien de fois tes inspirations t'ont soutenu? Du courage, Rudolphe, et surtout prends garde que la lueur des étoiles ne laisse voir tes larmes.

Les *Ashvériens* étaient entrés dans le sentier bordé par les niches de pierre ; ils approchaient lentement, et, après une pause, ils avaient repris :

Marchons vers la terre promise ;
Marchons, car c'est en nous que Dieu
A mis la colonne de feu
Et la baguette de Moïse.

Müller, toujours à genoux, était demeuré immobile; il s'efforçait en vain de redevenir le maître de son esprit égaré ; tous les souvenirs tourbillonnaient en lui comme les images d'un rêve.

La foule des disciples s'était arrêtée à quelques pas et avait fait silence. Il y eut un long moment d'attente. Enfin, Jean le Précurseur se leva chancelant. Son visage pâle se dessinait dans l'obscurité comme celui d'un fantôme. Il passa plusieurs fois la main sur son front comme s'il eût voulu rappeler sa mémoire éperdue. Enfin ses lèvres, obéissant aux préoccupations de sa douleur, murmurèrent les versets de la femme coupable.

« Les scribes et les pharisiens lui dirent :

« — Maître, cette femme a été surprise commettant l'adultère.

« Or, Moïse nous a commandé dans sa loi de lapider celles qui ont commis ce crime.

« Mais toi, qu'en dis-tu ?

« Alors Jésus, s'étant penché, écrivait avec son doigt sur la terre.

« Et comme ils continuaient à l'interroger, il leur dit :

« — Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.

« Alors, étant condamnés par leur propre conscience, ils sortirent un à un.

« Et Jésus, ne voyant plus personne que la femme, lui dit :

« — Puisqu'ils ne t'ont pas condamnée, je ne te condamne pas non plus. »

Ici le prêtre s'arrêta... Cette citation, qui n'avait été qu'une sorte de monologue de ses propres agitations, sembla les accroître; il promena autour de lui des regards éperdus.

— Le Christ ne l'a point condamnée, murmura-t-il sans voir ceux qui l'écoutaient. La femme était coupable, et elle se leva pardonnée...

Mais, à ce mot, ses regards rencontrèrent le visage éploré de Lina, qui s'était redressé dans l'ombre; il jeta un cri :

— Pardonner, répéta-t-il, quand elle a lâchement trompé celui qui avait mis en elle toute sa confiance, celui qui en avait fait sa joie!... qui l'aimait plus que Dieu!... Non!... non! jamais!

— Rudolphe, que dis-tu? interrompit Jorg épouvanté.

— Point de miséricorde! cria Müller, et qu'elle soit maudite!... maudite!...

Il ne put en dire davantage ; les forces lui manquèrent ; il chancela tout à coup, et, glissant le long des degrés, demeura évanoui au pied de la croix.

XV

CONCLUSION.

La nuit venait de finir, le soleil étincelait sur l'allée de tilleuls et à travers les clématites dépouillées de leurs fleurs ; mais tout était encore silencieux aux *Sennhutten*.

Cependant nul ne s'était endormi : des lumières avaient brillé jusqu'au jour dans toutes les chambres. Rudolphe, enfermé, avait refusé de voir le major et Kaufman lui-même ; mais il avait écrit plusieurs lettres portées à leur adresse par Andréas.

Wilhelmine venait de descendre au salon et se tenait appuyée à la fenêtre, les yeux gonflés de larmes. Instruite d'une partie de ce qui s'était passé. elle avait deviné le reste ; mais, impuissante à rien empêcher, elle attendait, le cœur plein d'angoisses, comme le spectateur épouvanté qui du haut de la falaise regarde le naufrage qu'il ne peut prévenir.

Elle était là depuis longtemps déjà, quand le bruit d'une porte la fit retourner ; elle se trouva en face de Lina.

Le changement opéré dans cette seule nuit était aussi terrible qu'effrayant. Les yeux creusés de la jeune femme marquaient comme deux taches sombres son visage livide, et une légère teinte argentée avait blanchi ses cheveux à demi épars. Elle s'était d'abord arrêtée sur le seuil, mais voyant que Wilhelmine était seule, elle courut à elle et arrêta le cri de surprise qui allait lui échapper.

— Taisez-vous, dit-elle d'un accent bas et haletant ; mon oncle vient de sortir ?

La jeune fille répondit affirmativement.

— Et Rudolphe est toujours enfermé ?

— Toujours.

Elle s'approcha de la porte qui conduisait à la chambre du pasteur.

— Eh bien, j'attendrai, reprit-elle; fallût-il rester là un jour entier, j'attendrai!

Wilhelmine voulut parler.

— Il le faut! reprit Lina; je ne veux point qu'il parte!... car il veut partir! Voyez, il m'a écrit... regardez, là, ces mots qui m'ont fait froid jusqu'au cœur!

Elle tendait à Wilhelmine une lettre froissée et mouillée de larmes en lui montrant les dernières lignes que la jeune fille lut à demi-voix :

« ... Adieu, Lina; aujourd'hui même, je quitte Münden pour toujours; puisse celui que vous m'avez préféré se montrer digne de votre amour! »

— Mon amour!... répéta-t-elle en pleurant; ainsi, il ne croit pas même à mes remords! Ah! ce supplice me manquait! Mais il ne peut partir; ce n'est point à lui de quitter son pays, ses amis... Je veux lui parler.

— Prenez garde, objecta Wilhelmine inquiète.

— Et que puis-je craindre? interrompit Lina; sa colère? Je l'accepte d'avance; je m'y soumets. Je ne viens pas pour me défendre, mais pour le forcer à rester. Il faut que je lui parle, vous dis-je!

En voyant que la jeune fille allait tenter de nouvelles objections :

— Écoute, ajouta-t-elle en prenant ses mains et les pressant convulsivement contre sa poitrine, quand les autres m'abandonnaient, tu as essayé de me consoler, toi, tu as pleuré avec moi; tu m'aimes un peu.

— Ah! pouvez-vous en douter? s'écria la jeune fille, qui l'entoura de ses bras.

— Oui, reprit vivement Lina; eh bien, alors, tu ne m'empêcheras pas de parler à Rudolphe... Tu veilleras à ce qu'on ne puisse nous interrompre... Ne me refuse pas cela, toi; c'est la première prière que je t'adresse... et ce sera la dernière!

— Parlez-lui donc, dit Wilhelmine vaincue par cette supplication.

— Ah! merci, merci! reprit Lina en la baisant au front; tu comprends ceux qui souffrent!

Et s'arrêtant subitement, elle s'écria :

— On a marché dans la galerie... c'est lui... le voici ! Dieu ! qu'il est pâle !... Va-t'en, Wilhelmine, va-t'en.

Elle poussait la jeune fille, et quand elle l'eut fait sortir, elle referma doucement la porte.

Müller venait d'entrer par un autre côté, mais il marchait la tête basse et n'aperçut point Lina, immobile contre le mur. La douleur avait exercé sur ses traits moins de ravages que sur ceux de cette dernière. Sauf la pâleur et un tremblement des lèvres, il paraissait presque tranquille; mais lorsqu'en se détournant, il reconnut Lina, tout son visage se décomposa, et il s'appuya brusquement au dossier d'un fauteuil qui se trouvait près de lui.

La jeune femme tomba à genoux.

Le pasteur se tut quelques instants, affermit sa voix et dit :

— Que voulez-vous ?

— Je vous attendais ! répondit Lina.

Il lui fit signe de se relever, et comme elle ne paraissait point comprendre :

— Relevez-vous, dit-il avec impatience ; relevez-vous, madame, je le veux.

Lina obéit précipitamment.

— Oui, monsieur, balbutia-t-elle, me voilà debout, puisque vous l'exigez ; mais, du moins, écoutez-moi, Rudolphe !

Il recula d'un pas, et ses yeux étincelèrent.

— Rudolphe ! répéta-t-il avec une surprise indignée, ne m'appelez plus de ce nom, madame ! c'était celui que vous donniez à un homme heureux, aimé !... Cet homme n'existe plus ! Nous ne sommes maintenant l'un pour l'autre que des étrangers.

— Eh bien, soit ! reprit Lina avec une résignation éplorée, mais si je n'ai plus le droit de m'adresser à l'époux, s'il me repousse, j'en appelle au prêtre !... Il écoute le condamné près de monter sur l'échafaud, il ne peut refuser de m'entendre ! Ce n'est plus la femme qui prie, monsieur, c'est la coupable.

Le pasteur fit un effort et répliqua :

— Qu'avez-vous à me dire ?

Lina jeta un regard craintif en se rapprochant imperceptiblement.

— Vous m'avez écrit, reprit-elle d'un ton plaintif, une lettre bien cruelle. Ah ! je ne vous en fais point un reproche... j'ai tout mérité !...

mais je venais... j'espérais... Oh! ne me regardez pas ainsi, monsieur... votre regard glace les paroles sur mes lèvres.

— Que voulez-vous enfin, madame?

Lina fondit en larmes.

— Je veux que vous ne restiez pas enseveli dans ce froid désespoir, s'écria-t-elle. Suis-je même tombée au-dessous de votre colère? Me méprisez-vous assez pour n'avoir rien à me dire? Rudolphe, oh! maudissez-moi, foulez-moi sous vos pieds, pourvu que je me sente souffrir pour vous et que j'entende votre voix!

Müller sourit amèrement.

— Je comprends, dit-il, vous espérez sans doute que mon indignation pourra s'épuiser dans de vaines malédictions, et qu'après avoir répandu toutes les amertumes de mon cœur, j'accepterai ma honte avec résignation.

— Ah! ne le croyez pas!

— Pourquoi vouloir alors réveiller la douleur et la colère que je m'efforce de contenir? Vous venez les braver! Savez-vous, madame, qu'il y a des instants où ma tête se perd, où je vous hais?

— Monsieur! bégaya Lina effrayée.

— Mais vous avez donc oublié que j'avais mis dans mon amour tout ce qui fait vivre? continua Rudolphe impétueusement; qu'en le perdant, je n'ai même plus le courage nécessaire à la mission que j'avais entreprise? Non, pour tenir ces grands drapeaux autour desquels la foule se rassemble, il faut un cœur vivant, une volonté ferme, et moi, je n'ai plus de volonté; moi, mon cœur est mort!

— Ainsi, j'ai tué votre génie en même temps que votre bonheur! dit Lina brisée.

— Et cependant vous osez venir interroger mon désespoir! reprit Müller; vous espérez vous justifier!

La jeune femme l'interrompit d'un geste.

— Non, dit-elle, oh! non, monsieur; et la preuve, c'est qu'après avoir reçu votre lettre, je suis venue pour vous dire que ce n'était point à vous de partir, mais à moi, qui suis seule coupable, et pour qui l'exil sera moins une peine qu'un soulagement.

— Se peut-il?

Elle le regarda douloureusement.

— Pensez-vous donc, reprit-elle, que je puisse rester ici au milieu des souvenirs du passé? ici

où tout me rappelle une époque où je vous ai dû tant de bonheur !

Rudolphe la regarda. Ce mot de bonheur, prononcé par Lina, lui causa comme une secousse intérieure, et, malgré lui, des larmes montèrent à ses paupières.

— Est-il vrai ? reprit-il ; du bonheur par moi ! et cependant vous m'avez trompé ! moi si confiant... moi qui vous aimais tant... moi qui, maintenant encore...

Il s'arrêta. Lina avait pu à peine retenir un cri, et, les mains jointes, elle murmura :

— Achevez, Rudolphe... Que vouliez-vous dire ?...

— Rien, répliqua le pasteur devenu maître de son émotion ; rien, madame ! Je consens à tout : partez ; moi, je resterai.

Il baissa la tête. Il y eut un silence. Enfin il reprit :

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me demander ?

— Oui, dit Lina accablée. Puissiez-vous regarder les deux années qui viennent de s'écouler comme un rêve pénible ! Retranchez-les de votre existence, monsieur, oubliez que j'ai vécu. Seu-

lement, avant que je parte pour ne plus vous revoir... ne tournerez-vous point vers moi un regard de compassion?... Ah! dites-moi du moins qu'absente, vous cesserez de me maudire...

Elle s'était approchée, elle touchait presque Müller, qui entendait sa respiration oppressée; il ne se détourna pas; il ne laissa pas un seul muscle de son visage se détendre; mais il dit à voix basse :

— Je ne vous maudirai pas.

— Et à l'heure de la mort, ajouta Lina suffoquée, me pardonnerez-vous?

— A cette heure de séparation... qui est aussi une mort, répliqua Rudolphe avec la même impassibilité douloureuse, je vous pardonne!

Lina ne le remercia point; mais elle saisit la main qu'il avait laissée retomber, et la couvrit de baisers; il céda d'abord; puis faisant un effort pour la retirer :

— Assez... murmura t-il d'un accent étouffé, je ne puis vous écouter plus longtemps... l'heure est venue.

— Quelle heure, Rudolphe? et que voulez-vous dire?

— Adieu, madame...

Il montrait à la jeune femme la porte de son appartement ; elle hésita une minute ; mais, voyant le front de Müller s'assombrir, elle céda et sortit.

Resté seul, le pasteur étendit les bras vers la porte par laquelle il l'avait vue disparaître, et répétant le mot d'adieu, il se laissa tomber sur un fauteuil. la tête appuyée sur ses genoux.

Une voix qui prononçait son nom l'arracha à cet abattement. Il se redressa et aperçut Raphaël de Leuthold, qu'Andréas venait de faire entrer.

A la vue du comte, les traits de Müller se ranimèrent ; il se leva vivement et fit signe à Andréas de sortir.

— Enfin vous voilà, monsieur ! dit-il en revenant vivement vers Raphaël.

— Votre lettre ne m'a été remise qu'à l'instant, répliqua celui-ci, je me suis aussitôt rendu à votre invitation.

Rudolphe alla fermer deux portes donnant sur l'appartement de Lina et sur le jardin. De Leuthold le regarda.

— On eût pu venir nous troubler, fit obser-

ver le pasteur ; maintenant je parlerai sans crainte.

— Je prévois vos reproches, Müller, reprit Raphaël sérieusement ; mais avant tout je dois déclarer...

— Pas un mot, interrompit Rudolphe, il y a des plaintes qui rapetissent... je n'en fais pas ; des explications qui déshonorent... je n'en veux point.

Raphaël fit un geste de surprise.

— Cette résignation vous étonne, reprit le pasteur ; je le conçois. Au premier instant, hier, tout a disparu pour moi dans un nuage de colère ; je n'avais qu'un besoin, qu'une pensée : me venger ! Cette nuit encore, je l'ai passée dans des tortures que je ne vous souhaiterais pas, monsieur, à vous qui m'avez fait tant de mal. Mais enfin la réflexion m'a remis en possession de moi-même, j'ai compris que ma souffrance ne devait pas être la mesure de la faute... j'ai pensé que le coup dont vous seriez frappé atteindrait Lina... et j'aime encore mieux son bonheur que tout le reste. Je ne vous ai donc pas fait venir, M. de Leuthold, pour une provocation, mais pour une demande.

— Je ne vous comprends pas, dit Raphaël.

Müller lui montra un siége, et tous deux s'assirent.

Il y avait dans le calme de ces débats quelque chose de solennel et presque de terrible; c'était comme la morne tranquillité qui précède l'ouragan. Rudolphe reprit :

— Si vous aviez rencontré dans le monde Lina maîtresse de sa main, monsieur, lui auriez-vous donné votre nom?

— Pourquoi cette question? bégaya Raphaël embarrassé.

— Répondez sans crainte, reprit Müller. Vous l'auriez fait sans aucun doute, puisque vous l'aimez, puisqu'elle vous aime... vous le feriez encore si elle était libre.

— Libre! répéta le comte.

— Mais dans ce cas, monsieur, continua le pasteur gravement, songez bien à la tâche qui vous serait imposée! Elle n'aurait plus que vous au monde pour lui faire l'avenir et la consoler du passé; son bonheur pourrait seul vous absoudre devant Dieu... et devant moi! Si vous lui donniez la paix et la joie, oui, moi-même, je sens que je vous pardonnerais.

— Que dites vous ? s'écria de Leuthold ; vous pourriez...

— C'est moi qui vous interroge, monsieur, fit observer Rudolphe ; veuillez me répondre. Il faut que vous puissiez devenir le protecteur légitime de la femme que vous avez perdue.

— Et, pour cela, vous voulez mourir! s'écria le comte en se levant.

— Ne craignez rien, dit Rudolphe, ce sera sans bruit, sans éclat ; on ne vous accusera point de cette mort...

— Et vous avez cru que j'accepterais une pareille condition ?

— J'ai cru... que tu n'avais pas le choix, Raphaël, dit Müller en se levant à son tour. Il faut que l'un de nous deux meure, tu le sais! Si c'est toi, qui réparera le crime ? que devient Lina que tu as déshonorée... Lina qui t'aime?... Elle et moi, nous n'en resterons pas moins séparés pour toujours ! Si c'est moi, au contraire, tout est bien, Lina peut encore être heureuse... Et ne dites pas que cette pensée vous épouvante, M. de Leuthold ; je ne vous croirai pas! Vous avez, sans hésitation, brisé ma joie, flétri mon honneur, et vous seriez pris d'une pitié

généreuse quand il s'agit de ma vie?... Ah! vous raillez, monsieur! promettez ce que je vous demande.

— Jamais! s'écria Raphaël; je ne puis consentir à un pareil sacrifice...

Müller le regarda en face.

— Tu mens, s'écria-t-il avec éclat; tu ne veux point faire de promesse parce que tu as peur d'un lien qui t'enlèverait ta coupable liberté. Il te faut cette femme pour maîtresse, non pour épouse, et tu veux pouvoir la rejeter quand le dégoût viendra! Ah! je vois clair dans ton âme!

— Nous ne pouvons nous entendre, dit le comte qui reprit son chapeau pour sortir.

— Non! s'écria Rudolphe; car, lorsque j'accepte l'injure en silence, lorsque je consens à mourir pour qu'elle soit heureuse... à mourir sans être vengé!... tu recules, toi, devant la réparation de ton crime! Infâme! Ah! puisque ta vie ne peut être utile à celle que tu as perdue, je reprends mes droits! tu me rendras raison, Raphaël!

— Soit, dit celui-ci avec impatience, je serai à vos ordres.

— Sur-le-champ! reprit Müller, dans le jardin, sous cette fenêtre.

De Leuthold tressaillit.

— Y songez-vous? dit-il, ici? C'est impossible! Choisissez un lieu de rendez-vous, et dans une heure...

Rudolphe prit la main du comte, l'attira à lui, et le regardant en face :

— Une heure! dit-il d'un ton saccadé; mais toi, si habile à étudier les approches du dernier instant, tu ne vois donc pas que je ne puis attendre?

— En effet, dit Raphaël, qui fut effrayé de l'altération de ses traits... vous semblez vous soutenir à peine...

— Tu n'as donc pas compris tout à l'heure, reprit le pasteur dont une sueur froide inondait le visage; quand je te proposais ce sacrifice qui te permettait de réparer ta faute... il était déjà accompli!

— Comment?

— Lina ne pouvait être libre que par ma mort....

— Et vous vous êtes empoisonné? cria de Leuthold.

Müller fit un geste d'affirmation sinistre. Raphaël voulut s'élancer au dehors pour appeler du secours, mais il fut arrêté par un cri horrible poussé derrière lui.

Restée dans la galerie, Lina avait tout entendu, et secouait la porte refermée, en appelant Rudolphe d'une voix égarée.

Celui-ci entraîna le comte vers l'entrée qui donnait sur le jardin.

— Derrière l'orangerie, dit-il rapidement; dans un instant je vous rejoins avec mes armes.

De Leuthold voulut répondre, mais il ne lui en laissa pas le temps, et, le poussant vers le jardin, il voulut courir lui-même vers le corridor qui conduisait à son appartement.

Dans ce moment, la porte de la galerie cédait, et Lina se précipita sur son passage.

Les cheveux de la jeune femme, déroulés par suite des efforts qu'elle venait de faire, tombaient épars sur ses épaules; ses mains étaient sanglantes, ses yeux hagards. Elle courut à Rudolphe, les bras en avant, ne pouvant faire entendre que des cris inarticulés, et se jeta sur sa poitrine. Ébranlé par le choc, celui-ci tomba sur le canapé qui se trouvait derrière lui. Lina

se laissa glisser à ses pieds et embrassa ses genoux.

— C'est faux... n'est-ce pas? bégaya-t-elle, j'ai mal entendu...

— Laissez-moi, murmura Rudolphe, qui fit un effort pour se relever.

Mais elle le retint dans ses bras, contre son cœur, sous ses étreintes!

— Non, non, reprit-elle folle de douleur; tu ne sortiras pas... je m'attache à tes pas... Dis que tout ce que j'ai entendu était un rêve... Tu ne peux pas croire que je vivrai sans toi... sans toi... Rudolphe!... mais je t'aime toujours.

Ce cri avait été poussé avec un tel élan qu'il alla frapper au cœur du mourant.

— Vous! dit-il, après m'avoir oublié...

— Non, interrompit Lina éperdue. Quand cet homme est venu vers moi avec des paroles inconnues et enivrantes, il m'a troublée, il a profité de ce trouble pour me forcer à l'écouter... puis il a employé la surprise, la violence!...

— Que dis-tu?

— J'ai été associée à sa faute sans l'avoir voulu; on m'a crue complice quand je n'étais que victime!

— Se peut-il, Lina?...

— Mais ne le savais-tu pas?... Mon oncle a dû tout éclaircir... Cet homme lui-même n'osera nier...

— Ah! je te crois! je te crois! cria Müller, qui s'était penché vers la jeune femme et qui l'avait enveloppée dans ses bras.

Elle se dégagea avec un cri de folle joie.

— Mais alors tu ne mourras pas! dit-elle en le regardant.

Rudolphe appuya la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— Presse-toi sur mon cœur, Lina, dit-il d'un accent qui devenait plus confus.

— Tu vivras pour me pardonner, répéta-t-elle.

— Je te pardonne!

— Pour m'aimer encore.

— Je t'aime!

Elle se redressa d'un bond, prit la tête de Müller à deux mains, le regarda fixement, poussa un cri et s'élança vers la porte d'entrée en appelant au secours.

Wilhelmine accourut.

— Il se meurt! un médecin! balbutia Lina.

— Le comte était là! répondit Wilhelmine.

— Qu'il vienne, cria Lina égarée.

— Il est mort, dit Stankar, qui parut sur le seuil des pistolets à la main.

Les deux femmes reculèrent.

— Mais j'ai frappé trop tard, reprit le forestier : en mourant il m'a tout appris... Rudolphe! qu'avez-vous fait, malheureux?

— Ce que j'ai cru nécessaire, répondit Müller dont les yeux se couvraient déjà d'un voile. Point de reproches, major, tout devait finir ainsi. Pour accomplir la mission de pasteur d'hommes, il faut n'aimer personne à part, afin que notre cœur reste à tous... Je n'étais point né pour ces grands isolements; on a voulu faire de Werther un Moïse, et le buisson de feu l'a dévoré... La foi m'avait donné un sceptre d'or pour conduire les hommes, l'amour me l'a ravi pour y substituer un sceptre de roseau! Ne vous étonnez donc pas, amis, s'il s'est brisé entre mes mains et si ses débris m'ont percé le cœur!...

Ici son accent faiblit; il étendit les mains pour attirer Lina plus près de lui, murmura encore, pendant quelques instants, des paroles

d'amour, de consolation, puis sa voix, toujours plus faible, finit par s'éteindre.

La jeune femme se redressa folle d'épouvante.

Un sourire épanouissait encore les lèvres de Rudolphe, mais ses yeux étaient fermés pour toujours.

FIN DU SCEPTRE DE ROSEAU.

LE

FORT DU CÈDRE.

I

L'été de l'année 1735 fut remarquable au Canada par sa chaleur excessive et les désastres qui en furent la suite. Les moissons périrent sur pied; les buffles, les élans, les orignals, privés de pâturages, émigrèrent vers l'ouest; enfin, la plupart des petits affluents qui servent à relier entre eux les lacs ou les grands fleuves furent asséchés de manière à interrompre les communications entre les points extrêmes de cet immense territoire. Aussi les sauvages, qui

venaient d'habitude échanger leurs pelleteries contre des marchandises françaises, ne parurent-ils ni au Détroit, ni à Montréal, ni à Tadoussac. Quelques coureurs de bois, qui s'étaient décidés à prendre la voie de terre, rejoignirent seuls nos établissements, après avoir bravé la famine, la maladie et surtout les incendies, qui se multipliaient de toutes parts.

Telle fut, du reste, l'action de cette température inaccoutumée, que toute hostilité cessa parmi les peuplades sauvages. Il y eut, entre les ennemis les plus acharnés, une sorte de trêve momentanée et tacite; l'énervement du corps avait gagné l'âme elle-même; on n'avait plus la force de se haïr, et il eût fallu trop de mouvement pour se combattre; on se contentait de s'éviter.

Il arriva, par suite, que les voyageurs forcés de traverser le désert renoncèrent aux précautions ordinairement en usage, et s'arrêtèrent partout, à toute heure, sans autre souci que celui de trouver une source et de l'ombrage; la fatigue leur tenait lieu de sécurité.

Il ne fallait rien moins que ces circonstances exceptionnelles pour justifier la troupe qui ve-

nait de s'arrêter sur la rive septentrionale du lac du Cèdre, aux limites du haut Canada. Non-seulement la position prise entre le lac et la forêt, de manière à rendre toute surprise facile et toute fuite impossible, était contraire aux règles les plus élémentaires de la castramétation sauvage, mais aucune mesure n'avait été prise pour cacher la fumée du campement, ni effacer les pistes qui pouvaient y conduire.

La troupe dont il s'agit était pourtant composée de cinq Hurons, servant d'escorte à un jeune homme et à une jeune femme, qui s'étaient évidemment confiés à leur expérience. Il était, en effet, facile de deviner, à la première vue, que la vie des forêts et la vue de la solitude leur étaient nouvelles. La jeune femme surtout ne pouvait cacher son étonnement naïf. Assise près de son conducteur, elle contemplait tour à tour les bois, le lac, le ciel, puis ramenait son regard sur le jeune homme, comme si elle eût voulu lui rapporter sa joie émerveillée.

A la vérité, le paysage qui se déroulait alors sous leurs yeux était empreint d'une grandeur sauvage à laquelle l'habitude de pareils aspects pouvait seule rendre indifférent. A droite s'éten-

dait une plaine encadrée de hauteurs, au sommet desquelles se déployaient d'immenses forêts, tandis qu'au-dessous, les pentes adoucies étaient tapissées d'herbe fine, que paissaient, de loin en loin, quelques élans. Une brèche, interrompant cette ceinture de montagnes, ouvrait une percée sans bornes, dans laquelle le regard se perdait de vallons en vallons et de collines en collines, jusqu'à l'horizon bleuâtre. A gauche, apparaissait le lac, à peine ridé par une brise mourante et scintillant sous le soleil comme une plaque d'argent moirée par les flammes; enfin, presque en face, s'ouvrait une immense ravine hérissée de buissons récemment ravagés par l'incendie et pendant sur des rocs calcinés.

Cependant, quelque digne d'attention que fût le tableau dont nous venons d'indiquer les principaux traits, le plus curieux de tous ces détails était, sans aucun doute, les personnages mêmes occupés à le contempler. Ces deux figures formaient un contraste si singulier avec ce qui les entourait, qu'il était impossible de les voir, dans cette position et à cette place, sans oublier, à l'instant, tout le reste, pour chercher comment un couple si éminemment *civilisé* pouvait se

trouver fourvoyé dans les solitudes du nouveau monde.

Leurs vêtements même indiquaient l'imprévu d'un pareil voyage. Ceux de la jeune femme se composaient d'un par-dessus de soie brune, d'une robe à corsage busqué dont les manches, descendant jusqu'aux coudes, laissaient voir des bras nus et charmants, de gants de filet et d'une mante de soie. On eût pu prendre cette toilette pour celle d'une Parisienne de qualité allant en promenade au jardin de Torré, si elle n'eût été complétée par un chapeau de paille à la quakeresse, un manteau de castor et des bottines de peau d'élan, piquées en poils de porc-épic.

Ces derniers objets formaient, avec le reste du costume, une opposition qui eût pu paraître choquante, si celle qui les portait n'eût été une de ces femmes privilégiées qui communiquent leurs grâces à tout ce qui les approche, et pour qui chaque parure semble avoir été inventée. Grande, souple et vive, elle avait, dans toute sa personne, un charme ondoyant qui prenait successivement mille caractères. C'était tantôt la pétulance de l'enfant, tantôt la gravité sereine de la jeune fille, tantôt la langueur de la femme

qui s'abandonne. Le reflet de tous ces sentiments passait successivement dans ses grands yeux limpides, comme les teintes du jour sur un horizon découvert; mais, lorsque ces yeux se portaient sur le jeune homme, toutes leurs nuances faisaient place à l'expression d'une tendresse ineffable.

L'aspect de celui-ci semblait, du reste, justifier cette affection passionnée : sa beauté mâle avait toutes les grâces de la force et de l'intelligence unies à la bonté. En voyant de quel regard il enveloppait la femme assise près de lui, on sentait que, pour la préserver du moindre froissement ou de la moindre souillure, il eût jeté sa vie devant elle comme Raleigh jeta autrefois son manteau devant la reine d'Angleterre. Il était vêtu d'un habit de chasse serré par un ceinturon auquel était suspendu un couteau de veneur, et il portait en bandoulière un fusil à canon damasquiné.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la jeune femme et lui se tenaient assis sur la lisière de la forêt, tandis que leurs chevaux, attachés à peu de distance, broutaient paisiblement les plus jeunes pousses des buissons, et que les Hurons

se tenaient, un peu plus loin, groupés autour du bagage. Tous deux contemplèrent longtemps le magnifique spectacle qui se déroulait sous leurs yeux, en se contentant d'échanger quelques regards et quelques étreintes; mais, enfin, la jeune femme étendit la main vers le lac et dit doucement, comme si elle se parlait à elle-même :

— C'est donc là-bas?

— Oui, Henriette, répondit tendrement son compagnon; encore quelques heures, et nous serons arrivés à la retraite que nous cherchons.

— Oh! je voudrais retrancher de ma vie ces heures d'attente! reprit-elle avec une impatience joyeuse.

Le jeune homme la regarda.

— Ainsi, cette solitude ne vous épouvante pas? demanda-t-il.

— M'épouvanter! ah! ce serait à moi de vous adresser cette question.

— Pourquoi?

— Parce qu'en quittant le monde vous renoncez à des plaisirs connus, à des succès certains, tandis que moi je ne fais que passer d'une solitude à une autre! Seulement, celle que je

quitte était un cachot et celle que je vais trouver est un paradis terrestre.

— Pourvu que le serpent ne cherche point à nous en dépouiller.

— S'il vient, nous le combattrons ; le bonheur vaut bien qu'on le défende.

— Mais cette défense empêche d'en jouir.

— Ne croyez point cela, Louis. Depuis que je vous aime, nous avons subi bien des épreuves, et cependant elles n'ont pu me dégoûter de la vie ; quand le bonheur a de solides racines, il ressemble à ces arbres que le vent plie, mais qui se redressent aussitôt.

— Repétez-moi cela, Henriette ; j'ai besoin de me persuader que cet exil ne vous sera point douloureux.

— Comment le serait-il, puisque vous resterez près de moi? Ce que vous appelez exil n'est que l'éloignement de tout importun et de tout persécuteur ; c'est le droit de vivre avec vous seul et pour vous seul. Quelle plus douce condition pourrait-on me faire ? Nous autres femmes, nous n'ambitionnons point de grands royaumes; le plus aimé est celui que l'on peut enfermer dans ses deux bras !

Louis la regarda d'un air d'admiration attendrie.

— Savez-vous ce que j'éprouve quand vous me parlez ainsi, Henriette? dit-il après un moment de silence; je suis d'abord heureux, puis l'étonnement me vient...

— L'étonnement?

— Oui, en me rappelant ce que j'ai vu partout, je me demande pourquoi une exception s'est trouvée en ma faveur, et ce que j'ai fait pour mériter une pareille tendresse.

— Vous l'avez cherchée, mon ami, vous lui avez sacrifié votre fortune, votre rang...

— Plus bas, Henriette!

— Que pouvez-vous craindre? nos guides entendent à peine le français...

— Je le sais, mais voici des gens qui, sans doute, l'entendent mieux.

La jeune femme tourna les yeux vers le côté que son compagnon lui indiquait du doigt, et aperçut trois nouveaux voyageurs debout vis-à-vis des Hurons.

— Quels sont ces hommes, Louis? demanda-t-elle avec une surprise inquiète.

— Des coureurs de bois sans doute, répondit-il.

— Mais n'avez-vous rien à craindre d'eux ?

— Que peut craindre le capitaine Louis de la Roche de la part de compatriotes ?

L'aspect des trois étrangers ne pouvait, en effet, laisser aucun doute de leur nationalité. Tous trois portaient le costume canadien ; leur habit long et sans collet était serré par une ceinture à laquelle pendaient une petite hache et deux poches, ornées de rassade, destinées au plomb et à la poudre. Ils étaient, en outre, chargés d'un sac de voyage retenu par une bandoulière et tenaient à la main des fusils boucaniers.

Au moment où l'attention du capitaine Louis et de sa compagne se porta sur ces nouveaux venus, le plus vieux, qui était un homme de petite taille, mais dont les mouvements fermes et réguliers annonçaient la vigueur, continuait une conversation engagée avec Joseph, le chef des guides.

— De sorte que l'on ne peut naviguer d'ici au Grand-Portage ? demandait-il tranquillement.

— A moins que mon frère ne sache faire voguer une barque sur des lits de rochers et

de sables, répondit le sauvage d'un accent ironique.

— La chasse, au moins, est-elle abondante?

— Voilà six jours que nos chasseurs laissent la chaudière de voyage vide...

— Et la pêche?

— Les ticamangs ont eu peur du soleil; ils se sont enfuis dans les grands lacs.

— De quoi vivez-vous donc?

— De *pemican* [1].

— Allons, dit le coureur de bois en se tournant vers ses deux compagnons qui avaient écouté ces explications d'un air de mauvaise humeur, je vois qu'il faudra continuer la *sagamité* [2] de folle avoine assaisonnée de grenouilles. Ce n'est qu'un dérangement de calendrier; nous faisons le carême en juillet. Tout a son bon côté, d'ailleurs; si la chaleur nous coupe les vivres et nous ôte les moyens de communication, elle nous préservera de la poursuite des Outagamis [3].

[1] Viande séchée au soleil et pilée, que l'on emporte pour provision de voyage.

[2] Espèce de bouillie.

[3] Ou *Renards*, nom d'une tribu sauvage.

— Le soleil n'empêche point les *renards* de quitter leurs terriers, observa Joseph.

— Mon frère les aurait-il rencontrés près d'ici? demanda le chasseur.

— A la plaine du Bois-Blanc.

— Et ils étaient nombreux?

— Nos jeunes gens en ont compté six qui dansaient autour d'un cadre [1].

— Ils avaient donc fait un prisonnier?

— Ce n'était qu'une jeune fille andaste.

— Et les lâches l'ont brûlée?

— Non, le chef pâle n'a point laissé torturer une femme, et nous l'avons délivrée.

— Quel chef pâle? et de qui veux-tu parler? demanda le coureur de bois.

— De celui qui nous a pris pour guides, reprit le Huron.

— Vous?

— Regarde derrière toi.

L'aventurier se détourna, et aperçut les deux amants qui l'écoutaient depuis un instant.

— Un gentilhomme et sa dame! s'écria-t-il

[1] Nom donné à l'appareil auquel les Indiens attachent leurs prisonniers.

étonné ; par saint Lô ! je ne savais pas être en si honorable compagnie.

Il avait porté la main à la casquette fourrée qui lui servait de coiffure ; Louis et Henriette s'avancèrent vers lui en exprimant la joie que leur causait la rencontre d'un compatriote ; mais celui-ci, qui avait poussé une exclamation de surprise au premier mot prononcé par eux et dont les regards allaient du capitaine à sa compagne avec une expression d'incertitude, recula tout à coup en frappant ses mains l'une contre l'autre, et s'écria avec une sorte d'explosion :

— Dieu me damne ! je ne me trompe pas, c'est mademoiselle Henriette et M. le comte de Nérac !

Deux cris d'effroi partirent en même temps.

— Ce sont eux, ce sont bien eux ! reprit le coureur de bois, qui continuait à les examiner ; expliquez-moi, M. le comte...

— Silence, malheureux ! silence, sur ta vie ! interrompit Louis en l'attirant vivement à l'écart.

— M. de Nérac aurait-il quelque chose à craindre ? demanda l'aventurier plus bas et avec intérêt.

Le jeune homme le regarda d'un air défiant.

— Qui es-tu d'abord? reprit-il, et d'où sais-tu mon nom?

— M. le comte ne me reconnaît point?

— Non.

— Ni mademoiselle Henriette?

— Je cherche en vain...

— A-t-elle donc tout à fait oublié une ancienne connaissance... le braconnier de la Tremblaie?...

— Pierre Laffut! s'écria la jeune femme avec un saisissement mêlé de joie. Est-ce bien vous, mon vieux protecteur, mon ami?...

Elle avait tendu ses deux mains au coureur de bois, qui les prit dans les siennes et les baisa tout attendri.

— C'est la vérité! dit le comte qui s'était également approché et qui posa amicalement la main sur l'épaule du chasseur ; c'est notre brave Pierre auquel nous devons tant.

— Et qui vous doit encore davantage, M. le comte, reprit Laffut, puisque sans votre protection il traînerait aujourd'hui, comme braconnier, la chaîne des galériens...

— Ah! Dieu est bon! s'écria Henriette émue;

car de tous ceux que j'ai connus, vous êtes le seul, Pierre, dont je pouvais désirer la rencontre.

— Et vous la seule que j'aurais demandé de revoir, si j'avais osé faire une telle prière, répliqua le braconnier avec une brusque affection; mais je m'attendais si peu à ce bonheur, que j'ai peur de rêver. Je me demande si je vois réellement ce que je crois voir; si j'ai bien là sous les yeux mademoiselle Henriette et M. le comte de Nérac...

Louis l'interrompit par un geste d'inquiétude.

— Je ne suis plus le comte, dit-il vivement et à voix basse, je ne m'appelle plus Nérac, mais le capitaine Louis de la Roche.

— Vous! s'écria Pierre; vous avez donc quelque raison de vous cacher?

— Les raisons les plus graves!

— Vrai!

— Il y va de mon bonheur et de celui d'Henriette.

— Alors, que les cinq cents diables me brûlent si je desserre les dents! s'écria Laffut avec énergie; le passé est mort, et je ne connais, dans le présent, que le capitaine de la Roche.

Puis, se rapprochant des deux amants, il ajouta d'un ton d'intérêt mêlé d'inquiétude :

— Mais vous avez donc quelque danger à craindre? Êtes-vous sûrs au moins de ne pouvoir être reconnus? Avez-vous pris toutes vos précautions? Comment vous trouvez-vous ici sous la conduite de ce vaurien de Joseph? Vous comprenez que ce que j'en dis n'est point par curiosité; mais je connais le pays, et si je savais ce que vous cherchez...

— Tu sauras tout, interrompit Henriette, et nous te demanderons des conseils.

— Demandez ce que vous voudrez, dit le coureur de bois avec cette rude et cordiale franchise qui force la confiance; vous savez que je suis à vous sang et âme. S'il y a quelque chose à faire, s'il faut aller quelque part, dites-le et j'irai, je ferai!... Mademoiselle Henriette n'a point oublié qu'elle m'appelait autrefois, quand elle était petite, son *chien Pierre;* je suis le même qu'alors; tout ce que je lui demande, c'est de m'avertir où je dois mordre et caresser.

Comme la jeune fille allait répondre, ils furent interrompus par l'arrivée de deux chasseurs hurons, dont la chance avait été plus

heureuse que les jours précédents. Ils apportaient un *masquah* et deux *minks* tués au bord du lac.

En apercevant cette chasse, les guides et les coureurs de bois poussèrent un joyeux hourra. Le feu que l'on avait allumé par précaution, puis négligé, fut vivement ranimé. Les uns coururent couper du bois et puiser de l'eau, tandis que d'autres suspendaient la chaudière. Tous les fronts s'étaient déridés, tous les regards brillaient, toutes les bouches étaient souriantes. A voir la joyeuse agitation des voyageurs, on eût dit que quelque grand événement venait de les arracher à leur apathique immobilité. C'est qu'en effet, aux yeux du sauvage, un repas assuré est une sorte de victoire. Pour lui, une chose domine tout le reste : la faim ! Elle seule l'occupe et le pousse. Sûr du pain de chaque jour, l'homme civilisé peut écouter les voix qui parlent en lui et hors de lui ; il peut continuer ses désirs, les exalter par l'espérance ou le désespoir ; mais, chez l'homme des forêts, le cri du besoin étouffe tous les autres ; la plupart des passions humaines ne sont pour lui que des intérêts secondaires ; la grande affaire, c'est la nourriture ; tout en découle et y retourne ; le

mariage, la guerre, la religion ! Le mariage n'est que l'association d'une femme assez forte pour planter le maïs et d'un homme assez adroit pour tuer les bêtes fauves ; la guerre, le droit de dévorer le vaincu ; la religion, une croyance à des plaines bénies, où la venaison ne manque jamais. Au milieu des douces rumeurs des lacs, devant les sublimes horizons, au fond des bois mystérieux, le sauvage n'entend que ce cri perpétuel du ventre. La création n'est à ses yeux ni un spectacle ni une manifestation, c'est un garde-manger à la porte duquel rôde toujours le squelette hideux de la Famine !

Le comte et Henriette profitèrent de la préoccupation de leurs compagnons, pour conduire Pierre à l'écart, afin de lui confier par quel concours de circonstances tous deux se trouvaient si loin de la France, fugitifs et sous un faux nom.

Nous utiliserons également le temps employé à cette confidence pour donner au lecteur quelques explications nécessaires à l'intelligence du drame qui va se dérouler sous ses yeux.

II

Vingt-deux ans avant les événements dont le chapitre qui précède a commencé le récit, vivait en Normandie, près de Dives, et dans la ferme de Gros-Bots, une servante appelée Marine, que la couleur de sa chevelure avait fait surnommer la Rousse. C'était une pauvre fille sans parents, que le fermier avait prise, toute jeune, pour la garde des bestiaux. Ses cheveux rouges, ses haillons, sa sauvagerie, l'avaient alors fait trouver repoussante à ceux qui la recueillaient,

et cette réputation de laideur s'était établie dans la ferme, de manière à avoir force de chose jugée. Or, la beauté, quelque visible qu'elle soit, a besoin, comme tout le reste, de l'opinion ; sans ce secours, elle demeure inaperçue. L'âge ôta en vain à Marine sa frusque enveloppe ; en vain fleurirent les grâces de la jeune fille; la réputation de l'enfant continua à survivre ; et lorsque les plus clairvoyants se hasardaient à dire : « Elle se décrasse, la petite, vous verrez qu'elle aura une figure de chrétienne, » le plus grand nombre haussait les épaules en répétant : « C'est une réputation faite ; depuis qu'elle est petite, on dit dans le pays : *Laide comme la Rousse.* »

Et il n'y avait rien à répondre ; l'opinion avait prononcé, et personne n'osait protester contre elle.

Personne, sauf un homme, pourtant, un étranger, établi à Dives depuis peu, et qui demeurait dans une des cabanes bâties au bord de la mer. Pascal (c'était son nom) prétendait y vivre du produit de sa pêche, mais les habitants du bourg assuraient que le poisson pris par lui en un mois n'eût point suffi à sa dépense

d'une semaine. Il s'absentait souvent avec sa barque, sans que l'on sût pourquoi, et revenait toujours de ces mystérieuses expéditions la bourse garnie pour quelque temps. Aussi, le nom de contrebandier avait-il été prononcé tout bas, et les maltôtiers le surveillaient-ils avec soin. Mais Pascal s'en inquiétait peu. C'était un de ces hommes aventureux qui aiment à s'appuyer sur leur force, et cherchent les émotions du péril. Élevé à Brest, dans l'atelier des décorateurs de galères, il l'avait volontairement quitté pour courir les hasards d'une profession moins paisible, et après avoir été, tour à tour, marin et soldat, il s'était fait contrebandier.

Lui seul, comme nous l'avons dit, osa combattre le préjugé établi contre Marine, et proclamer sa beauté dans le village. La jeune fille fut d'abord presque aussi surprise que les autres. Trompée par l'opinion générale, elle s'ignorait elle-même. Pour la première fois, elle se regarda, osa se comparer aux jeunes filles de son âge, et trouva que le pêcheur avait raison !

A la joie de cette découverte, succéda une profonde reconnaissance pour Pascal. En pro-

clamant sa beauté, il la lui avait, pour ainsi dire, donnée ; il avait les premiers droits à ce trésor découvert par lui. Aussi la gratitude de la Rousse se changea-t-elle insensiblement en un amour que le jeune homme partagea : le reste se devine. Maîtresse d'elle-même, Marine se donna à Pascal presque sans résistance, et, une fois à lui, se laissa aller naïvement à son nouveau bonheur.

Pascal le partagea avec passion. Nature également facile à emporter dans le mal ou dans le bien, il était à cette époque de la vie où l'âme cherche sa direction et accepte la route qu'on lui présente. Cet amour donna à toutes ses pensées un nouveau but. Décidé à épouser Marine, il voulut que cette prise de possession de la vie domestique commençât une nouvelle ère pour la jeune fille, et qu'elle pût passer subitement des privations et des rudes travaux de la domesticité à toutes les aisances du chez soi. En conséquence, il se fit rangé et économe. Son habitation, autrefois délaissée, lui devint chère. Il se rappela son ancienne profession pour meubler et décorer l'unique pièce qui la composait ; il l'orna de peintures, rappelant, pour

la plupart, les traits de Marine; il cultiva le coin de terre qui entourait la cabane et fit grimper des fleurs le long des croisées. D'un autre côté, ses expéditions secrètes devenaient de plus en plus fréquentes, et, chaque fois, il fixait à leur mariage un terme plus prochain. Enfin, un soir, il annonça à la jeune fille qu'il partait pour huit jours et que ce serait son dernier voyage !

Marine attendit les huit jours indiqués, mais il ne revint pas; huit autres jours s'écoulèrent également sans qu'il reparût! Avait-il été arrêté? S'était-il enfui? Avait-il péri en mer? Toutes les recherches de la jeune fille pour le découvrir restèrent inutiles, et la seule certitude qu'elle put acquérir fut que Pascal était à jamais perdu pour elle.

La douleur lui ôta d'abord toute autre pensée que celle de mourir, mais elle allait devenir mère, les soins que réclamait son enfant firent distraction à son désespoir. Elle résolut d'y chercher sa consolation puisqu'elle avait perdu son bonheur. La naissance d'Henriette (car c'était elle) n'obligea point Marine à quitter la ferme. On y eût difficilement trouvé une autre

servante aussi probe et aussi laborieuse ; l'intérêt rendit indulgent pour sa faute. Elle dut seulement confier sa fille à la tante de Pierre Laffut, qui habitait, avec ce dernier, à la Tremblaie, une cabane écartée.

Henriette grandit là, protégée, pour ainsi dire, par les regards de Marine, qui trouvait moyen de s'échapper plusieurs fois chaque jour pour venir lui faire une caresse. Il s'établit, par suite, entre l'enfant et la mère, l'espèce de tendresse passionnée qu'amènent toujours infailliblement ces relations traversées. Toutes deux, ne pouvant se voir qu'à la dérobée, ne cessaient de se désirer, de se chercher, de s'attendre. Enfin, Henriette approchait de sa dixième année, époque à laquelle le fermier avait promis de l'employer chez lui, lorsque Marine fut subitement atteinte par la petite vérole qui ravageait alors le pays. Les progrès du mal furent si rapides, que, dès le troisième jour, tout espoir était perdu. La malheureuse mère mourut en se refusant la dernière joie de voir sa fille, pour qui elle craignait la contagion, et qu'elle recommanda, par une prière touchante, à ceux qui se trouvaient présents. Tous s'engagèrent à ne

point l'abandonner; mais l'impression de cette agonie effacée, un seul se rappela sa promesse : ce fut Pierre Laffut.

Henriette atteignit chez lui sa douzième année, partageant la pauvreté de son protecteur, auquel le braconnage fournissait à peine le pain de chaque jour. Enfin, vers cette époque, un hasard lui ayant fait rencontrer M. de Nérac, le vieux comte prit à gré la petite paysanne, proposa à Pierre de s'en charger, et, sur son consentement, l'amena au château.

Placée dans ce nouveau milieu, l'enfant ne tarda pas à laisser paraître la distinction naturelle qui se trouvait en elle, et le comte, frappé de sa vive intelligence, finit par en faire une compagne de jeu et d'étude pour son neveu Louis.

Ces associations bizarres étaient alors en usage chez la plupart des gentilshommes. On plaçait un enfant du peuple près de l'enfant noble comme jouet et comme un moyen d'instruction. C'était lui qui expérimentait les méthodes, qui essayait les maîtres, et déblayait l'abord des études : son condisciple le voyait faire, puis imitait. On le lui offrait à la fois pour instrument

et pour exemple. Le gouverneur disait à son noble écolier :

— Monseigneur ne voudrait pas se laisser dépasser par le fils d'un paysan ?

Et excité par cet utile avertissement, monseigneur se décidait à apprendre assez d'orthographe, d'arithmétique et de blason, pour devenir ce que l'on appelait alors un gentilhomme accompli. A sa majorité, le jeune manant, ainsi éduqué par contre-coup, devenait, selon sa capacité, homme d'affaires, aumônier, ou valet de chambre de monseigneur.

Bien que ce rôle de compagnon d'étude fût plus rarement joué par une petite fille, le fait n'étant point sans précédents, M. de Nérac pensa que la rencontre d'un sujet comme Henriette était une occasion dont il fallait profiter. Son neveu témoigna d'ailleurs à l'orpheline, dès le premier instant, une affection dont on espérait profiter pour obtenir une application plus suivie. Le jeune comte abandonna, en effet, toutes ses habitudes pour prendre celles de sa nouvelle compagne, imitant ce qu'il lui voyait faire, sans réclamation, sans ennui, et par cela seul qu'elle le faisait. Cette espèce d'empire d'Henriette alla

même chaque jour croissant. Louis ne voulait et n'aimait que par elle. De son côté, la fille de Marine n'avait d'autre pensée que Louis. Elle y rapportait tout ; elle en déduisait tout : chacun semblait vivre de l'autre, et le compléter.

Cette tendresse n'eut point tout de suite un caractère aussi absolu. Elle grandit lentement avec les années. Ce fut un de ces amours indestructibles qui prennent racine, dès l'enfance, au fond de communes habitudes, se fortifient plus tard dans les épanchements, et finissent par s'épanouir sous le souffle brûlant de la jeunesse.

Ce moment arriva pour Louis et Henriette ; tous deux découvrirent qu'ils s'aimaient et se l'avouèrent. Quelque immenses que fussent les obstacles qui les séparaient, leur tendresse était plus immense encore. Aussi, bien loin de se laisser aller au désespoir, tournèrent-ils les yeux vers l'avenir, contemplant leurs rêves brillants comme des enfants, qui, ne pouvant retrouver leur route, s'assoiraient tranquillement dans la nuit et regarderaient les étoiles, en attendant le jour.

Une bonne action, pour laquelle ils furent obligés de s'associer, vers cette époque, resserra

encore leurs liens. Le premier protecteur de la jeune fille, Pierre Laffut, avait fini par être surpris en flagrant délit de braconnage sur une seigneurie voisine, et par être condamné aux galères, malgré les démarches d'Henriette et du jeune comte : tout ce qu'ils purent obtenir fut une commutation de peine pour leur protégé, qui fut expédié en Acadie, où quelques condamnés avaient déjà été envoyés comme colons. Pierre Laffut partit, muni de recommandations et d'une somme d'argent qui devait adoucir son expatriation.

Malheureusement, ce départ fut bientôt suivi de celui de Louis. Le moment était venu de présenter au roi ce dernier descendant de la famille de Nérac. Il dut se rendre à la cour avec son oncle, qui voulait solliciter pour lui un régiment, et qui, après l'avoir obtenu, revint seul à Dives, laissant le jeune homme prendre possession de son nouveau grade. Des craintes de guerre l'obligèrent peu après à partir pour l'Alsace où un camp venait de se former ; mais cette absence, loin de refroidir la tendresse des deux jeunes amants, sembla la développer. Ils avaient trouvé moyen de s'écrire en secret, et

leurs lettres les rendaient sans cesse présents l'un à l'autre. Enfin, la dispersion du camp permit à Louis de revenir au château de son oncle, où il retrouva Henriette plus belle et plus tendre que jamais. Tous deux reprirent leurs douces habitudes interrompues; promenades solitaires, lectures sous les charmilles, longs épanchements entrecoupés de plus longs silences... joies infinies et sans nom que l'on connaît, hélas! si peu de temps pour les regretter toujours.

Deux mois s'écoulèrent dans cette série d'extases. Mais le bonheur est rarement prudent : l'intimité d'Henriette et de Louis, en devenant chaque jour plus tendre, finit par éveiller les soupçons de M. de Nérac; des regards dérobés, quelques paroles surprises au passage achevèrent de l'éclairer. Il voulut sonder son neveu qui, au premier mot, avoua tout et déclara sa résolution d'épouser Henriette, dès qu'il en serait maître. Le vieux comte comprit que toute discussion serait inutile, et que c'était à lui de rendre impossible la mésalliance qui menaçait de déshonorer sa famille. M. de Nérac était un véritable chef de nom et d'armes, fier, bref,

inexpugnable. Il eût sacrifié le genre humain à son arbre généalogique. Son parti fut pris sur-le-champ. Il monta un matin en voiture avec Henriette, sous prétexte de voir quelques voisins, revint seul, trois jours après, et annonça à Louis que son ancienne compagne était entrée au couvent pour n'en plus sortir.

Le premier mouvement du jeune homme fut une explosion de colère. Il reprocha à M. de Nérac sa déloyauté, déclara qu'il arracherait Henriette à sa prison, et voulut quitter à l'instant le château ; mais le comte, qui avait prévu cette révolte, s'était précautionné d'une lettre de cachet, au moyen de laquelle le colonel fut arrêté le jour même et conduit au fort de Honfleur.

En recourant à ce moyen, alors généralement usité dans la noblesse, M. de Nérac avait espéré que l'ennui de la captivité briserait bientôt la résistance de son neveu ; mais il le connaissait mal. C'était un de ces cœurs simples et forts que rien ne change, parce qu'ils ont choisi avant de vouloir ; courages sans incertitudes qu'un vieux écrivain a comparés au cube qui, « *de quelque côté qu'on le renverse, retombe toujours sur sa*

base. » Victime d'une autorité arbitraire, Louis ne se laissa ni abattre ni effrayer. Il se trouvait possesseur d'une somme assez forte, au moment de son arrestation, et s'en servit pour gagner le gardien de sa prison. Celui-ci mit quelques amis en campagne, fit faire des recherches, et apprit enfin au colonel qu'Henriette habitait le couvent des Ursulines à Bayeux.

Des lettres furent aussitôt échangées entre les amants. Un plan de fuite, conçu par le comte et rejeté d'abord par la jeune fille, fut enfin accepté après de longs débats. Les deux captifs, aidés par leurs propres gardiens, devaient se rejoindre au Havre, s'y marier secrètement, et monter sur le premier navire qui mettrait à la voile.

Tout s'exécuta comme on était convenu. Le comte, muni de papiers qui le désignaient sous le nom de Louis de la Roche, capitaine de mousquetaires, s'embarqua avec Henriette pour le Canada où tous deux arrivèrent sans obstacles.

Plusieurs raisons avaient déterminé le choix de Louis pour cette colonie. Outre l'immense étendue de son territoire, qui rendait plus facile d'y vivre caché, et le voisinage des établisse-

ments anglais auxquels on pouvait demander asile, en cas de poursuite, le comte devait trouver là un parent de sa mère, le vicomte d'Ormeil, mis, autrefois, au ban de la famille pour une mésalliance, et qui, devenu veuf, était allé, depuis quelques années, dans le Canada, chercher cette vie rude, périlleuse et pauvre qui plaît aux grands courages et aux cœurs en deuil. Louis, qui l'avait vu autrefois, avait gardé un profond souvenir de son mépris pour les préjugés de la naissance, et il ne mettait point en doute qu'il ne trouvât près de lui sympathie, protection.

Son espérance ne fut point trompée. Le vicomte d'Ormeil le reçut comme un frère, approuva ce qu'il avait fait et lui offrit tous les secours dont il pouvait disposer. Mais il ne lui cacha point, en même temps, que son séjour à Québec avait mille dangers impossibles à prévoir, comme à éviter. Outre les soupçons que ferait naître l'arrivée d'un capitaine de vingt-deux ans qui débarquait sans recommandation, sans projets et en compagnie d'une femme aussi belle qu'Henriette, chaque navire venant de France pouvait mettre les deux fugitifs en pré-

sence de quelque ancienne connaissance, dont l'indiscrétion ne manquerait point de les trahir. Un seul moyen s'offrait pour échapper à ce péril ; c'était de chercher une retraite à l'une des extrémités de la colonie, dans quelque poste assez écarté pour être à l'abri de toute curiosité et de toute rencontre. Tel était le fort du Cèdre, pour lequel le vicomte était chargé de trouver un commandant. Louis, qui ne craignait que d'être reconnu, et, par suite, séparé d'Henriette, déclara qu'il était prêt à accepter ce titre, et M. d'Ormeil lui en fit aussitôt délivrer le brevet. Il lui apprit en même temps que l'officier qu'il allait remplacer, et que l'on appelait à un gouvernement plus important, était le chevalier de Roselles, allié à leur famille, connu du comte, et dans la discrétion duquel on pouvait avoir toute confiance.

Ainsi rassurés, les deux amants entreprirent leur long voyage avec la confiance que donnent la jeunesse et le bonheur. Leur ignorance des dangers qu'ils allaient courir devait d'ailleurs les aider à les surmonter. Enveloppés dans leur amour comme les dieux d'Homère dans leurs nuages magiques, ils traversèrent les lacs, les

plaines, les forêts, sans s'apercevoir de la fatigue ni du péril, et tout entiers à leur enchantement.

La rencontre de la jeune fille andaste que Louis avait arrachée aux mains des Outagamis avait été le seul événement de ce voyage. Elle avait suivi quelques jours la petite troupe, entourant son libérateur d'une sorte d'adoration muette et servile, puis elle avait disparu tout à coup, sans que l'on eût pu deviner le motif de sa fuite, ni la route qu'elle avait suivie.

III

Nous avons déjà dit que le comte et Henriette avaient conduit Pierre Laffut à l'écart, pour le mettre au courant de ce qui s'était passé depuis son départ de France. Après lui avoir raconté les persécutions du comte de Nérac, son mariage avec Henriette et leur fuite, Louis expliqua comment la crainte d'être reconnu à Québec lui avait fait accepter le commandement du fort du Cèdre, dont il venait prendre possession.

Le coureur de bois, qui avait écouté tranquillement tout le reste, releva brusquement la tête à cette dernière confidence.

— Le fort du Cèdre! répéta-t-il; mais il a un commandant.

— Le chevalier de Roselles!

— C'est peut-être son nom. On ne l'appelle ici que le *Grand-Aigle*.

— C'est lui que je viens remplacer.

Pierre regarda le comte d'un air étonné et inquiet.

— Ah! vous venez remplacer le *Grand-Aigle*, reprit-il en allongeant chaque syllabe. Et il n'est pas averti, probablement?

— Non, mais mon arrivée ne peut lui déplaire, observa Louis, car je lui apporte une commission de gouverneur pour les îles.

Le coureur de bois secoua la tête.

— Reste à savoir s'il voudra quitter un nid tout fait, pour s'en bâtir un autre, dit-il. Aux îles il y a des lois qui gênent et des yeux qui surveillent; tandis qu'ici, quand on a la force, on a le droit.

— Le chevalier aurait-il abusé de sa position? demanda Louis plus bas.

— Assez pour devenir la terreur du pays, répliqua Laffut sur le même ton.

Henriette fit un mouvement.

— C'est étrange, dit-elle en regardant le comte; on vous avait déjà parlé de la même manière au fort du Grand-Portage sans que vous ayez voulu y ajouter foi.

— Et je ne le puis encore, répliqua Louis; j'ai connu le chevalier en France; il est impossible que quelques années l'aient changé à ce point.

— Il ne faut pas beaucoup de temps pour que le meilleur chien gagne la rage, observa Pierre, et, quoi que puisse penser M. le comte, Dieu le préserve de faire obstacle au commandant!

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est un homme qui, pour se faire une route, imite les chasseurs de buffles et brûle tout devant lui!

Henriette ne put retenir un geste d'effroi: le comte s'efforça de la rassurer par un sourire.

— Dans tous les cas, dit-il, le *Grand-Aigle*, comme vous l'appelez, n'a point la prétention,

je suppose, de résister aux ordres du roi, et. quand je lui aurai montré mon brevet, il faudra bien qu'il cède la place.

— Je n'en sais rien, dit le coureur de bois, je n'en sais rien, M. le comte! Nous avons aussi, nous autres, des commissions du roi qui nous autorisent à trafiquer jusqu'au cent vingtième degré, ce qui n'empêche pas le commandant de nous interdire la traite avec toutes les peuplades voisines, et de nous tendre des piéges au besoin.

— Parce que vous faites concurrence à son propre commerce.

—M. le comte n'est-il pas également un concurrent?... Puis, je voudrais ne pas être obligé de dire ces choses, mais il faut bien que vous soyez averti... On ne voit pas souvent dans nos forêts de figures comme celle de madame la comtesse... et le *Grand-Aigle* ne fait pas moins de cas des belles femmes que des belles fourrures!

— Quoi! tu le supposerais capable de quelque violence?... s'écria Louis. Non, non, c'est impossible! on aura calomnié le chevalier; tu auras été trompé...

— Je n'ai point été trompé, dit Pierre avec

insistance ; il y a six mois à peine que les Miamis ont voulu assiéger le fort, parce que le commandant avait enlevé deux de leurs femmes.

— Et il les a rendues ?

— Mieux que cela ! il a fait avertir les Illinois, qui ont attaqué les villages des Miamis et les ont forcés à lever le siége.

— Il entretient donc des relations avec toutes les peuplades ?

— Par le moyen d'une jeune fille sauvage qu'il a adoptée, et dont il se sert pour ses missions secrètes. Les Peaux Rouges accusent même cette fille de répandre sur eux des maléfices au profit du *Grand-Aigle*.

— Et tu crois à ces folies ?

— Je ne dis pas cela, mais la vérité est que la mort a l'air de se tenir à ses ordres. Aussi M. le comte fera bien de réfléchir avant de se mettre à la discrétion du commandant, car, sur mon honneur et sur mon salut, c'est le dernier homme du Canada à qui je voudrais me fier.

Louis essayait de douter encore, mais les questions qu'il adressa au coureur de bois

amenèrent de nouvelles révélations si détaillées, si précises et surtout si menaçantes, que l'inquiétude commença à le gagner lui-même. Quant à Henriette, elle paraissait atterrée d'épouvante.

— Mais que faire alors, mon Dieu? s'écria-elle en regardant alternativement le comte et Pierre Laffut.

— Il est sûr qu'on serait embarrassé à moins, observa celui-ci; cependant, s'il m'était permis de donner un avis...

— Ah! parlez.

— Eh bien! il me semble que l'important serait de savoir si le changement de poste conviendrait au *Grand-Aigle*, et s'il accepterait de bonne volonté un successeur.

— Mais le moyen? demanda Louis.

— Que M. le comte aille seul au fort.

— Seul! répéta Henriette effrayée.

— C'est le meilleur moyen de ne pas donner au commandant quelque mauvaise tentation.

— Mais je ne puis me présenter comme un coureur de bois, observa Louis; le chevalier me connaît; quel prétexte donner à mon voyage?

— Mon Dieu! l'idée de voir du pays, de chercher des aventures! La plupart des gentilshommes qui courent les forêts n'ont pas d'autres motifs. M. le comte ne sera pas d'ailleurs embarrassé pour arranger une histoire. Il sondera les intentions du Grand-Aigle, et verra s'il doit tout lui dire, ou revenir nous rejoindre. De cette manière, on n'avancera qu'après *avoir étudié les pistes,* comme disent les Peaux Rouges, et on ne risquera pas de se trouver pris au trébuchet.

Cette proposition était évidemment ce qu'il y avait de plus sage, et, dans la position où se trouvaient nos deux fugitifs, aucun autre moyen ne pouvait les tirer aussi vite, ni aussi sûrement d'incertitude. Henriette elle-même le sentit. Esprit droit et ferme, elle n'avait aucune des aveugles obstinations que certaines femmes regardent comme un privilége, et, une fois la justice ou la nécessité d'une action prouvée, elle employait sa volonté à s'y soumettre, non à l'empêcher. Aussi, après le saisissement causé par l'idée de cette séparation, s'y résigna-t-elle sans résistance.

Quant au comte, il avait adopté sur-le-champ

et avec chaleur l'expédient proposé par le coureur de bois.

Il ne restait donc plus qu'à prévenir les soupçons du chevalier, en justifiant d'une manière vraisemblable l'arrivée de Louis au fort du Cèdre; ce fut à quoi tous trois employèrent leur imagination.

Le débat fut long, car il fallait prévoir les moindres détails. Enfin, ils tombèrent d'accord de tout. Il fut convenu que le comte partirait sur-le-champ pour l'établissement français, qui n'était éloigné que de quelques milles, tandis que le reste de la troupe, conduit par Pierre, gagnerait, à travers les bois, la *Montagne Noire* d'où l'on pouvait apercevoir le fort. Là, elle s'arrêterait, sans se montrer. Si, par hasard, l'entrevue avec le chevalier tournait au gré de Louis, et le déterminait à la confiance, un pavillon hissé à côté du drapeau qui flottait sur le fort devait prévenir Henriette, et la décider à le rejoindre avec ses compagnons; dans le cas contraire, tous demeureraient cachés jusqu'au retour du comte.

Ces conventions une fois bien établies, le coureur de bois recommanda, par-dessus toute

chose, de ne rien laisser soupçonner au chef des guides Joseph, dont il connaissait, de longue main, l'avarice et l'astuce; puis, faisant observer que le jour était déjà avancé, et que les fugitifs ne pouvaient sortir trop tôt d'incertitude, il pressa le comte de partir.

Celui-ci prit sur-le-champ congé d'Henriette, qui l'enveloppa dans ses bras avec une émotion comprimée, sans pouvoir lui dire autre chose que :

— Pense à moi !

Puis, tous trois rejoignirent les guides et les Canadiens qui avaient achevé leur repas.

A peine eurent-ils quitté la lisière du bois, que la tête de Joseph se dressa au milieu du feuillage qui l'avait caché pendant tout cet entretien.

Après les avoir suivis un instant des yeux, il se glissa à travers les broussailles, réussit à gagner la partie de futaie où le passage était libre, et disparut à travers les arbres, en se dirigeant vers le lac.

Quelques instants après, le comte, ou plutôt le capitaine de la Roche, suivait la même direction par la partie découverte de la vallée.

En se décidant à se rendre seul près du chevalier, Louis ne s'était point fait illusion sur les difficultés de son projet. Cette visite au fort devait soumettre son sang-froid et sa présence d'esprit à une sérieuse épreuve. Il s'agissait, en effet, de donner un prétexte assez naturel à son arrivée, non-seulement pour n'éveiller aucune défiance, mais pour cacher ou confier la vérité à de Roselles, selon qu'il le jugerait prudent. Par bonheur, il se trouvait dans un pays où le romanesque était vulgaire, et où l'invraisemblable avait toujours pour lui la probabilité.

Le Canada et la Louisiane étaient en effet devenus, depuis quelques années, la terre promise des folles imaginations. La noblesse française y venait, comme aux baquets de Mesmer, comme aux séances de Cagliostro, un peu pour chercher de l'extraordinaire, beaucoup pour se donner l'air extravagant. Car c'était là surtout sa vanité. Tout gentilhomme se faisait gloire d'agir sans savoir pourquoi. Le genre évaporé avait envahi les actes les plus importants de la vie. On épousait une femme sans l'avoir vue; on vendait un domaine sans en connaître le revenu; on se mettait en route sans savoir où l'on allait.

Des gentilshommes revenant d'une fête, et ayant aperçu un vaisseau près de lever l'ancre, s'étaient fait conduire à bord, en habit de bal, et étaient revenus, au bout de deux ans, des grandes Indes, avec une provision d'épices pour leurs amis. La déraison était en quelque sorte le signe distinctif de la naissance, et l'on pouvait dire de quelque folie que ce fût, lorsqu'elle était attribuée à un seigneur du temps, ce que saint Augustin dit des mystères de notre religion : *Credo, quia absurdum.* Plus d'un gentilhomme avait déjà traversé le Canada sans autre but que de faire *quelque chose* ou *d'aller quelque part,* et tout le monde se rappelait encore, dans la colonie, cette excursion du marquis de Follard, qui était parti de Montréal pour une promenade, et avait poussé, de proche en proche, jusqu'à la baie d'Hudson, où il était arrivé, trois mois après, sans savoir comment ni par quel chemin.

On comprend qu'en préparant l'histoire qu'il allait raconter au *Grand-Aigle,* Louis avait dû avoir égard à ces habitudes de la noblesse et à ces antécédents. Il se présentait seul, d'ailleurs, sans mission, sans connaissance du pays, et ne

pouvait jouer le rôle d'un voyageur sérieux. Le seul moyen de justifier sa visite était de se faire passer pour un étourdi venu là sans motif raisonnable, allant devant lui sans rien observer, et incapable de rendre un compte exact de sa conduite. Restait seulement à jouer ce personnage avec assez de suite et d'entrain pour persuader le chevalier. Tout en continuant sa route, le comte tâcha de s'y préparer.

Les indications données par Pierre Laffut sur la direction à suivre pour arriver au fort étaient si précises, que Louis ne tarda pas à apercevoir au loin les lignes brisées de ce dernier, se découpant sur le bleu du ciel.

Ce poste, qui pouvait alors être regardé comme les colonnes d'Hercule de la colonie française, n'avait été établi que depuis environ dix ans, et dans l'intérêt du prédécesseur du *Grand-Aigle*.

Ceci demande une courte explication.

La traite des pelleteries, qui était alors à peu près le seul commerce exploité dans le Canada, y avait subi, à plusieurs époques, un grand nombre d'organisations différentes. Exclusivement accordée d'abord à une compagnie, puis

abandonnée à tous les colons moyennant une redevance, puis soumise de nouveau au monopole, elle était alors réservée à des coureurs de bois, munis d'une commission à cet effet, ou aux commandants des forts bâtis dans les passages les plus fréquentés par les sauvages. Ces établissements étaient donc en même temps des postes militaires et des comptoirs où des officiers privilégiés faisaient le trafic, loin du contrôle d'*Onontio* [1], qui ne pouvait ni les défendre, ni les surveiller. Or, cet abandon ou cette indépendance, comme on voudra l'appeler, croissait nécessairement en proportion de l'éloignement, et le poste établi au lac du Cèdre était tellement avancé vers l'ouest, que l'on ne savait rien à Québec de ce qui s'y passait. On n'y voyait guère que quelques chasseurs allant à la découverte, ou les Anglais de la baie d'Hudson qui, malgré la défense, venaient y commercer.

Le fort avait été construit sur une éminence, et ne se composait, comme la plupart des établissements de ce genre, que d'une enceinte de pieux. On y arrivait par un sentier étroit, ser-

[1] Nom donné par les sauvages au gouverneur du Canada.

pentant aux flancs du rocher et aboutissant à une porte défendue par deux pierriers. Un large drapeau blanc, semé de fleurs de lis, flottait au-dessus.

Du reste, nulle sentinelle ne veillait sur la plate-forme, et Louis arriva au pied du monticule sans rien voir ni rien entendre qui annonçât le voisinage d'un poste occupé. Derrière lui, devant lui, autour de lui, tout était désert et muet. Le jeune homme demeura un instant les yeux fixés sur cette citadelle que l'on eût pu croire abandonnée, si le parfait entretien des palissades, l'éclat des canons qui les garnissaient, et le mât de pavillon fraîchement repeint, n'eussent évidemment prouvé de quelle surveillance active elle était l'objet. Ce soigneux arrangement formait même, avec le morne silence dont nous avons parlé, et l'apparence fermée du fort, un contraste qui avait quelque chose de sinistre. Louis se rappela, malgré lui, ce qu'avait dit Pierre Laffut, et sentit au fond du cœur un léger frisson.

Cependant, il domina cette émotion rapide et prit le sentier qui montait au fort.

Comme il arrivait à l'un des tournants, il crut

entendre devant lui un léger bruit. Il prêta l'oreille et reconnut ce froissement particulier des mocassins sur l'herbe desséchée. Désirant savoir qui le précédait, il marcha plus vite et entrevit bientôt une forme svelte qui disparut à l'instant derrière les arbres qui bordaient le chemin.

Quelque rapide qu'eût été l'apparition, Louis en fut frappé. Ni cette démarche, ni ce costume de femme, ne lui étaient inconnus. Il pressa le pas pour atteindre celle qui le portait, mais les sinuosités du sentier la lui faisaient perdre à chaque instant de vue ; enfin, profitant d'un passage où les talus se trouvaient moins escarpés, il les franchit brusquement pour couper au plus court, et atteignit un des derniers détours du chemin au moment même où la jeune femme venait de le dépasser.

Avertie par le bruit des pas, celle-ci se retourna, et Louis ne put retenir une exclamation.

C'était la jeune fille andaste, qu'il avait arrachée, le mois précédent, aux mains des Outagamis.

Elle le reconnut également, car elle porta

deux doigts à ses lèvres, selon l'habitude de tous les peuples de la langue algonquine, lorsqu'ils veulent exprimer leur admiration ou leur surprise, et prononça, d'un accent guttural, le mot de *gannoron!*

— C'est bien elle! s'écria le comte que le son de cette voix venait de confirmer dans sa découverte : c'est Néhala.

— Mon frère a retenu le nom de son esclave? dit la jeune fille avec une expression joyeuse et caressante.

— Et comment ma sœur se trouve-t-elle ici? demanda Louis, chez qui cette rencontre de Néhala près du fort venait d'éveiller un soupçon subit.

— En me déliant du poteau, le chef pâle ne m'a-t-il pas ordonné de retourner vers les miens? répliqua la jeune fille.

— Et ils sont là, au poste français?

— Oui.

— Ainsi ma sœur est cette orpheline recueillie par le commandant?

— Et qu'il a adoptée pour fille.

La rencontre était tellement inattendue, que Louis en demeura d'abord étourdi, ne sachant

s'il devait s'en affliger ou s'en réjouir. Quant à Néhala, elle semblait toute au plaisir d'avoir retrouvé son libérateur. Elle lui raconta comment, après l'avoir quitté, elle s'était dirigée vers la rive occidentale du lac Ounipie, ne marchant que la nuit, afin d'éviter les surprises, et avait ainsi gagné le fort.

Pendant ce récit, le comte s'était remis : il avait eu le temps de calculer toutes les chances de la rencontre qu'il venait de faire et de se décider, malgré les nouvelles difficultés qu'elle pouvait amener, à poursuivre son projet jusqu'au bout.

Évitant, pour le moment, de répondre aux questions de Néhala, il se contenta de lui dire qu'il venait parler au commandant.

— Mon frère aurait-il quelque affaire à régler avec le *Grand-Aigle?* demanda la jeune sauvage d'un ton inquiet.

— Aucune, répondit Louis.

— Vient-il dans le pays en chef ou en marchand ?

— Simplement en voyageur.

— Que veut dire mon frère?

— Qu'avant de continuer son excursion, il

a besoin de conseils et de renseignements.

— C'est là seulement ce qu'il veut demander au *Grand-Aigle?*

— Pas autre chose.

La jeune fille le regarda, hésita quelques minutes, mais parut enfin se décider, et montrant le fort avec un sourire :

— La cabane du *Grand-Aigle* est fermée pour tout le monde, dit-elle ; mais Néhala peut la faire ouvrir à son frère.

A ces mots, elle se remit en marche, suivie de Louis, et tous deux parvinrent au pied de la palissade.

Arrivés là, Néhala s'approcha seule de la porte d'entrée et fit entendre un cri particulier auquel on répondit du dedans. Un homme parut bientôt au guichet, reconnut la jeune fille et ouvrit. Elle échangea avec lui quelques mots dans une langue inconnue, puis, se tournant vers son compagnon, elle lui apprit que le *Grand-Aigle* n'était point encore revenu de la chasse, mais qu'il ne pouvait tarder, et elle l'engagea d'un geste à la suivre.

Le fort présentait la figure d'un triangle dont le plus grand côté, disposé en plate-forme,

communiquait, par deux galeries, aux logis de la garnison du commandant. Ce fut dans ce dernier que Néhala conduisit Louis.

Le logement du *Grand-Aigle* formait le premier étage d'une vaste case dont le rez-de-chaussée servait de magasin pour les marchandises de traite et pour les pelleteries. La première pièce, dans laquelle le comte fut introduit, et qui, par sa position, devait servir de vestibule à toutes les autres, était une chambre basse, dont les boiseries rugueuses n'avaient d'autres ornements que quelques dépouilles de cerfs et d'élans. Un immense poêle hollandais, formant cuisine, occupait le fond, et, tout auprès, se dressait un buffet garni de deux ou trois pièces de vaisselle plate et de porcelaines de Saxe, mêlées à des plats d'écorce. Plus loin, contre la fenêtre, sur une table massive servant de bureau, on apercevait une bouteille, une pipe, un registre de compte et des pistolets ; enfin, une demi-douzaine de carabines étaient accrochées à la muraille avec un capot et des raquettes. Une épée à garde d'argent richement ciselée, suspendue plus bas, formait seule disparate avec l'ameublement. Louis s'approcha pour la

regarder et reconnut les armes du chevalier de Roselles gravées sur la coquille.

Pendant qu'il s'occupait à les examiner, Néhala posa sur le bureau une bouteille de rhum, des pipes, du tabac, et l'invita à s'approcher.

— Que ma sœur m'excuse, dit Louis en souriant, mais *je ne suis point encore un homme*, comme disent nos Hurons, car je préfère votre eau d'érable à votre *eau de feu*.

— Mon frère sera servi selon son goût, dit la jeune fille en faisant un mouvement pour sortir.

Mais il la retint du geste, déclarant qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il ne désirait que le prompt retour du commandant. Néhala, qui allait répondre, devint tout à coup attentive.

— Le *Manitou* a entendu ton souhait, dit-elle.

— Comment?

— Écoute.

Le comte prêta l'oreille; le son d'un *tembis* venait de retentir au dehors des palissades, faible d'abord, puis grossissant et prolongé.

— Serait-ce le *Grand-Aigle?* demanda Louis ému malgré lui.

Pour toute réponse, Néhala ouvrit la fenêtre, et il aperçut, en effet, un chasseur qui gravis-

sait le sentier, suivi de deux de ces chiens à oreilles droites et à têtes de loup depuis longtemps naturalisés parmi les sauvages. Le gardien du fort, averti par le son de la conque marine, s'était hâté d'ouvrir la poterne, et Néhala quitta la chambre pour annoncer à son père l'arrivée d'un compatriote.

Cependant les deux chiens s'étaient déjà élancés dans la cour, où ils tournoyaient avec de joyeux aboiements. Le chasseur y parut bientôt lui-même; mais à sa vue, Louis tressaillit; il porta vivement la main à son front, se pencha pour mieux voir, puis recula en poussant un cri involontaire.

Le commandant du fort n'était pas le chevalier de Roselles!

IV

La découverte faite par Louis était si imprévue, qu'il en demeura d'abord comme foudroyé. Le commandant du fort du Cèdre n'était point le chevalier de Roselles!... Mais qui donc alors?... Comment un inconnu commandait-il ce poste sous le nom du chevalier? D'où venait l'épée qui était là, et sur laquelle se trouvait encore l'écusson de ce dernier? Toutes ces questions se présentèrent en même temps à l'esprit du comte,

et il eut comme le pressentiment de quelque affreux mystère.

Une réflexion rapide lui fit comprendre, pourtant, qu'il ne devait rien laisser paraître. S'il avait cru, en effet, devoir dissimuler avec le chevalier, combien, à plus forte raison, avec un étranger qui occupait une position usurpée et dont on lui avait signalé les trahisons. Il rappela donc toute sa présence d'esprit, repassa rapidement dans sa pensée le rôle qu'il avait préparé, afin d'y faire les modifications nécessaires, étouffa l'espèce de tremblement intérieur dont il s'était senti saisi au souvenir d'Henriette, et se rendit assez maître de lui-même pour que son visage ne montrât aucune trace de trouble, ni de surprise, lorsque le commandant entra.

Il était accompagné de Néhala qu'il semblait quereller ; mais à la vue du comte, elle l'interrompit vivement, et désignant le jeune homme par un geste amical, elle dit :

— Voici mon frère !

Le *Grand-Aigle* releva la tête avec une sorte de grondement qui s'éteignit devant la figure distinguée du jeune homme. Ses regards expri-

mèrent l'étonnement, et il porta involontairement la main à son chapeau.

— M. le chevalier de Roselles? demanda Louis, qui s'avança à sa rencontre.

— C'est moi! répondit le commandant.

Le jeune homme jeta sur lui un coup d'œil rapide et silencieux.

— Pardieu! c'est une fortune de trouver si loin un homme de qualité, reprit-il d'un ton léger, et je dois remercier le ciel du miracle!

— Monsieur voulait me parler? interrompit sèchement le *Grand-Aigle*.

— Comme vous dites, chevalier; je montais au fort, lorsque j'ai reconnu cette jeune fille... que j'avais eu l'occasion de rencontrer.

— Près du lac du Bois-Blanc.

— Ah! elle vous a donc parlé de notre aventure avec les Outagamis?

— Sans pouvoir m'apprendre le nom de celui qui l'avait sauvée.

— Mon nom! c'est pardieu vrai; j'aurais dû commencer par me faire annoncer... mais dans ce pays, on tourne malgré soi au sauvage! Je me nomme de la Roche.

— De la Roche?

— Oui, je n'ose me flatter que ce nom vous soit connu, bien qu'il ait fait quelque bruit dans un certain monde. Louis de la Roche, capitaine aux mousquetaires rouges, pour le moment, sans compagnie, comme vous voyez.

Le commandant le regarda d'un air scrutateur.

— Et par quel hasard M. le capitaine de mousquetaires rouges se trouve-t-il sur les limites du haut Canada? demanda-t-il.

— Un hasard! s'écria le comte, qui sentait plus que jamais le besoin de jouer assez naturellement son rôle pour détourner les soupçons; ce n'est pardieu point un hasard, chevalier! je suis ici par décision de famille, et dans l'intérêt de la moralité.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— L'énigme est cependant des plus transparentes. M. de la Roche, mon honoré père, prétendant que j'avais trop de dettes, de bonnes fortunes et de duels, a jugé nécessaire de me dépayser, et m'a proposé une promenade dans la Nouvelle-France. Comme, en refusant d'y venir de bonne grâce, il eût pu m'y envoyer de force (ce qui était déjà arrivé, par parenthèse, à deux de mes amis), je me suis décidé à partir

sans résistance, et l'on m'a débarqué à Québec, il y a huit mois.

— M. le capitaine a eu quelques motifs sérieux pour quitter cette résidence?

— Un motif capital, chevalier; l'ennui! Tant que l'hiver a duré, le séjour de Québec m'a paru tolérable : on se réunissait chez le gouverneur, chez l'intendant, chez le grand prévôt, chez le maître des eaux et forêts; le jeu et les parties de traîneau nous occupaient; mais, l'été venu, tous vos gentilshommes ont repris leurs bottines d'élan, et sont partis au delà des lacs.

— La plupart n'ont pas d'autre moyen d'existence.

— C'est ce que j'ai appris plus tard; mais j'avais fait la sottise de ne pas les suivre, si bien que je me suis trouvé seul à Québec avec les commis et les officiers en réforme. On ne parlait alors justement que de découvertes vers le nord, où se trouvent, dit-on, un fleuve qui se jette dans la mer et une nation d'hommes blancs. J'étais désœuvré, morose; ma foi, j'ai eu l'idée de vérifier la chose; j'en ai dit quelques mots au gouverneur, qui m'a répondu en plaisantant; cela m'a piqué, et je suis parti.

— Se peut-il!...

— Je suis parti comme vous voyez, bien résolu à exécuter mon voyage, ne fût-ce que pour en publier une relation chez Bilaine. Malheureusement, tout s'est passé jusqu'ici le plus bourgeoisement du monde, et, sauf la délivrance de Néhala...

— Mais M. le capitaine n'était point seul lorsqu'il l'a rencontrée? observa le *Grand-Aigle*.

— Il est vrai, j'avais des guides.

— Et une compagne de route?

— Ah! Néhala vous en a parlé? reprit Louis, qui s'efforça de cacher son émotion sous un redoublement de légèreté; c'est la vérité, chevalier, j'ai fait une partie du voyage en compagnie d'une femme charmante qui avait bien voulu accepter ma protection jusqu'au fort du Bois-Blanc, où il a fallu, malheureusement, la remettre à son défenseur légitime... un rustre bas normand, qui ne connaît pas le trésor qu'il possède.

— Et vos guides?

— Ils ont continué avec moi jusqu'au delà du lac du Bonnet, où les drôles m'ont abandonné, en emportant les bagages.

— Et vous avez néanmoins continué ?

— Grâce à une troupe de Knisteneaux qui m'a indiqué le chemin du fort.

— Et que venez-vous y chercher ?

Louis regarda le commandant en face et éclata de rire.

— Ce que je viens y chercher? répéta-t-il. Sur mon âme, vous êtes merveilleux! Après n'avoir vu, pendant deux mois, que des malheureux peints à l'huile ou frottés de graisse, j'apprends par hasard qu'il y a, dans le voisinage, une demeure de gens civilisés, j'y accours, et vous me demandez ce que j'y cherche! Mais, Dieu me damne! chevalier, je suis comme Diogène, je cherche un homme! J'espérais seulement le trouver plus poli.

— La politesse est bonne à Versailles, monsieur, interrompit brusquement le *Grand-Aigle;* mais ici, il faut avant tout se montrer prudent. Le premier soin de chacun est de veiller à sa peau...

— Et à ses peaux, chevalier, dit Louis en riant; c'est là surtout la grande affaire! Vous me prenez, je parie, pour un brocanteur de fourrures, qui vient vous faire concurrence.

— M. le capitaine de mousquetaires ne serait point le premier officier...

— Je sais, je sais, mon cher; l'édit du roi Louis XIV permet ici le commerce à la noblesse; mais j'ai encore les préjugés de Versailles, et je ne pourrais me résoudre à me faire fournisseur de manchons. Je ne dis point cela pour vous blesser, chevalier.

— Que veut enfin M. de la Roche?

— Moi? je vous l'ai dit, je veux faire des découvertes.

— Vous ne renoncez donc point à poursuivre votre route?

— Renoncer, fi donc! pour que ces messieurs de Québec s'amusent à mes dépens? Non, sur mon âme : il faut leur prouver que la noblesse de Versailles n'a ni moins de persévérance, ni moins de courage que celle du Canada. Je tiens, d'ailleurs, à rapporter en France des nouvelles de quelque terre inconnue.

— Pour en demander la seigneurie?

— Précisément! Songez donc, chevalier, quel avantage pour moi si à mon nom de sieur de la Roche tout court, je puis ajouter les titres de gouverneur du fort des Montagnes Rocheuses,

de marquis du lac de l'Ours, de la vallée du Castor, et de cinquante autres domaines que je choisirai moi-même; car ici il n'y a qu'à se baisser et à prendre! Cela fera au moins deux pages de qualifications en avant de tous les actes où je figurerai, et vous savez que l'importance d'un gentilhomme est proportionnée à la quantité de papier timbré que l'on dépense à le désigner.

Le *Grand-Aigle* ne put s'empêcher de sourire.

— Ainsi, vous êtes résolu à ne point retourner sur vos pas? dit-il.

— Si résolu que je viens vous demander des conseils et des secours pour continuer.

Néhala, qui avait jusqu'alors tout écouté en silence, ne laissa pas au commandant le temps de répondre, et étendant la main vers Louis :

— Mon frère n'a que faire d'interroger un grand chef, observa-t-elle, car une femme suffit pour lui donner le conseil qu'il demande.

— Voyons cela! dit le comte en se tournant vers elle; j'écoute le conseil de ma sœur.

— Que le chef pâle regarde derrière lui, devant lui et autour de lui, reprit la jeune fille

d'un accent expressif. Derrière sont les Outagamis toujours cachés dans l'herbe qui borde les chemins; devant, les *Pieds Noirs* qui ont promis à leurs veuves des chevelures de visages pâles ; autour de lui, des hommes de sa nation et des amis!

— Ce qui veut dire que, selon ma sœur, je devrais rester ici? demanda Louis.

— L'oiseau cherche l'arbre où il peut nicher en sûreté, répliqua Néhala, et si mon frère consentait...

Le sifflement d'une flèche, qui traversa rapidement la chambre, l'empêcha d'achever.

Le *Grand-Aigle* et la jeune Indienne firent un mouvement; le comte jeta un cri de surprise.

— Voici, en tout cas, la preuve que l'arbre serait mal choisi, dit-il gaiement, en montrant la flèche qui, après avoir frappé le mur, était venue rouler à leurs pieds.

Mais Néhala l'avait déjà relevée et examinée; elle la lui tendit.

— Il n'y a rien à craindre d'un serpent sans dard, observa-t-elle.

— En effet, dit Louis, on a brisé la pointe.

— Alors, c'est un message? demanda le commandant.

— Mon père va le savoir.

La jeune fille avait déroulé une bande d'écorce qui entourait la flèche, et sur laquelle différents signes étaient grossièrement tracés au charbon.

Le *Grand-Aigle* s'en empara, parut étudier quelques instants ces caractères confus ; puis, se tournant vivement vers le comte :

— Que mon hôte veuille m'excuser, dit-il du ton le plus aimable, je reviens à l'instant.

Et reprenant le fusil qu'il avait posé contre le mur, il sortit par une petite porte à demi cachée derrière l'immense buffet de chêne.

A peine eut-il disparu, que Louis courut à la fenêtre par laquelle la flèche venait d'entrer. Il n'y avait personne au-dessous. Il ouvrit la porte donnant sur la galerie, et s'avança jusqu'à la plate-forme d'où il pouvait découvrir toute la campagne ; mais son regard chercha en vain ; le tertre qu'elle dominait était désert, la rivière qui coulait plus bas immobile, et le bois dont elle était bordée silencieux.

Il se retourna, étonné, vers Néhala qui l'avait suivi.

— La flèche a dû être lancée de ce côté, dit-il, et pourtant je n'aperçois nulle apparence d'être vivant.

— L'homme ne laisse point de traces sur les eaux, répliqua la jeune sauvage avec calme.

— Ma sœur croit donc que la flèche venait de la rivière? Mais où se cache alors celui qui l'a lancée?

— Mon frère ne voit-il pas les buissons qui poussent au pied du rocher?

— Quoi! le fourré qui tapisse le fond de cette ravine?... Vous avez, parbleu! raison, Néhala; je distingue maintenant un sentier qui conduit du fort au bord de l'eau, à travers ce précipice... il me semble même que j'y aperçois quelqu'un: oui... je ne me trompe pas... c'est le commandant qui parle à un homme rouge...

— Alors que mon frère regarde ailleurs, interrompit vivement la jeune fille, en attirant le comte plus loin; le *Grand-Aigle* ne veut pas qu'il y ait des yeux fixés sur ses actions.

— C'est juste! répliqua Louis, qui, sans y penser, tourna la tête vers la ravine; c'est juste!

l'entrevue est secrète, et il y aurait de l'inconvenance à en rester témoin... quoique à cette distance on ne puisse rien entendre...

Il se pencha de nouveau sur la balustrade.

— Ni même rien voir, ajouta-t-il, car le commandant a disparu avec son messager.

— Mon frère ne veut-il pas rentrer jusqu'à son retour?

— Non, le soleil est moins chaud, la brise commence à souffler; j'attendrai ici.

En prononçant ces mots, le comte fit quelques pas vers l'autre extrémité de la plate-forme; ses regards s'arrêtèrent sur la campagne, et, malgré les préoccupations pénibles qui l'agitaient, il fut saisi par la magnificence du tableau qui se déroulait sous ses pieds.

C'était, à la vérité, un de ces spectacles dont nos contrées ne peuvent donner aucune idée. En Europe, l'homme a servi d'échelle pour la création; tout est proportionné à ses facultés, et la grandeur du cadre ne fait pas trop sentir la petitesse du personnage; en Amérique, au contraire, la nature semble avoir été taillée pour une race de géants dont nous avons depuis usurpé l'héritage. Là les lacs sont des mers, et

les fleuves coulent pendant mille lieues avant de rencontrer l'Océan ; là tombent des cascades, trop hautes pour que l'œil les mesure, et s'étendent des forêts que l'incendie ne peut dévorer qu'en plusieurs années.

Or le paysage qui s'offrait alors aux yeux du comte semblait précisément un échantillon de cette gigantesque création. A l'ouest coulait la rivière de Satkatchiouaine qui, après avoir baigné la colline sur laquelle s'élevait le fort, s'avançait impétueusement jusqu'à la barrière de rocher appelée le *Saut-du-Cerf*, où elle se précipitait d'environ trente pieds d'élévation avec un bruit formidable. Ce rapide passait pour l'un des plus dangereux de tout le Canada, et les plus intrépides se hasardaient seuls à le franchir en canot. A l'est, d'immenses forêts s'étageaient de plateaux en plateaux, de sommets en sommets, comme les flots d'un immense océan sans bornes, et allaient se perdre dans le ciel. Du côté du nord s'ouvrait une vallée de cent lieues, entrecoupée de lacs, de collines, de rivières ; enfin, vers le midi, se montrait la chaîne immense des Montagnes Rocheuses.

Mille parfums sauvages flottaient dans l'air,

et une rumeur profonde composée des bruits du vent, du murmure des bois, du rugissement de la cascade, grondait sans cesse au-dessus de cette solitude.

Louis demeura fasciné devant ce prodigieux spectacle. Immobile à la même place, il le contempla dans une muette admiration jusqu'à ce que ses regards fatigués de ces perspectives infinies se reportassent enfin sur la plate-forme, comme éblouis. Ils y rencontrèrent Néhala qui se tenait debout à quelques pas, le front baissé et une main appuyée sur la balustrade.

La taille de la jeune fille était élevée, mais frêle ; ses traits délicats, son œil doux et velouté. Elle portait une tunique de coton ornée de verroteries, une couverture bleue rattachée aux épaules, en guise de manteau, et des brodequins de cuir de daim délicatement ouvrés. Ses cheveux noirs, séparés avec soin, n'avaient pour ornement qu'une peau de serpent enroulée dans leurs tresses ondoyantes. A la voir ainsi, svelte, grave et pudique, dans la demi-nudité que voilait, pour ainsi dire, sa teinte pourprée, on eût dit le marbre de la divine chasseresse coloré par un soleil couchant.

Son aspect complétait si merveilleusement le tableau que le comte avait alors devant lui, qu'il demeura les regards fixés sur la jeune fille, frappé de son étrange beauté.

Cette attention parut la troubler ; elle détourna les yeux et les arrêta sur la campagne. Louis s'approcha.

— Ma sœur admire comme moi ce grand horizon, dit-il en indiquant du geste la rivière, la plaine et les bois.

La jeune fille secoua la tête dédaigneusement.

— Néhala ne regarde jamais le pays qui est autour du fort ou plus loin, répondit-elle avec indifférence.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle ne l'aime pas !

— Et qui l'empêche de l'aimer ?

— Ceux qui l'habitent.

— Ah ! je comprends ; ce sont des ennemis du peuple de ma sœur.

— Néhala n'a plus de peuple, reprit-elle d'un accent calme et triste ; elle était encore toute petite quand les Outagamis égorgèrent les derniers Andastes. Sa mère seule fut épargnée.

— Et elle resta avec Néhala dans la cabane du vainqueur?

— Oui, les Outagamis coupèrent les cheveux de la mère et de la fille, pour en faire des esclaves.

— Vous avez dû bien souffrir?

— On souffre avec patience, quand on peut venger son peuple.

— Le venger? repéta Louis étonné; et comment?

La jeune fille ne répondit rien, mais une expression de triomphe sauvage éclaira ses traits.

— Que pouvaient, contre les Outagamis, une femme et une enfant? continua le comte en regardant Néhala.

Elle sourit; ses narines se gonflèrent, et, étendant la main avec une fierté haineuse :

— Oui, répliqua-t-elle à demi-voix, comme si elle se fût parlé à elle-même; eux aussi disaient : « Que peuvent une femme et une enfant? » mais la femme et l'enfant avaient une compagne qu'ils ne voyaient pas.

— Quelle compagne?

— La maladie.

— Comment?

— Pour chaque Andaste égorgé, elles ont fait mourir vingt Outagamis!

— Vous! s'écria Louis, et par quel moyen...?

— C'est le secret de Néhala!

Il y eut une pause : le comte avait fait un mouvement en arrière, et regardait la jeune fille avec une curiosité soupçonneuse.

— Ainsi, reprit-il enfin, les hommes rouges ont raison quand ils accusent ma sœur de souffler un vent de mort sur leurs cabanes?

Néhala garda le silence.

— Et comment les Outagamis n'ont-ils point reconnu la main qui les frappait? continua-t-il.

— Ils l'ont reconnue, répondit la jeune fille.

— Sans se venger?

— Les Outagamis sont des hommes! ils ont brûlé la mère de Néhala.

— Et ma sœur a été épargnée?

— Parce que le *Grand-Aigle*, qui se trouvait alors en traite chez ses ennemis, l'a adoptée et emmenée.

— Il y a longtemps de cela?

— Sept fois douze *nuits de soleil* [1].

[1] Les sauvages appellent la lune la *nuit du soleil;* ils comptent les années par les lunes.

— Ma sœur n'a-t-elle pas, depuis, quitté le fort?

— Néhala visite souvent les villages des hommes rouges, par ordre de son père.

— Et ma sœur n'a-t-elle jamais songé à y rester pour avoir, elle aussi, une cabane?

— Néhala y a pensé : quand elle voyait de jeunes mères sourire à leurs petits enfants, elle se sentait le cœur triste, et elle eût voulu ne pas être seule ; mais, un jour, son père l'a conduite vers la grande baie, dans la demeure des visages pâles, et ses pensées ont changé.

— Pourquoi cela?

— Jusqu'alors Néhala avait vu chez ceux de sa race la femme porter des fardeaux, labourer la terre, rapporter le gibier tué, et elle avait trouvé cela bien ; mais chez les visages pâles, elle a vu que son seul devoir était de veiller au foyer, de soigner les faibles, d'être bonne pour tout le monde, et elle a trouvé cela mieux, puisque le Grand Esprit lui avait donné plus de caresses que de forces. Alors elle a compris que les hommes rouges étaient des méchants qui avaient fait les femmes leurs esclaves, parce qu'elles étaient les plus faibles, elle les a pris en

haine, et elle a juré qu'aucun guerrier de sa race ne serait le père de ses enfants.

— De sorte, observa le comte, qui avait écouté avec un intérêt étonné, de sorte que ma sœur ne veut épouser qu'un visage pâle ; mais, en ce cas, il me semble qu'elle peut choisir dans la garnison du fort.

— Néhala est la fille d'un chef! interrompit la sauvage fièrement.

— Ah! ma sœur a raison, s'écria Louis; diable ! j'oubliais que la couleur n'empêche pas les préjugés. Les mésalliances ne sont pas moins blâmées dans les forêts qu'à Versailles, et pour prétendre à la main de ma sœur, il faudrait au moins un anspessade [1]...

— Il faudrait un homme qu'elle pût préférer à tout autre, répondit Néhala simplement, et sans comprendre l'ironie des paroles du comte.

Celui-ci en eut honte.

— Vous avez raison, reprit-il sérieusement ; ici, comme partout, c'est le premier devoir et la première sagesse ; mais lorsqu'un guerrier songe à la chasse, il se représente d'avance comment il voudrait trouver l'étang et les huttes de cas-

[1] Caporal.

tors ; ma sœur doit avoir fait aussi, dans son esprit, le portrait de celui qu'elle désirerait rencontrer?

Néhala baissa les yeux avec embarras, mais fit un signe affirmatif.

— Et son frère ne peut-il connaître ce portrait? demanda Louis en souriant.

Elle lui jeta un regard de côté, rougit, puis secouant la tête :

— Néhala n'a pas d'esprit, dit-elle avec une confusion souriante : le plus sûr pour elle est toujours de se taire.

Louis n'eut point le temps d'insister, car, avant qu'il pût répondre, un cri d'appel particulier se fit entendre du côté de l'habitation. La jeune sauvage dressa la tête ; le cri retentit une seconde fois.

— C'est le *Grand-Aigle*, dit-elle vivement ; il veut parler à Néhala : que mon frère prenne patience jusqu'à mon retour.

Et sans attendre la réponse du comte, elle traversa rapidement la plate-forme, et rentra chez le commandant.

V

Resté seul, Louis fut naturellement ramené à la pensée d'Henriette et de la position périlleuse dans laquelle ils se trouvaient engagés.

Son premier soin fut de regarder autour de lui pour s'orienter. Grâce aux indications de Pierre, il reconnut sans peine la Montagne-Noire à l'extrémité de laquelle ses compagnons devaient attendre son signal ou son retour. Elle s'élevait à environ deux milles du poste français, et formait, sur la rivière, une sorte de

promontoire d'où l'on pouvait voir, sans être aperçu, tout ce qui se passait dans cette partie de la vallée. Le comte calcula que la troupe conduite par Laffut devait y arriver dans ce moment, et pensa aux moyens de la rejoindre le plus tôt qu'il lui serait possible.

La substitution d'un étranger au lieu et place du chevalier de Roselles ne pouvait manquer de modifier ses résolutions. Il devait évidemment renoncer à tout espoir de se faire accepter de bonne grâce comme remplaçant par le *Grand-Aigle*, et il ne voyait aucun moyen de se faire accepter de force, à moins que Pierre Laffut n'eût à ce sujet quelque expédient. Il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que de retourner vers Henriette et de rebrousser chemin avec elle.

Mais il fallait pour cela revoir le commandant, et son absence se prolongeait ainsi que celle de Néhala. Après avoir parcouru en tous sens la plate-forme et examiné tous les points de vue, le comte commença à se fatiguer de ce long retard. Il allait se décider à rentrer pour chercher ses hôtes, lorsque le bruit de leurs voix l'arrêta court. Tous deux parlaient vive-

ment dans cette langue inconnue qu'il avait déjà entendu la jeune fille employer avec le gardien de la poterne. Le ton de celle-ci était ému et suppliant, celui du Grand-Aigle impérieux. La discussion (car c'en était une) semblait s'animer à chaque réplique ; mais tout à coup il y eut une pause ; Nébala murmura sourdement quelques mots, et les voix se turent. Un accord subit venait d'avoir lieu entre les deux interlocuteurs. Presque au même instant, la porte s'ouvrit, et Louis n'eut que le temps de s'éloigner vivement : c'était le Grand-Aigle qui venait le rejoindre.

Ses yeux injectés brillaient d'une résolution farouche, et ses traits, brûlés par le soleil, avaient une expression encore plus dure que d'habitude. Cependant, à l'aspect de Louis, ils parurent faire effort pour se détendre.

— Le capitaine me pardonnera de lui avoir ainsi faussé compagnie, dit-il avec une politesse contrainte ; je suis maintenant tout à ses ordres.

Louis parut étonné de ce changement de manières.

— Comment donc, chevalier, s'écria-t-il en reprenant son ton léger ; c'est moi qui devrais

m'excuser de ma visite indiscrète ; je vous dérange ?

— En aucune façon.

— Allons, allons, c'est de la politesse ; mais tout à l'heure vous étiez plus franc.

Le Grand-Aigle chercha à justifier la brusquerie de son premier accueil en parlant du grand nombre d'aventuriers qui s'étaient montrés, depuis quelque temps, aux environs du fort, et de la prudence que sa position lui commandait. Le jeune homme eut l'air de croire à ses excuses et déclara qu'il ne lui gardait nulle rancune.

— Je devrais même vous remercier de ce qui s'est passé, ajouta-t-il en riant, car l'excessive prudence de votre réception m'a fait réfléchir.

— Vous, capitaine ?

— Oui, j'ai pensé qu'en continuant ma route, je pourrais trouver des hôtes de plus en plus *prudents*, ce qui finirait par devenir embarrassant. Or, je ne voyage, moi, après tout, que pour mon agrément...

— Eh bien ?

— Eh bien ! je me demande ce que peuvent

faire, dans ce cas, quelques centaines de lieues de plus ou de moins.

— Comment !

— Vos solitudes sont singulièrement monotones, chevalier ; toujours des rochers, des bois, des lacs !... J'en ai un échantillon de six cents lieues ; et cela suffit pour en parler aux dames de la cour.

— Ainsi vous renonceriez à poursuivre ? demanda le commandant surpris.

— Franchement, ce qui m'a été dit, il y a un instant, par Néhala et par vous, me ferait pencher pour la retraite.

— Mais vos projets de découverte ?

— Ah ! le fleuve qui se jette dans la mer et la nation d'hommes blancs ? Pardieu ! chevalier, on dit que devant la justice divine l'intention est réputée pour le fait, les hommes ne peuvent être plus exigeants que Dieu. Puisque j'ai eu l'intention de visiter l'ouest, on doit admettre que je l'ai visité. Qui m'empêche, d'ailleurs, de découvrir ma nation blanche et mon fleuve, comme le père Hennepin a découvert le Mississipi ? Je n'ai pour cela qu'à faire graver une carte représentant des pays *habités par un peu-*

ple inconnu, une grande rivière où *l'on trouve des pélicans* et des lacs parsemés de gros dauphins relevant la queue! Les trois quarts de nos voyageurs n'ont pas d'autre procédé pour faire leurs découvertes.

— Dans tous les cas, observa le commandant, M. de la Roche ne peut s'en retourner seul.

— Vos routes sont, je l'avoue, un peu confuses.

— Il y a ici près un campement de Knisteneaux, je viens d'y envoyer, et, avant deux heures, on en ramènera des guides qui conduiront le capitaine où il voudra.

Louis se trouva sérieusement embarrassé. Rester jusqu'à l'arrivée de ces guides, c'était retarder l'instant où il devait rejoindre Henriette; mais refuser de les attendre, c'était montrer une impatience sans motif et qui ne pouvait manquer d'éveiller les soupçons. Le Grand-Aigle lui fit d'ailleurs observer que les Knisteneaux arriveraient à temps pour qu'il pût repartir le soir même et faire quelques milles avant la nuit. Le comte, qui avait d'abord paru hésiter, consentit enfin à rester.

Presque au même instant, un nègre entra et

adressa au commandant quelques mots dans ce langage étranger qui semblait seul en usage dans le fort. Le commandant se tourna vers le comte :

— Lago m'annonce que le dîner est servi, et j'espère que le capitaine ne refusera point d'en prendre sa part en attendant les guides kristeneaux.

Louis s'inclina en signe d'assentiment, et son hôte le conduisit dans une pièce voisine de celle où il avait été précédemment reçu.

Une table s'y trouvait dressée et servie avec profusion. Outre la langue de vache boucanée, le jambon d'ours et le pâté de chair de castor qui en chargeaient les deux extrémités, le milieu était occupé par une bosse de bison cuite dans la moelle, et par un ticamang [1] servi avec une sagamité de folle-avoine; des fraises, des pracanes et des piakimines [2] servaient de dessert.

— Vive Dieu ! s'écria le comte émerveillé, est-ce là l'ordinaire du commandant du fort du Cèdre ?

— Rien ne manque ici à l'homme qui ne se

[1] Appelé aussi poisson blanc.

[2] Sorte de noix et de prune de l'Amérique du Nord.

manque pas à lui-même, observa le *Grand Aigle*.

— Sur mon âme, chevalier, vos dîners feraient honte à ceux d'Homère, et si l'habileté du cuisinier répond à la prodigalité du fournisseur...

— Vous allez en juger, capitaine.

Lago avança des siéges, et les deux convives allaient prendre place, lorsque Néhala entra, portant deux de ces larges bouteilles hollandaises, à ventre arrondi et à goulot court, que le commerce avec la Nouvelle-York avait répandues dans tout le Canada.

— Voici de vieux compatriotes avec lesquels je veux que le capitaine fasse connaissance, dit le commandant ; l'un est de Bordeaux, l'autre de Montpellier. Auquel donnera-t-il la préférence ?

— Au gascon, chevalier, répondit Louis.

— J'en étais sûr, reprit-il : le vin près du capitaine ; moi j'ai pris les goûts du pays, je préfère l'eau-de-feu.

La jeune fille fit ce qui lui avait été ordonné ; mais, au moment où elle plaça la bouteille devant Louis, celui-ci s'aperçut qu'elle était pâle

et que sa main tremblait. Le Grand Aigle le remarqua sans doute également, car il lui fit un signe impérieux. Néhala tressaillit, sembla hésiter un instant, puis sortit.

Le nègre posa sur la table la corne de buffle renfermant les épices, deux chevilles à moelle [1], deux pipes chargées de tabac, et se retira.

Le commandant ne parut d'abord occupé que de servir son hôte et de lui expliquer les ressources et les procédés de la cuisine sauvage; mais, une fois la première faim apaisée, l'entretien changea d'objet.

Le Grand Aigle voulut avoir des nouvelles de Québec ; il demanda à Louis ce que devenaient les démêlés avec l'Angleterre, le commerce des pelleteries, et s'il y avait quelques changements dans les commandements des forts.

Toutes ces questions étaient faites avec politesse, mais d'un ton distrait, dont le jeune homme fut surpris. Il s'efforça pourtant d'y répondre de son mieux. Pendant qu'il parlait, le Grand Aigle l'excitait à achever la bouteille qui

[1] C'est un morceau de bois vert, dont on mâche le bout, de manière à ce qu'il fasse brosse : on introduit ce bout dans l'os pour en retirer la moelle.

lui avait été servie, et, bien qu'il se tînt sur la réserve, le comte ne tarda point à se trouver étourdi. Il le déclara en renversant son verre.

— Quoi! le capitaine cède déjà la partie? demanda le Grand Aigle.

— Et il eût fait prudemment de céder plus tôt, continua Louis; vous avez là un vin auquel il faut prendre garde, chevalier! Quelques verres suffisent pour vous rendre la tête lourde et la vue trouble.

— Aussi ne paraît-il que dans les grandes occasions, observa le commandant avec un sourire équivoque ; mais l'arrivée au fort d'un homme tel que le capitaine est un événement.

— Trop aimable, chevalier, trop aimable ! Permettez-moi de vous dire seulement que vous êtes un homme singulier...

— Moi ?

— Vous voilà devenu le plus charmant des hôtes, la fleur de la chevalerie, et, tout à l'heure, quand je suis arrivé, vous m'avez reçu comme un vagabond.

— Il est vrai, répondit le Grand Aigle en jetant un regard de côté au comte qui semblait lutter contre un malaise croissant ; mais, ainsi

que je l'ai déjà dit au capitaine, ma position m'oblige à certaines précautions contre les visiteurs.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il pourrait se trouver parmi eux d'anciennes connaissances dont la rencontre serait dangereuse...

— Que voulez-vous dire?

Le Grand Aigle le regarda fixement.

— Je veux dire, capitaine, reprit-il en appuyant sur chaque mot, que celui qui vous parle est arrivé en Amérique, il y a vingt ans, comme condamné, et les fers de galérien aux pieds; il a même travaillé longtemps aux défrichements de la Louisiane, à titre d'esclave, et n'a dû sa délivrance qu'à la destruction d'une partie de nos établissements par les Anglais.

— Est-ce vrai? s'écria Louis stupéfait.

— J'aurais pu suivre ceux qui m'avaient rendu la liberté; mais j'avais un fusil, de la poudre, l'espace devant moi... je me suis fait coureur de bois, et j'y ai vécu quinze années, ami des forts, ennemi des lâches et indépendant de tous.

— Et comment êtes-vous arrivé au commandement du fort?

— Un jour, en revenant du grand Portage, j'appris, par un guerrier Pied-Noir, que ceux de sa nation avaient rencontré un fils d'Onontio près du lac de la Pluie ; qu'ils avaient tué ses guides et l'avaient emmené prisonnier. Leur campement était proche ; je m'y rendis, et je trouvai l'officier français lié au poteau. Les chefs Pieds-Noirs, avec qui j'avais fumé le calumet de paix, me montrèrent des papiers qu'ils avaient trouvés sur lui. C'était une commission de commandant pour le fort du Cèdre accordée au chevalier Paul de Roselles.

— Dieu !

— L'éloignement du fort le mettait à l'abri de toute surveillance ; le nouveau commandant n'y était connu de personne ; la chance était donc sûre et l'occasion unique : j'en voulus profiter. Les Pieds-Noirs me cédèrent, pour quelques fourrures, les papiers et l'épée du chevalier... qui fut brûlé le soir même.

Louis poussa un cri d'horreur.

— Et vous osez me faire une pareille confidence ? dit-il enfin les yeux fixés sur le Grand Aigle.

— Parce que je sais mon déguisement décou-

vert, répliqua celui-ci ; le chevalier de Roselles était connu de M. le comte de Nérac.

— Qui vous a dit...?

— Le Huron qui vous sert de guide avait entendu votre entretien avec Pierre Laffut ; il a jugé que je serais bien aise d'être instruit, et cette flèche d'avertissement était lancée par lui.

Louis n'en entendit pas davantage : il se leva pour s'élancer vers son fusil ; mais la tête lui tourna, il se sentit chanceler et fut obligé de s'appuyer au fauteuil.

— M. le comte doit comprendre que je ne pouvais le laisser maître de mon secret sans me perdre, continua le Grand Aigle toujours impassible ; aussi ai-je pris mes précautions et suis-je sûr maintenant de n'avoir rien à craindre.

— Qu'as-tu donc fait, misérable? demanda le jeune homme surpris et épouvanté de ce qu'il éprouvait.

— Je me suis souvenu, reprit le commandant, que j'avais près de moi une jeune fille à qui sa mère avait enseigné l'art de tuer un ennemi sans bruit.

— Néhala !

— Je lui ai demandé de faire, pour ma sûreté, ce qu'elle avait fait pour sa haine.

— Ainsi ce vin que tu me versais...?

— Avait été préparé par elle.

Louis se rejeta en arrière, les cheveux hérissés.

— Empoisonné !... balbutia-t-il ; lâchement empoisonné !... Est-ce possible ? Quoi ! ces vertiges, ce froid qui gagne tous mes membres... c'est donc la mort ?... La mort !... ah ! avant qu'elle vienne, je me serai du moins vengé !

Il voulut dégainer le couteau de chasse qu'il portait à la ceinture ; mais l'arme échappa à sa main engourdie.

— M. le comte voit que je n'ai rien à craindre de ses violences, observa le Grand Aigle avec une sombre ironie ; encore quelques instants, et je serai également à l'abri de ses révélations.

— Ne l'espère pas, misérable ! bégaya Louis, qui se roidissait en efforts inutiles ; ma mort sera connue... et j'ai des amis... qui me vengeront !

— S'ils ne devaient point être bientôt à ma discrétion, comme toi-même.

— A ta discrétion ? tu mens ! Par quel moyen ?

— Regarde.

Le Grand Aigle avait repoussé le volet d'une fenêtre, jusqu'alors fermée, et le comte aperçut à l'extrémité de la plate-forme les deux drapeaux blancs qui devaient avertir ses amis de quitter la Montagne-Noire pour le rejoindre.

— Le signal! s'écria-t-il épouvanté. Ils vont venir!

— Ils sont venus! interrompit le commandant en lui faisant signe de prêter l'oreille.

Le son d'une corne d'appel venait, en effet, de retentir au pied du rocher. Louis se pencha à la fenêtre et aperçut, à l'entrée du sentier, Pierre Laffut et Henriette qui se dirigeaient vers le fort.

Réunissant tout ce qui lui restait de forces, il essaya de pousser un cri qui pût être entendu par eux. Mais le Grand Aigle, effrayé, le terrassa, et, saisissant le couteau de chasse tombé à ses pieds, le leva pour l'en frapper.

Il fut arrêté par une exclamation de Néhala qui venait de paraître sur le seuil.

— Pas de sang! dit la jeune fille, les deux mains tendues.

— Ses cris vont nous trahir! répliqua le Grand Aigle.

— La femme pâle est encore loin, reprit-elle en s'approchant et écartant doucement l'arme; pas de sang!

La voix de Louis commençait effectivement à s'éteindre. Néhala détacha la couverture bleue qui pendait à son épaule, et l'étendit sur le mourant. Celui-ci voulut faire quelques efforts pour se dégager ; mais le nègre Lago, qui venait d'entrer, s'avança sur un signe, l'enveloppa dans le manteau, afin d'étouffer ses derniers cris, et, l'enlevant dans ses bras comme un enfant, sortit précédé de la jeune sauvage.

VI

Pendant la fin de la scène rapportée dans le chapitre précédent, Henriette et Pierre Laffut avaient commencé à gravir le sentier qui conduisait au fort. Malgré le signal qui flottait sur la plate-forme, le coureur de bois n'avait quitté qu'à regret le campement de la Montagne-Noire. Son avis était d'attendre le retour du comte; mais la jeune femme ne voulut point accepter ce retard, et son impatience finit par vaincre les répugnances de Pierre.

Mais à mesure qu'il approchait du fort, il s'étonnait de plus en plus de ce que M. de Nérac ne venait point à leur rencontre, et il finit par communiquer ses inquiétudes à sa compagne de route. Il insista, en même temps, pour s'arrêter et attendre. Mais sa confidence venait de soulever le plus aveugle et le plus sourd de tous les sentiments qui peuvent s'éveiller au cœur d'une femme : la crainte pour l'être aimé ! Loin de suivre le conseil de Pierre, Henriette pressa le pas sans vouloir rien écouter.

Cependant, arrivés au tiers du sentier que nous les avons vus gravir tout à l'heure, le coureur de bois s'arrêta de nouveau, appuya la crosse de son fusil à terre et regarda autour de lui.

— Par tous les saints du paradis, le capitaine doit pourtant nous avoir aperçus maintenant ! s'écria-t-il, et pour qu'il ne vienne pas, il faut des empêchements sérieux.

— Nous les connaîtrons tout à l'heure, répondit la jeune femme qui continuait à s'avancer.

— Oui, murmura Pierre, mais tout à l'heure nous serons dans le nid de l'aigle, et alors il sera

trop tard pour regarder derrière soi ; le plus sage serait de rebrousser chemin.

— En abandonnant Louis?

— Pour le servir plus utilement.

La jeune femme fit un geste d'impatience.

— Je veux le revoir ! dit-elle avec cette résolution emportée d'une âme qui n'écoute que son effroi. S'il est vrai qu'il coure quelques dangers, mon devoir est de les partager. Mais je ne dois point y exposer les autres. Le fort est devant moi, je n'ai plus besoin de guide, laissez-moi m'y présenter seule, et retournez au campement.

— Sans savoir ce que le commandant fera du comte et de vous? dit Pierre brusquement ; il faudrait n'être guère curieux.

— Mais s'il vous tend un piége à vous-même?

— Je tâcherai de l'éviter.

— Et si vous y tombez?

— Et bien ! j'y laisserai ma peau. Ne faut-il pas toujours la laisser quelque part? Le castor ne renonce pas à nager dans un étang parce qu'il y soupçonne des trappes de chasseur. Allons rejoindre M. le comte.

Il avait rejeté son fusil sur son épaule et s'était remis en marche. Trop pressée d'arriver

au fort pour prolonger un pareil débat, Henriette le suivit sans essayer de nouvelles objections.

Ils arrivèrent ainsi à la poterne qu'ils trouvèrent ouverte.

— Voici du moins la preuve qu'on nous attendait, observa le coureur de bois.

— Le chevalier? demanda rapidement Henriette; conduisez-moi au chevalier!

Pierre le lui montra qui s'avançait de leur côté, et elle courut à sa rencontre.

A la vue de la jeune femme, celui-ci ne put réprimer un mouvement d'admiration; mais elle n'y prit point garde, et, répondant rapidement à son salut, elle demanda où était Louis.

— Il a longtemps attendu avec impatience madame la comtesse, répondit le Grand Aigle en appuyant sur ce mot.

Henriette fit un mouvement.

— Quoi! dit-elle avec quelque embarras, M. le chevalier sait donc...? Ainsi, Louis lui a avoué...?

— Ne venait-il point dans cette intention? demanda le commandant.

— Et il vous a dit...?

— Tout, madame. Je sais quelles raisons vous ont obligés à quitter la France, puis Québec, et comment vous vous êtes décidés à chercher un refuge au fort du Cèdre, dont le comte veut bien prendre le commandement à ma place.

Henriette se tourna vivement vers le coureur de bois.

— Tu entends, Pierre? s'écria-t-elle joyeusement; nos craintes étaient des folies! Louis avait raison, et ses espérances ne seront point trompées.

— C'est ce que nous saurons quand nous lui aurons parlé, reprit Pierre Laffut en promenant sur tout ce qui l'entourait un regard soupçonneux.

— M. le chevalier va nous conduire vers lui, reprit rapidement Henriette. Ah! j'ai besoin de le voir pour être complétement rassurée.

Et remarquant le mouvement du Grand Aigle, qu'elle prit pour une expression de surprise, elle ajouta avec une rougeur souriante:

— Une pareille inquiétude après une si

courte absence doit paraître étrange à M. le chevalier ; mais Louis l'excusera.

— D'autant plus facilement que lui-même la partage, observa le Grand Aigle. Les deux pavillons flottaient à peine sur la plate-forme, qu'il s'est étonné de ne point voir madame la comtesse, et j'ai vainement essayé de lui faire prendre patience ; il a voulu aller à votre rencontre.

Henriette et le coureur de bois poussèrent une exclamation.

— A notre rencontre ! répéta ce dernier. Par saint Lô ! comment M. le chevalier explique-t-il alors que nous ne l'ayons point vu ?

— Parce qu'en prenant le chemin de la vallée, qui est le plus direct, le comte ne pouvait être aperçu de ceux qui suivaient la route des coteaux, répliqua le Grand Aigle froidement.

Pierre fit un geste de dépit. La vérité était que, quittant la Montagne-Noire avec répugnance, il avait choisi le chemin le plus long et le plus couvert, afin de s'approcher du fort sans se montrer. Henriette proposa aussitôt de courir après Louis ; mais le commandant lui fit observer qu'elle ne pouvait espérer de le rejoindre, et qu'elle s'exposait ainsi infailliblement à

prolonger leur séparation au lieu de l'abréger. En supposant d'ailleurs que le comte poussât jusqu'à la Montagne-Noire, les gens qui y avaient été laissés devaient l'instruire du départ d'Henriette, et il ne pouvait manquer d'être de retour dans quelques heures. Le plus sage était donc de l'attendre au fort en se reposant.

Bien qu'on ne pût rien opposer de raisonnable à ces objections, Henriette et son guide n'y cédèrent qu'avec peine. Celui-ci surtout ne cessait de questionner, d'émettre des doutes, de faire des suppositions, cherchant chaque fois dans les regards du Grand Aigle s'il n'avait point touché juste. Il ressemblait à l'homme qui croit sentir un ennemi au milieu des ténèbres, et qui frappe autour de lui, à l'aventure, dans l'espérance qu'il finira par trouver quelque chose sous ses coups. Mais l'impassibilité du commandant déconcerta toutes ses épreuves et finit par l'ébranler lui-même. Après tout, ses craintes pouvaient être sans fondement. Le motif donné à l'absence du comte n'avait rien d'invraisemblable, et s'il s'était dirigé par la vallée, ainsi que le disait le Grand Aigle, leur rencontre avait été réellement impossible.

Pierre commença à douter et à se demander si ses soupçons n'étaient pas allés trop loin. Quant à Henriette, moins défiante que son conducteur, elle avait accepté sur-le-champ les raisons qui lui avaient été données, et passant, avec cette facilité des âmes jeunes, de l'effroi à la sécurité, elle ne songea plus qu'au prochain retour de Louis et à la joie d'avoir enfin atteint la retraite où elle devait vivre près de lui.

Le Grand Aigle, qui avait suivi d'un œil attentif les impressions successivement réfléchies sur ce visage charmant, engagea alors la jeune femme à le suivre, et indiqua à Pierre le logement du sergent.

La nuit allait venir : un de ces brouillards, qui montent des vallées vers le déclin des jours d'été, commençait à envelopper le fort; les palissades d'enceinte et les bâtiments de service les plus éloignés avaient déjà disparu, tandis que les objets plus rapprochés flottaient eux-mêmes dans une vague obscurité. Pierre, incertain et pensif, était resté à la même place, le menton appuyé sur son fusil. Ne pouvant renoncer à sa défiance ni lui trouver une justification suffisante, il avait suivi d'un regard dis-

trait le commandant qui venait d'atteindre la grande case avec Henriette. Ce fut seulement, en la voyant disparaître, qu'il sortit de sa rêverie, et qu'il se disposa à entrer chez le sergent. Il souleva son fusil en laissant échapper une sourde interjection, qui pouvait exprimer également le dépit ou l'anxiété, fit quelques pas du côté de la case qu'on lui avait indiquée, puis, par une prudence que sa vie sauvage lui avait rendue familière, il s'arrêta pour prendre connaissance du lieu où il se trouvait.

C'était une cour bordée de petites cases de service, formant, presque à chaque pas, d'étroits refuges assombris par la nuit, et au fond desquels l'œil ne pouvait alors atteindre. Elle était terminée par l'angle aigu de la palissade dont nous avons déjà parlé. Pierre s'avança vers cette sombre encoignure, afin de s'assurer si aucune issue ne s'ouvrait de ce côté, et il aperçut la petite porte conduisant à la ravine ; mais elle était fermée d'un lourd cadenas.

Il allait reprendre la route de la plate-forme, lorsque le bruit d'une respiration entrecoupée frappa son oreille; il regarda devant lui : au coin le plus obscur de la palissade, un objet in-

forme était accroupi à terre. Pierre s'approcha avec précaution et distingua un sauvage qui dormait la tête enveloppée dans sa couverture. Une gourde vide exhalant l'odeur de *l'eau-de-feu,* et qu'il tenait encore, expliquait suffisamment la cause de ce sommeil et le singulier choix du lieu dont l'homme rouge avait fait sa chambre à coucher. Mais Pierre fut frappé du tatouage imprimé sur la main qui serrait cette gourde : c'était l'image grossière d'une tortue, signe de l'une des trois familles huronnes. Pris d'un vague soupçon, il se pencha doucement et essaya de soulever la couverture qui cachait les traits du dormeur. Celui-ci, troublé dans son sommeil, se retourna avec un grognement sourd, et, dans ce mouvement, la couverture dérangée laissa voir son visage ; Pierre, saisi, se redressa : c'était le guide Joseph !

Par bonheur, l'ivresse du sauvage, jointe à la nuit et à son demi-sommeil, l'empêcha de reconnaître le coureur de bois ; il ne fut frappé que de son costume européen et murmura le nom du commandant. Pierre profita de son erreur.

— Le Grand Aigle ne savait point trouver ici

son frère, dit-il en dialecte huron ; qu'est-il venu y faire ? et que cherche-t-il ?

Joseph leva le bras, renversant la gourde pour montrer qu'elle était vide, et bégaya :

— Le Grand Aigle a une fontaine d'eau-de-feu ; il a dit que Joseph pourrait y boire, et Joseph attend !

— Mais comment Joseph s'acquittera-t-il ? demanda Pierre en se tenant toujours à distance. Parmi les guerriers de sa tribu, Joseph est le plus pauvre !

Le Huron releva la tête, frappé seulement du dernier mot.

— Pauvre ! répéta-t-il avec fierté. Oh ! oh ! oh ! Joseph aura toutes les richesses du visage pâle ; le Grand Aigle l'a promis.

— Quand il a parlé ainsi, sa main était trop ouverte, observa Pierre ; pour mériter une pareille récompense, Joseph aurait dû rendre quelque grand service....

— Et qui donc a dit à mon frère l'arrivée du chef qui venait prendre sa place ? s'écria le sauvage. N'est-ce pas Joseph ? C'est grâce à Joseph que le Grand Aigle a pu tuer le fils d'Onontio.

— Le tuer !

— Oui, oui ; Néhala et Lago ont emporté le cadavre ; Joseph a tout vu, et si on lui refuse de l'eau-de-feu, il n'apportera point, comme il l'a promis, la chevelure du coureur de bois ! Joseph a soif ; Joseph veut boire !

Tout en parlant, le Huron avait secoué son sommeil ; il s'était relevé chancelant, et se trouva face à face avec Pierre, dont il n'avait pu jusqu'alors distinguer les traits.

L'aspect de celui-ci l'avertit sans doute de sa méprise, car il tressaillit, recula, et chercha machinalement le couteau qu'il portait à sa ceinture. Pierre Laffut ne lui laissa heureusement point le temps de s'en servir. Suffisamment éclairé par ce qu'il venait d'entendre, et prenant son parti avec cette rapidité que donne l'habitude du péril, il s'élança sur l'Indien, qu'il saisit à la gorge, et le renversa en arrière. Joseph voulut appeler au secours, mais le coureur de bois étouffa ses cris dans une vigoureuse étreinte.

Alors commença une lutte muette et furieuse. Le Huron, dégrisé par la peur, faisait des efforts désespérés pour se relever. Ses ongles et ses

dents s'enfonçaient dans la chair de son adversaire, mais sans que celui-ci lâchât prise. Les deux genoux appuyés sur la poitrine du guide, les deux mains serrées sur sa gorge, il ne s'occupait que de le retenir sous lui sans mouvement et sans voix. Enfin, il sentit que les efforts du sauvage allaient s'affaiblissant; ses deux bras se détendirent, sa tête retomba, son corps frémit convulsivement, puis tout resta immobile.

Après avoir attendu un instant, Pierre rouvrit lentement ses mains crispées, et resta penché sur le Huron; sa respiration avait cessé; son cœur ne battait plus; il était mort!

Il se leva alors avec précaution, traîna le cadavre dans le coin le plus caché, le recouvrit de paille de maïs arrachée au toit d'une case, afin de le dérober à la première vue, et se glissa vers la petite porte donnant sur la ravine.

Elle était trop solidement cadenassée pour que l'on pût songer à la forcer; mais son existence prouvait que de ce côté se trouvait une issue, et Pierre n'en demandait pas davantage. Après ce qui venait de se passer, il était évident que sa présence au fort amènerait infaillible-

ment sa perte, et assurerait celle d'Henriette. Prisonnier du Grand Aigle, il devait, en effet, s'attendre à le voir d'autant plus audacieux qu'il n'aurait plus rien à redouter; libre, au contraire, il pouvait espérer que la crainte de son intervention ou de sa dénonciation arrêterait toute violence contre la jeune femme. Dans l'intérêt de celle-ci elle-même, il devait donc tenter de rejoindre le plus tôt possible ses compagnons.

Ces réflexions furent faites par Pierre Laffut tout en préparant ses moyens de fuite. Il commença par choisir, parmi des bois de charpente entassés près d'une case, un jeune sapin dont les nœuds lui servirent d'abord d'échelons pour atteindre le sommet de la palissade, puis, pour descendre du côté opposé. Arrivé ainsi à la ravine, il se glissa en rampant le long du sentier qui côtoyait le rocher, atteignit le fourré où il trouva le bateau d'écorce laissé par Joseph, traversa la rivière, et se dirigea en courant vers le campement de la Montagne-Noire.

VII

En entrant dans la grande case, le commandant fit traverser à Henriette la pièce au milieu de laquelle la table se trouvait encore dressée, et la fit entrer dans une seconde chambre plus reculée.

Il était aisé de voir, au premier aspect, que tout le luxe de l'habitation s'était réfugié dans cette espèce de boudoir sauvage. Outre le tapis de peau d'ours couvrant le plancher, des nattes fines garnissaient les murailles, et les poutres du plafond étaient ornées de sculptures

hardiment travaillées. L'ameublement se composait d'un hamac caraïbe, d'un de ces miroirs italiens à encadrement parsemé de miroirs plus petits, de quelques siéges fourrés et d'une petite table sur laquelle étaient placés des rafraîchissements. Des rideaux de cuir fermaient la fenêtre, et une porte conduisait à une chambre plus reculée ; enfin, deux torches de cire végétale éclairaient la pièce et y répandaient un léger parfum.

Henriette qui ne s'était jusqu'alors occupée que de questionner son conducteur sur l'heure où Louis avait quitté le fort, sur ce qu'il avait dit avant de partir, et le moment présumé de son retour, ne parut point prendre garde au lieu dans lequel elle se trouvait. Le commandant lui présenta un siége et resta debout devant elle.

La vue de la jeune femme avait produit sur lui un effet étrange. Non-seulement ses manières s'étaient dépouillées d'une partie de leur brusquerie, mais elles semblaient presque contraintes. Ce n'était pourtant ni de la réserve ni du respect; mais une sorte de surprise, quelque chose comme l'embarras du mendiant qui, comptant partager le dîner d'un de ses pareils, se trou-

verait subitement transporté à la table d'un roi. Fixant sur la jeune femme des yeux profonds, ravi de la voir si belle, et pourtant gêné et contenu par le pur caractère de cette beauté, le Grand Aigle restait immobile à la même place, heureux de tenir Henriette en sa puissance, mais hésitant à en profiter, sans remords du crime commis, mais aussi sans empressement à en commettre un nouveau.

C'est qu'outre l'aspect de noblesse qui environnait la jeune femme et qui la défendait, elle avait pour son hôte ce charme particulier et serein qui enchaîne une volonté à la première vue. Il prenait plaisir à la regarder sans arrière-pensée, rien que pour la voir. Lui, depuis si longtemps indifférent au bonheur des autres, il se sentait disposé à la vouloir heureuse.

Tout cela n'était pourtant qu'une première impression, vague pour lui-même, et qui devait être passagère sans doute; car qui ne connaît ces réveils fugitifs de meilleurs instincts dans les natures endurcies? Parce qu'on a heurté ces cœurs de pierre au bon endroit, une étincelle en sort, mais elle ne luit qu'un instant, et tout retombe bien vite dans la nuit.

Ce fut ce qui arriva pour le commandant. Henriette l'arracha elle-même à son espèce de contemplation bienveillante en prononçant le nom de Pierre Laffut. Ainsi ramené à la pensée d'un ennemi encore vivant, et, par cette pensée au souvenir de l'ennemi déjà mort, le Grand Aigle rentra pour ainsi dire en lui-même. Il sentit comme une réaction intérieure qui réveillait ses mauvaises passions un instant inactives. Honteux de ses hésitations et retrouvant les manières hardies qui lui étaient habituelles, il jeta loin de lui le chapeau qu'il avait jusqu'alors tenu à la main, approcha la table sur laquelle la collation était servie, et s'assit près d'Henriette en l'engageant à y faire honneur.

Celle-ci eut probablement conscience du changement qui s'était opéré dans son hôte, car elle détourna la tête et recula doucement son siége en s'excusant de rien accepter. Après quelques instances inutiles, le Grand Aigle prit des flacons et remplit son verre pour son propre compte.

— Madame la comtesse eût peut-être préféré du maïs en lait et de l'eau de frêne, dit-il ; mais la saison est trop avancée ; elle pardonnera

notre pauvreté, à laquelle il faut d'ailleurs qu'elle s'habitue, car ici le nécessaire est de l'opulence.

— J'ai déjà pu l'apprendre, observa Henriette, depuis trois mois que je vis dans les forêts et sur les lacs.

— Et pendant ce pénible voyage, madame la comtesse n'a-t-elle jamais regretté d'être partie? demanda le Grand Aigle en la regardant.

— Loin de là, dit Henriette, je trouvais une sorte de joie à essayer mes forces; cette communauté de fatigues et de périls m'unissait à Louis d'une manière plus complète, plus absolue; j'acquérais ainsi la certitude que, quoi qu'il arrivât, je serais capable de le suivre.

Le Grand Aigle jeta sur la jeune femme un regard sombre, vida le verre qu'il tenait à la main, et le remplit de nouveau.

— Du reste, reprit-elle en souriant, M. le chevalier sait quel charme irrésistible a la vie des bois pour notre nation. Loin d'attirer les hommes rouges à notre civilisation, nous nous laissons presque tous séduire par leur sauvage liberté. Les solitudes qui nous entourent ressemblent aux forêts enchantées dont on me par-

lait dans mon enfance, et près desquelles nul chevalier ne pouvait passer sans entrer. J'ai subi, comme tous les autres, cette espèce de fascination, et, depuis trois mois que j'ai quitté les établissements, je sens que je suis devenue à demi sauvage.

— De sorte que madame la comtesse pourra renoncer à ses habitudes? Elle acceptera une vie de fatigue et de travail?

— N'y étais-je pas destinée? En la reprenant, je ne fais pour ainsi dire que retourner à mon origine. Ne suis-je point la fille d'une paysanne?

— Vous!

— Oui, M. le chevalier : fille d'une pauvre servante, et, plus tard, orpheline, recueillie par charité. Le comte ne vous l'a-t-il point dit?

— Non, répliqua le commandant qui, en voyant tomber le prestige aristocratique dont Henriette était entourée, parut se trouver plus à l'aise.

— M. le chevalier doit comprendre maintenant pourquoi j'ai tout bravé, continua celle-ci; la fuite était pour moi le seul moyen d'éviter

une séparation à laquelle j'eusse préféré la mort !

— Vous pouviez la rencontrer dans cette fuite elle-même, observa le Grand Aigle ; car elle rôde partout dans nos solitudes ; ici, chaque arbre, chaque pierre, chaque touffe d'herbe cache un ennemi. L'homme est le gibier de l'homme : on est tué ou on tue. Ce fort lui-même, où vous êtes venue chercher un asile, peut, à chaque instant, être surpris ou attaqué.

— Je tâcherai de n'y point penser, répondit Henriette avec un tremblant sourire, et, quand le danger viendra, eh bien... j'en sortirai ou j'y succomberai avec Louis.

— Reste à connaître ce danger, reprit le commandant, qui semblait prendre plaisir à éprouver l'énergie de cette âme sous ses menaçantes prévisions, comme le tigre éprouve, sous sa griffe, la vitalité de sa proie. Madame la comtesse sait-elle ce que c'est que mourir de la main des hommes rouges ? A-t-elle pensé à ces tortures qui font attendre la mort plusieurs jours ?

— Non, interrompit rapidement Henriette qui devint pâle ; non, je veux repousser ces horribles images !

— Et si elles devenaient une réalité ?

— Alors, je demanderais à Dieu de me donner la force !

— Et ne regretteriez-vous point, dans ce cas, d'avoir suivi le comte?

— Je regretterais de n'avoir pu vivre plus longtemps près de lui et pour lui.

Le Grand Aigle, dont le verre avait continué à se vider et à se remplir pendant cet entretien, regarda la jeune fille avec une sorte de surprise... Il eût été difficile de dire au juste ce qui se passait au fond de ce cœur ténébreux ; lui-même ne le savait pas. C'était comme un flux et comme un reflux de sentiments contraires qui ballottaient tour à tour sa volonté. L'amour dévoué d'Henriette pour le comte lui inspirait, en même temps, une instinctive admiration et une sourde jalousie. Elle lui en plaisait davantage, et il eût pourtant voulu l'en punir. La beauté morale qui se reflétait sur les traits charmants de la jeune femme, loin de comprimer ses mauvais désirs, les éveillait plus vivement; c'était pour eux une sorte d'aiguillon; la pureté de l'ange excitait la rage du démon. Seulement, il laissait celle-ci s'attiser, grandir ; il prolongeait

l'attente, comme le vautour qui, pour aiguiser sa faim, regarde quelque temps sa proie folâtrer au-dessous de lui.

Il but de nouveau, et se rapprocha d'Henriette.

— Après tout, dit-il, le fort du Cèdre a jusqu'à présent échappé aux surprises des sauvages, et rien n'empêche qu'il y échappe encore. Je m'étonne seulement que madame la comtesse ne s'effraye pas de cette solitude.

— Parce que M. le chevalier a oublié le passé, dit-elle avec un sourire; mais qu'il y cherche bien; ne se rappelle-t-il pas, lui aussi, une époque où sa suprême joie eût été de vivre à l'écart, sous quelque pauvre toit, avec une personne choisie?...

L'effet de cette question si simple fut aussi inattendu qu'extraordinaire. Une expression douloureuse contracta subitement le visage du commandant; il replaça brusquement sur la table le verre qu'il tenait à la main.

Henriette comprit qu'elle avait involontairement touché à quelque souvenir poignant, et demeura interdite. Il y eut un silence. Le Grand Aigle se tenait le corps penché en avant, les

yeux fixes, les deux poings fermés et appuyés sur ses genoux. Ses lèvres s'agitaient comme s'il eût murmuré tout bas quelques mots inintelligibles. Cependant la douleur qui s'était d'abord reflétée sur ses traits se transforma peu à peu en une expression d'inflexibilité amère; son regard se reporta sur la jeune femme et s'enflamma subitement. Celle-ci, confuse, baissa les yeux.

— Que M. le chevalier pardonne ma question, balbutia-t-elle; je lui ai imprudemment rappelé le passé!...

— Non, interrompit le commandant avec l'espèce de précipitation exaltée d'un homme qui veut s'étourdir; il n'y a plus de passé pour moi; il n'y a qu'un présent... un présent qui doit me dédommager de tout.

Henriette le regarda avec inquiétude.

— Moi aussi, j'ai fait autrefois des rêves romanesques, continua-t-il ironiquement; mais l'expérience m'a guéri. J'ai appris que le bonheur est un privilége du plus fort, et après avoir longtemps subi cette loi, je prétends en user à mon tour.

— Que voulez-vous dire? demanda la jeune

femme effrayée des regards du Grand Aigle.

— Que ma solitude commençait à me fatiguer, reprit-il, et que je bénis le hasard d'avoir envoyé madame la comtesse pour l'égayer.

Henriette se leva tremblante.

— M. le chevalier de Roselles semble oublier à qui il parle, balbutia-t-elle.

— Au diable de Roselles! interrompit le commandant avec impatience ; il n'a rien à voir dans tout ceci.

— Comment?

— Je ne suis point le chevalier.

Henriette poussa un cri.

— Non, reprit le Grand Aigle qui se rapprocha, je ne suis point le chevalier, mais je suis le maître ici, le maître absolu, et je veux en profiter.

La jeune femme s'élança vers la porte qu'elle essaya d'ouvrir ; mais elle s'aperçut alors que la clef avait été retirée.

— Louis, à moi! cria-t-elle épouvantée, au secours, Louis!

— Nul ne peut vous entendre, dit le Grand Aigle; me croyez-vous donc assez novice pour

ne point prendre mes précautions? Vous êtes seule ici et à ma discrétion!

— Seule! répéta-t-elle pâle d'épouvante; cela ne peut être, monsieur; vous voulez m'effrayer! Mais, qui que vous soyez, vous ne voudriez point user de violence contre une femme sans défense; ce serait trop lâche! Monsieur, monsieur, je vous en conjure, ouvrez-moi cette porte; laissez-moi rejoindre le comte!... par générosité... par grâce... par pitié!

Elle était inclinée devant le Grand Aigle, les mains jointes et le visage couvert de larmes. Sa pelisse, qui avait glissé de ses épaules, laissait voir sans obstacle sa taille souple, et ses cheveux, dénoués par le brusque mouvement qu'elle venait de faire, flottaient sur son cou demi-nu. Ce désordre la rendait si belle, que le Grand Aigle demeura un instant fasciné; mais sortant vite de son extase, il voulut l'envelopper dans ses bras.

Henriette, tremblante, recula jusqu'au mur, rencontra le rideau de cuir qui fermait l'entrée de la pièce voisine et s'y précipita poursuivie par le commandant; mais tout à coup son regard éperdu resta fixe; elle se redressa avec un cri...

En face d'elle, contre la muraille était suspendu un portrait de femme portant le costume des paysannes normandes.

Elle se dégagea par un effort désespéré des bras du commandant qui l'avait enveloppée de nouveau, courut au portrait, le contempla un instant avec une indécision palpitante et s'écria :

— C'est elle !

— Qui? demanda le Grand Aigle. Marine la Rousse?...

— Ma mère !

Ce mot, prononcé avec tout l'élan du cœur, fut suivi d'un cri si profond, poussé par le commandant, qu'Henriette elle-même en fut saisie. Elle releva la tête; il était debout, appuyé au mur, pâle, les bras ouverts, les yeux égarés.

— Oui, ma mère, répéta-t-elle d'un accent mouillé de larmes, et en montrant du doigt la douce image; la pauvre servante de la Tremblaye, la fiancée de Pascal, ainsi qu'on l'appelait!... Ah ! si vous l'avez connue, monsieur, ne soyez pas sans pitié pour sa fille...

Et voyant que le Grand Aigle lui tendait les bras sans pouvoir répondre, elle ajouta :

— Mais, vous-même, qui êtes-vous donc?

Il fit un effort suprême, avança d'un pas, tendit les mains, et lui cria :

— Je suis Pascal!...

La plume doit renoncer à décrire de pareilles scènes. Henriette, déjà éprouvée par tant de secousses, resta longtemps à demi évanouie aux pieds du commandant. Quant à celui-ci, une révolution complète s'était opérée en lui. A l'ivresse des sens avait succédé une sorte d'ivresse de cœur. Ramené aux souvenirs de sa jeunesse, subitement assailli par les joies inconnues de la paternité, fou de surprise, d'attendrissement, de bonheur, il s'était jeté à genoux près de sa fille, qu'il soutenait dans ses bras et qu'il rassurait en pleurant.

Cela dura longtemps, sans qu'il pût tarir ses larmes ni se rassasier de sa joie. Enfin, Henriette, qui en reprenant ses forces avait aussi retrouvé le souvenir, se dégagea doucement et demanda Louis.

Ce nom fut comme une morsure d'aspic pour Pascal. Il se releva en portant les deux mains à sa tête avec un gémissement désespéré.

— Louis! répéta la jeune femme effrayée; qu'en avez-vous fait, mon père?

— Ah! viens, s'écria-t-il égaré; nous pourrons peut-être encore le sauver!

Il courut à la porte, l'ouvrit, et s'élança vers la première pièce, suivi d'Henriette; mais, en y entrant, il heurta Lago qui rentrait.

— L'étranger? cria-t-il.

— Emmené par Néhala, répondit le nègre.

— Où cela?

— A la *case des morts.*

VIII

Un des signes distinctifs des rivières américaines est la quantité toujours croissante d'îles et de *battures* dont elles sont parsemées. Chaque année, des arbres renversés par l'orage et entraînés par les eaux s'arrêtent aux endroits les moins profonds, forment des digues contre lesquelles viennent s'entasser le sable, le limon, les épaves, et donnent ainsi naissance à de nouveaux îlots, que les alluvions ne tardent pas à grandir. D'abord tapissées d'herbe, puis de buissons, puis de grands arbres, ces atter-

rissements révèlent leur âge par la nature des végétations qui les couvrent.

Or, parmi les îles qui parsemaient la Saskatchiouaine, à quelques milles du fort, on en voyait un groupe dont les chênes énormes et les gigantesques noyers prouvaient clairement l'antiquité. Elles s'élevaient vers le milieu de la rivière, formant un cercle au centre duquel se cachait un îlot plus petit, couvert de sapins et bordé de buissons si touffus, qu'au premier coup d'œil le débarquement y semblait impossible. Cependant, en faisant le tour de ce massif de verdure, on finissait par y apercevoir une trouée qui s'ouvrait sur une grève de quelques pieds. Ce passage, qui semblait avoir été pratiqué par une bête fauve, ne pouvait être remarqué que par un regard attentif et exercé; mais lorsque l'on avait la curiosité de le franchir, on pénétrait sans peine au centre de l'îlot où les grands arbres formaient une clairière complétement libre et sans autre végétation qu'une herbe épaisse.

Cet espace, qui servait de cimetière au fort, était occupé par une dizaine de monticules, les uns surmontés de trophées sauvages, les autres

de croix rustiques, selon qu'ils indiquaient la sépulture d'un idolâtre ou d'un chrétien. Une cabane y avait également été bâtie à la manière sauvage ; c'est-à-dire avec des branches, de l'écorce de bouleau et de la mousse : c'était là que Lago et Néhala avaient transporté Louis ; c'était la *case des morts!*

L'intérieur en était complétement dépouillé. Une peau d'élan fixée à quatre pieux y formait une espèce de lit sur lequel le cadavre du jeune homme était étendu.

Néhala, accroupie à ses pieds, le contemplait d'un œil fixe mais vague. Ses traits n'exprimaient ni regrets, ni malaise, mais plutôt une sorte de joie contenue. On eût dit que pendant qu'elle regardait ce corps immobile, sa pensée poursuivait quelque rêve heureux. Une lueur souriante traversait, par instants, ses noires prunelles, et un imperceptible frémissement agitait ses lèvres.

Cependant, après être restée longtemps plongée dans cette espèce de rêverie, elle se releva et vint se pencher sur le cadavre.

Celui-ci, à demi caché dans la couverture dont elle l'avait enveloppé, ne laissait voir qu'un

visage livide, dont les yeux ternes et ouverts, le front contracté, les dents serrées exprimaient encore la rage douloureuse au milieu de laquelle la mort l'avait surpris. L'un de ses bras roidis était levé comme pour frapper, tandis que l'autre main serrait convulsivement le manteau dans lequel il avait été emporté.

Cette attitude, jointe à l'expression menaçante du visage, donnait au mort quelque chose de terrible, mais de beau, dont Néhala fut sans doute frappée, car elle semblait s'oublier à le regarder, lorsque tout à coup elle redressa la tête, comme une biche effarouchée, et prêta l'oreille...

Parmi le clapotement des eaux contre les îles, un bruit léger venait de se faire entendre; il devint bientôt plus distinct : c'était un murmure de voix, suivi d'un froissement de pas précipités. Néhala ramena vivement la couverture sur le visage du comte, et courut à la lampe pour l'éteindre. Mais, avant qu'elle en eût eu le temps, le rideau d'écorce qui fermait la porte fut arraché plutôt qu'ouvert, et le Grand Aigle se précipita dans la cabane avec Henriette.

Tous deux ne purent que crier en même temps le même nom :

— Louis !

Néhala les regarda, surprise.

— Qu'en as-tu fait?... où est-il?... répéta Pascal haletant.

Elle désigna le lit du geste; Henriette y courut, écarta le manteau, se pencha sur le cadavre et recula avec un cri horrible.

— Mort? demanda le Grand Aigle, dont le sang se glaça.

La jeune femme ne put répondre. Elle était tombée à genoux contre le lit, la tête flottante, les mains étendues, bégayant le nom de Louis.

— Ainsi... c'est vrai ! reprit Pascal qui regarda Néhala.

— J'ai fait ce que mon père m'avait ordonné, répondit celle-ci froidement.

— Mais tu connais les moyens de combattre ce poison ! s'écria le Grand Aigle, tu me l'as dit toi-même.

— Il est vrai !

— Alors, tu peux encore rappeler la vie dans ce cadavre ?

— Il est trop tard !

Le Grand Aigle leva les mains avec une expression de rage désespérée ; ce qu'il craignait était ainsi accompli sans retour. Sa fille était veuve !

Il ne fit entendre pourtant ni cri, ni plainte. Pour que la douleur s'épanche, il faut qu'elle puisse s'avouer. La souffrance méritée et honteuse garde le silence.

Le coup qui le frappait d'ailleurs n'était qu'un châtiment. Lui-même l'avait voulu et préparé. Aussi demeura-t-il muet, l'œil immobile et fixé sur Louis, tandis que les sanglots d'Henriette continuaient à éclater.

Néhala regardait d'un air inquiet et surpris.

Le lieu et l'heure ajoutaient encore à l'aspect lugubre de cette scène. La lampe, près de s'éteindre, ne jetait plus qu'une lueur vacillante ; les murs d'écorce de la cabane, agités par le vent, semblaient se mouvoir, et l'on entendait au dehors le murmure monotone de la rivière, qu'entrecoupait le hurlement des bêtes fauves.

Quant à Henriette, d'abord foudroyée par le malheur qui la frappait, elle n'en avait pas bien compris toute l'étendue ; mais à mesure qu'elle s'en pénétrait plus complétement, son désespoir

grandissait et devenait plus bruyant. A ses plaintes inarticulées avait insensiblement succédé un désespoir qui touchait au délire. Penchée sur Louis, elle couvrait ses cheveux de baisers ; elle l'appelait, comme pour s'assurer qu'il ne pouvait l'entendre; elle cherchait à réchauffer son pâle visage et ses mains glacées ; elle demandait à Dieu que le cadavre pressé dans ses bras pût reprendre d'elle la vie ou lui communiquer la mort!...

Le Grand Aigle finit par ne pouvoir supporter la vue de cette douleur. Il s'avança vers la jeune femme et prononça doucement son nom ; mais celle-ci tressaillit à cette voix, enveloppa le cadavre dans ses bras comme pour le défendre, et leva sur Pascal des yeux égarés.

— Henriette! répéta celui-ci suppliant.

— N'approchez pas! interrompit-elle d'un accent saccadé.

— Ne veux-tu donc point m'entendre?

— Qu'avez-vous à me dire?... Il est mort!

— Un seul mot, Henriette!

— Il est mort !

— Au nom de ta mère!

— Il est mort! il est mort!

Le Grand Aigle regarda un instant sa fille, voulut encore parler, puis, la force et le courage lui manquant en même temps, il porta les deux mains à son front avec une exclamation étouffée et sortit de la cabane.

Restée seule, Néhala demeura à la même place, les yeux fixés sur Henriette et attendant que la fatigue amenât quelque trêve à sa douleur; mais celle-ci, loin de s'apaiser, semblait grandir.

Cependant, les premières lueurs du jour ne tardèrent pas à pénétrer dans la cabane. La jeune sauvage parut prise d'une impatience inquiète. Ses regards allaient à chaque instant du lit mortuaire à la porte ouverte; et chaque fois un froncement de sourcils révélait son mécontentement. Enfin, elle s'avança résolûment vers Henriette, et dit d'une voix calme :

— Que ma sœur rappelle son courage et interrompe pour aujourd'hui ses plaintes.

Henriette releva lentement son visage noyé de larmes; elle n'avait entendu que des sons confus.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle.

— Avertir ma sœur qu'elle ne peut rester.

Henriette se serra contre le lit.

— Je ne m'en irai pas ! dit-elle ; cette place m'appartient ; nul ne peut m'en arracher, je ne m'en irai pas !

— Ma sœur veut-elle refuser le repos aux morts ? reprit la sauvage.

— Comment ?

— Lago va venir, il aidera Néhala à déposer le guerrier pâle dans sa tombe.

— Néhala ! répéta Henriette en levant les yeux sur son interlocutrice à qui elle avait jusqu'alors répondu sans la regarder.

Et la reconnaissant tout à coup :

— Vous ! continua-t-elle avec un geste de haine et d'horreur ; c'est vous qui l'avez tué !

Néhala ne parut point prendre garde à cette exclamation, mais seulement aux clartés de l'aube qui blanchissait de plus en plus.

— Il faut que ma sœur parte, dit-elle vivement, il faut qu'elle parte tout de suite.

— Malheureuse ! reprit Henriette qui suivait sa pensée, et tu n'as pas été arrêtée par ce qu'il avait fait pour toi ? Tu as pu oublier que tu lui devais la liberté et la vie !

Les yeux de la jeune fille étincelèrent.

— Néhala n'a rien oublié, dit-elle avec une énergie concentrée; le bien et le mal qu'elle a reçus sont écrits dans son cœur comme sur du fer poli; rien ne les efface. Elle se rappelle qu'elle a dormi près du feu du chef pâle, qu'elle a mangé de son pain et échangé avec lui des paroles d'amitié... oui... Néhala se le rappelle.

— Et cependant elle lui a donné la mort! acheva Henriette.

La jeune fille ne répondit pas. Elle demeura un instant silencieuse et les regards fixés sur le comte; mais, frappée tout à coup de la lueur plus vive qui éclairait ses traits, elle reprit précipitamment :

— C'est le jour... c'est le jour... ma sœur doit se retirer.

— Je resterai, dit Henriette avec énergie.

— Non, interrompit Néhala agitée; c'est impossible! Que ma sœur ne s'obstine pas... on saurait la forcer...

— Essayez! s'écria Henriette qui se cramponna convulsivement aux pieux de la couche funèbre.

Néhala parut indécise; ses traits mobiles exprimaient tour à tour l'irritation, le dépit, la

crainte; elle regarda Henriette, puis l'entrée de la cabane où un rayon de soleil levant venait de glisser, et elle s'écria avec angoisse :

— Le Grand Aigle va venir!

— Que m'importe! répondit Henriette.

Néhala courut à elle, lui prit la main et dit rapidement à voix basse :

— Il ne faut pas qu'il vienne!... Que ma sœur écoute et réponde. N'eût-elle point tout sacrifié pour le chef pâle?

— Ah! mon bonheur, ma vie!

— Et si, pour le sauver, elle avait dû renoncer à lui?

— Je l'aurais fait; mais pourquoi cette supposition?

— Plus bas! murmura Néhala en regardant autour d'elle avec inquiétude; tout à l'heure, ma sœur a dit que le cœur de Néhala n'avait point gardé de reconnaissance pour le chef pâle. Ma sœur avait raison, car le cœur de Néhala avait gardé de l'amour.

— Dieu! et c'est alors la jalousie qui vous a fait obéir au commandant! s'écria Henriette indignée.

— C'est la prudence! répondit la sauvage. Il

menaçait de frapper avec la hache si on lui refusait le poison ; Néhala a réfléchi. Puisque ma sœur devait appartenir au Grand Aigle, rien ne l'empêchait de devenir, elle, la compagne du chef pâle.

— Que dis-tu ?... Mais pourquoi le tuer alors ?

— Pour le faire revivre.

— Revivre ! Louis ?

— Il n'est pas empoisonné ; il dort !

Henriette jeta un de ces cris qui ne peuvent avoir de nom dans aucune langue humaine. Le saisissement du condamné recevant sa grâce au pied de l'échafaud, l'émotion du naufragé luttant contre la vague, et qui sent tout à coup la terre sous ses pieds, l'enivrement du damné pour qui s'ouvre le ciel, feraient à peine comprendre l'effet que ces mots produisirent sur elle. Cependant, la joie fut aussitôt suivie du doute ; elle crut qu'elle avait mal entendu, qu'elle était folle. Elle saisit les deux mains de Néhala, la força à répéter, et, quand elle l'eut entendue de nouveau, elle s'écria :

— Tu veux me tromper, tu mens ; c'est impossible !

— Que ma sœur parte, dit la sauvage, qu'elle

retienne le Grand Aigle loin d'ici, et je jure que le chef pâle se relèvera.

— Qu'il se relève donc sur-le-champ ! cria une voix éclatante.

Les deux femmes se retournèrent ; le commandant venait de paraître à l'entrée de la cabane, où il avait entendu les derniers mots prononcés par Néhala.

Celle-ci fit un geste d'épouvante, mais Pascal s'était avancé vers elle et l'entraîna près du lit.

— Prouve que tu nous dis vrai, s'écria-t-il ; que Louis se relève, qu'il parle, qu'il vive, et je te remercierai à genoux.

Néhala, stupéfaite, le regarda.

— Mon père désire rendre la vie à Louis? demanda-t-elle.

— Ah! au prix de la mienne.

— Il ne veut donc plus que la femme pâle soit veuve?

— C'est ma fille ! cria Pascal.

Néhala recula comme frappée d'un coup de foudre.

— Oui, ma fille ! répéta le Grand-Aigle en tendant les bras à Henriette ; ma fille qui me pardonnera si elle peut encore être heureuse!

Néhala devint pâle.

— Alors, balbutia-t-elle, c'est pour rendre Louis à ma sœur que le Grand Aigle veut qu'il vive?

— En peux-tu douter?

— Ainsi, ce n'est pas pour elle que Néhala l'aura sauvé; Néhala devra renoncer à toutes ses espérances... Néhala restera seule?... Non, c'est impossible!

— Que veux-tu dire?

— Je ne donnerai pas celui que j'aime à la femme pâle! dit la jeune fille avec une sorte d'emportement désespéré; si Louis ne peut revivre pour Néhala, eh bien! il restera mort pour toutes deux.

Pascal saisit le bras de la jeune fille.

— Malheureuse! tu ne feras pas cela? dit-il.

— Néhala fait tout ce qu'elle promet, répliqua la sauvage avec une sombre résolution.

— Ne l'écoutez pas, interrompit Henriette; Louis est vivant, elle l'a dit, et sa volonté ne peut l'empêcher de sortir bientôt de ce sommeil.

— Ma sœur se trompe, répondit froidement la sauvage; Néhala peut seule l'en retirer, et si elle ne le fait pas avant que ce rayon de soleil

ait dépassé le seuil de la cabane, le sommeil sera devenu la mort.

— Dis-tu vrai?

— Néhala ne sait point mentir.

— Alors, tu l'éveilleras! s'écria Pascal impétueusement; tu l'éveilleras si tu tiens à ta propre vie. Songe que tu es en ma puissance...

— Non, interrompit vivement Henriette, qui comprit au fier regard de Néhala que les menaces ne feraient que l'affermir dans sa résolution; non, ma sœur n'a rien à craindre; mais que veut-elle de nous? que désire-t-elle? Ma sœur n'a qu'à le dire; rien ne lui sera refusé. Nous pouvons la faire plus riche que le plus grand chef de sa race.

Néhala secoua la tête, regarda le rayon qui avait déjà franchi la moitié du seuil, et répondit:

— Néhala ne veut que l'amour du guerrier pâle.

— Et cet amour lui a fait perdre la mémoire! dit Pascal avec une indignation douloureuse; mais moi, je me rappelle qu'il y a huit ans les Outagamis allaient brûler un enfant qu'ils accusaient de souffler la mort autour d'elle: pour la délivrer, je donnai tout ce qui

me restait de marchandises, et l'enfant se mit à mes pieds en me promettant d'être mon esclave soumise. Depuis, elle a vécu sous mon toit, libre et maîtresse. Moi, qui étais dur pour les autres, j'ai été bon pour elle; elle m'appelait son père, et j'avais cru qu'elle disait vrai. Eh bien, j'étais fou ! l'enfant qui a grandi dans mes bras était une vipère, et aujourd'hui elle veut me mordre le cœur.

Néhala tressaillit. Cet appel, fait aux souvenirs du passé, parut la saisir d'abord, puis l'émouvoir ; elle rougit et pâlit tour à tour.

— Le Grand Aigle n'était pas fou, dit-elle, Néhala est sa fille ; mais pourquoi songe-t-il plus au chagrin de ma sœur qu'au sien ? Pourquoi veut-il que ce soit Néhala qui renonce à Louis ?

— Parce que ce n'est point Néhala qu'il préfère, répliqua vivement Pascal ; parce qu'il ne ne peut être heureux qu'avec celle qu'il a choisie. Si Néhala aimait le guerrier pâle, elle eût compris cela, et elle eût tout sacrifié à son bonheur ; mais ce n'est pas Louis qu'aime Néhala, c'est elle-même.

La jeune filie tressaillit : le commandant

venait de toucher au point le plus sensible de cette nature fière et dévouée. Il y eut une longue pause. Néhala, l'œil dilaté et les lèvres tremblantes, semblait en proie à un douloureux combat intérieur. Enfin, relevant la tête, elle dit d'un accent abattu :

— Mon père a raison... Néhala ne doit point penser à elle... Néhala n'a point le droit d'être heureuse... D'ailleurs, sa volonté appartient au Grand Aigle... Néhala a promis d'être son esclave... Elle a promis...

Elle s'arrêta. Une pâleur mortelle couvrait son visage, et un frisson parcourait tous ses membres. Elle promena autour d'elle un regard effaré... Henriette mourante lui montra du doigt le rayon de soleil près de quitter le seuil. Alors la jeune sauvage s'approcha lentement du lit, tira de son sein un petit flacon d'écorce et le pressa sur les lèvres du mort.

Il y eut quelques moments d'une attente et d'une terreur inexprimables ; mais tout à coup, deux cris partirent, les yeux de Louis venaient de se rouvrir.

IX

Quelques heures après ces événements, tous les personnages que nous avons vus y jouer un rôle étaient de nouveau réunis au bas de la grande ravine du fort. A leurs pieds coulait la Saskatchiouaine, sur laquelle flottait une barque d'écorce que le Grand Aigle et Néhala achevaient de préparer. Tous deux quittaient le fort pour n'y plus revenir.

Ceci demande une courte explication.

Une fois le comte rappelé à la vie, Pascal avait

d'abord été tout à la joie d'avoir retrouvé la fille de Marine ; mais il comprit bientôt que le souvenir de celle-ci lui imposait envers Henriette de sérieux devoirs. Le premier, le plus impérieux, était de ne point imposer à cette jeune destinée la triste solidarité de ses hontes et de ses crimes. La plus grande preuve de tendresse qu'il pût donner à sa fille était de renoncer à tous les droits de la paternité, et de la laisser jouir, loin de lui, de l'amour du comte.

Pascal comprit la nécessité de ce sacrifice, et eut le courage de l'accomplir.

Ce fut une résolution subite, mais si fermement déclarée, que ni Henriette ni Louis ne purent y opposer d'objections. Tous deux d'ailleurs en sentaient la nécessité. Pascal remit à Louis le commandement du fort, lui donna quelques avertissements importants, mais brefs, puis se prépara à partir.

En arrivant au bord de la Saskatchiouaine, il trouva Néhala qui l'attendait dans le canot d'écorce ; ils ne s'étaient rien dit, mais elle avait tout deviné et se tenait prête à le suivre.

Le Grand Aigle se tourna alors vers Hen-

riette, dont les yeux retenaient à peine quelques larmes.

— Ne vous affligez pas, dit-il en lui prenant la main ; vous ne perdez rien, car monsieur le comte vous reste ! Ce qui sort d'ici avec moi, c'est la mauvaise part du passé ; les souvenirs tristes ou coupables , il ne faut point les regretter. Quant à moi, je retourne aux forêts sans chagrin, puisque je vous laisse au milieu de votre joie ; je n'ose souhaiter qu'elle continue ; mes souhaits doivent porter malheur ; mais j'ai bonne espérance !

Se tournant ensuite vers le comte :

— Je ne vous demande point de me pardonner ce qui s'est passé, continua-t-il, mais seulement de n'en vouloir qu'à moi ; ne songez jamais au père en regardant la fille. A partir d'aujourd'hui d'ailleurs, vous pouvez la croire orpheline comme par le passé, car je ne reviendrai plus.

— Quoi ! jamais ? s'écria Henriette émue.

— Non !... non !... répéta Pascal en regardant Louis ; il vaut mieux que je ne revienne pas... M. le comte le pense comme moi... Son

silence vous le dit... Adieu, Henriette; adieu, ma fille... Je puis vous donner ce nom encore une fois... Personne ne nous entend!...

Il attira la jeune femme sur son cœur, resta quelque temps les lèvres appuyées sur ses cheveux; puis, s'éloignant doucement, il salua Louis, et entra dans la barque.

Néhala, qui était déjà assise, dénoua la corde de bouleau qui la retenait à la rive, et le courant l'entraîna.

Louis et Henriette, cachés sous les buissons de la ravine, la regardèrent s'éloigner.

Mais, à ce moment même, un peu plus loin et sur l'autre rive, trois hommes accroupis dans un fourré de saules suivaient également des yeux la marche du canot. C'étaient Pierre Laffut et ses deux Canadiens.

Ignorant ce qui s'était passé au fort depuis la veille, le coureur de bois s'en était approché, dans l'espérance que le hasard pourrait lui fournir quelque occasion de porter secours à Henriette, et il venait d'atteindre une des pointes qui avançaient dans la rivière, lorsqu'il aperçut la barque dans laquelle se trouvaient Néhala et

le Grand Aigle. Son parti fut aussitôt pris. Il se glissa avec ses deux compagnons jusqu'aux touffes de saules près desquelles le courant devait nécessairement entraîner le canot, et attendit.

Celui-ci continuait à descendre rapidement. Le Grand Aigle, debout sur l'avant, tenait à la main la perche qui devait l'aider à franchir le rapide, tandis que Néhala était assise à l'autre extrémité, la tête baissée.

Pierre Laffut laissa la barque arriver devant le fourré; alors il fit un signe : trois coups de feu partirent en même temps, et Pascal tomba : deux des balles l'avaient atteint au cœur.

Les coureurs de bois le virent chanceler et entendirent le cri poussé par Néhala ; mais rien de plus ; car le canot, emporté par le courant, avait passé sans s'arrêter. Voulant s'assurer de ce qui était arrivé, tous trois gagnèrent, en courant, la lisière du fourré, gravirent une des pentes qui l'encaissaient, et parvinrent au sommet du coteau.

Ils aperçurent alors distinctement la barque, au fond de laquelle le cadavre du Grand Aigle

était couché sans mouvement. Elle était arrivée à quelques centaines de toises du Saut-du-Cerf, et Néhala, avertie par le fracas des eaux, avait instinctivement saisi son aviron et s'efforçait de la faire sortir du courant. Elle avait déjà réussi à l'approcher de la rive gauche, lorsque Henriette et Louis y parurent, accourant ensemble.

A cette vue, la jeune sauvage s'arrêta paralysée et laissa tomber la rame. La barque, n'étant plus gouvernée, tournoya un instant sur elle-même, puis reprit rapidement sa première direction ; mais Néhala ne s'en inquiéta point. Les mains pendantes et les yeux fixés sur Louis, elle semblait avoir tout oublié. Un cri d'avertissement poussé par les coureurs de bois l'arracha enfin de cette espèce de contemplation ; elle regarda autour d'elle et s'aperçut que le canot avait été reporté au milieu du courant. Le moindre retard entraînait infailliblement sa perte. Elle le comprit, jeta un dernier regard vers la rive gauche du fleuve, et s'enveloppant dans son manteau, elle s'assit près du cadavre de Pascal.

Dans ce moment, Henriette et Louis atteigni-

rent un endroit découvert d'où la rivière se montrait tout entière. Ils virent la barque s'élancer avec la rapidité d'une flèche, passer sur la voûte de la cascade comme un flocon d'écume et disparaître dans l'abîme.

FIN.

LIBRARY
APR 19 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2429
S7S44

Souvestre, Emile
Le sceptre de roseau